

UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'HAÏTI

INSTITUT D'ETUDES ET DE RECHERCHES AFRICAINES D'HAITI (IERAH /ISERSS)

Connaissances agricoles traditionnelles et développement rural en Haïti

Étude socio-anthropologique sur les connaissances agricoles traditionnelles à Saint-

Marc : Vers une analyse des possibilités du développement agricole en Haïti

Mémoire de

Stherson SENAT

Sous la direction de :

Joseph Ronald DAUTRUCHE, Directeur

Laurier TURGEON, Co-directeur

Histoire, Mémoire et Patrimoine Maitre ès Art (M.A)

> Port-au-Prince, Haïti © Stherson SENAT, 2016

- **Le jeune agronome :** [...] Finis les méthodes archaïques, finis les méthodes empiriques! Maintenant c'est scientifiquement!
- Bàs Avrilis : [...] Kat je kontre manti kaba [...] Du menm ou konn afè pa ou. Yo diw pati wal aprann li, ou si sou afè ou. Nou menm bà isit, se toujou sou prensip bàs Derilàm nou plante. Bàs Derilàm, lè wap plante pwa d souch, se pou gonfle bouch ou ak dlo epi se pou plante nan lalin klè pou pwa souch la ka baw bon gous. Chak moun gen prensip yo [...]

[Maurice A. Sixto, « Le jeune agronome », Souvenirs d'Haïti, 2013]

Je dédie ce travail à :

Ma fille adorée Sleedie Valérovah SENAT, à ma compagne Valérie PETIT-FRÈRE et à ma mère Julie EMMANUEL. Elles constituent la trinité magique de mon existence et de ma fougue à réussir dans la vie.

La jeunesse de mon pays, notamment à la génération post-86 dont l'avenir semble être pris au piège par des visionnaires du spontané et de l'absurde.

CONTINUUM et RECOURS-HAÏTI, ces deux associations d'universitaires et de professionnels, franges de la jeunesse haïtienne dont je suis membre, qui refusent de s'avouer vaincues et qui militent en faveur d'un meilleur lendemain au profit des générations futures.

REMERCIEMENTS

De la construction de la problématique jusqu'à la conclusion, j'ai été, au cours de ces derniers mois, plongé avec passion dans ce travail sur la réalité agricole d'Haïti. Je reconnais, par-dessus tout, qu'une recherche scientifique ne peut en aucune manière être un travail individuel. À mon sens, c'est toujours, de manière directe et/ou indirecte, une œuvre collective qui s'inscrit dans le continuum de l'entreprise scientifique. Par conséquent, je passerai pour égoïste si je revendique à moi et pour moi seul les efforts communs qui ont pu accoucher de ce présent travail.

Au fait, cette recherche a été réalisée dans le cadre d'une bourse de recherche que j'ai bénéficiée du projet AKOSAA, je tiens donc à remercier très vivement, le directeur du projet, Monsieur **Patrice DION** et la coordonnatrice du projet à Saint-Marc, Madame **Rachelle LEXIDORT** pour leur support innommable dans le cadre de ce mémoire.

Je dois aussi remercier mes infatigables encadreurs, les professeurs Joseph Ronald DAUTRUCHE et Laurier TURGEON. Leur inestimable encadrement m'a permis à chaque fois d'améliorer le travail jusqu'à cette version finale. Un grand merci aussi au professeur Samuel RÉGULUS qui n'a jamais raté une seule occasion pour lire et pour commenter mon travail. Ses commentaires et remarques m'ont aussi aidé à bonifier l'oeuvre.

J'aimerais remercier, de facon particulière, mon père **Jean Daniel SENAT** et ma mère **Julie EMMANUEL**. Ils se sont donnés entièrement pour faire de moi celui que je suis devenu aujourd'hui. Un grand merci aussi à ma compagne **Valérie PETIT-FRÈRE**, mère de ma fille adorée **Sleedie Valérovah SENAT**, pour sa part de travail dans mon travail.

Je remercie aussi de façon particulière mon ami **Obed CAZEAU**. Lui qui, comme un véritable grand frère, m'a initié dans le froid de Québec. Mes remerciements vont aussi particulièrement à mes camarades du groupe **CONTINUUM** et du groupe **RECOURS-HAÏTI**. J'adresse des remerciements particuliers à mon ami **Raynold BILLY**. Je lui ai pris comme modèle et jusqu'à présent je n'ai aucun regret. Il fait toujours le premier pas pour m'indiquer où aller si je veux réussir dans la vie.

Enfin, je remercie les agronomes du projet AKOSAA et les agriculteurs de la 4^{ème} Section de Saint-Marc qui ont participé à cœur joie dans cette recherche.

LES SIGLES UTILISÉS

AKOSAA: Amelyorasyon Kapasite pou Ogmante Sekirite Alimantè an Ayiti (*En Français:* Valorisation et Renforcement des Capacités pour un Accroissement de la Sécurité Alimentaire en Haïti)

BAC: Bureau Agricole communale

CDB: Convention sur la Diversité Biologique

CEPAL: Commission économique pour l'Amérique Latine

CIRAD: Centre de Coopération Internationale en Recherche Agronomique pour le Développement

CMED: Commission Mondiale de l'Environnement et du Développement

CNSA: Coordination Nationale de la Sécurité Alimentaire

FAO: Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'agriculture

IICA: Institut interaméricain pour la Coopération en agriculture

OCDE : organisation de coopération et de développement économique

ONG: Organisation Non Gouvernemental

ONU: Organisation des Nations Unies

ORSTOM: Office de la Recherche Scientifique et technique Outre-Mer

PAM: Programme Alimentaire Mondial

PIB: Produit Intérieur Brut

PROMODEV: Promotion pour le Développement

SAU: Surface Agricole Utile

UNESCO: Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACES	II
REMERCIEMENTS	
SIGLES UTILISÉS	IV
TABLE DES MATIÈRES	V
INTRODUCTION	8
CHAPITRE I : Appréhension théorico-conceptuelle des pratiques agricoles traditionnelle développement agricole et élucidation du cheminement méthodologique établi pour la codes données empiriques	llecte
1.1 Précision épistémologique autour de notre cadre de référence.	22
1.2 Le développement : contexte de naissance d'une utopie	23
1.2.1 Le développement vu comme croissance économique	24
1.2.2 Du développement au développement durable : quête d'un modèle idéal	25
1.3 Le secteur agricole dans la vision dominante du développement.	26
1.4 La perspective de l'« agriculture durable » : sa pertinence à saisir notre objet d' Erreur ! Signet non dé	
1.5 Le « populisme méthodologique » : une approche complémentaire pour mieux appréh l'objet d'étude.	ender
1.6 Configuration agro-écologique et socio-économique de la 4 ^{ème} section de Saint-Marc	31
1.7 Technique de collecte et définition de la population de la recherche	32
1.8 Justification du choix de la zone (4ème Section de Saint-Marc) et du nombre de person interroger.	
1.9 Procédures de choix des personnes à interroger et déroulement des entretiens	34
1.10 Instruments de collecte des données : le guide d'observation, le guide d'entretien directif et le canevas de lecture-recherche.	
1.11 Méthode de traitement des données : les analyses thématiques.	35
CHAPITRE II: Situation de la pratique agricole et des techniques de production agric Lalouère.	
2.1 Panorama des pratiques agricoles traditionnelles recensées à Lalouère	
2.1.1 Analyse des connaissances et pratiques recensées : La dépendance aux climatiques (la pluie, la sécheresse).	
2.1.2- L'outillage, les semences et les techniques traditionnelles dans la préparation des sol	s 41
2.1.3 La pratique de l'agriculture sur brulure : l'abatis-brulis	46
2.1.4 L'observation de la lune : un calendrier agricole traditionnel	48
2.1.5 L'entraide traditionnelle : la « coumbite ».	
2.1.6 L'entreposage et le séchage traditionnels des denrées céréalières et des semences	51

2.2 La spécificité des techniques dans la culture du maïs, des haricots, du petit mil et de la patate
CHAPITRE III: Cultures associées et perceptions mutuelles autour des systèmes de connaissance dans l'agriculture à Lalouère
3.1 La pratique des cultures associées dans l'agriculture à Lalouère : <i>pratique traditionnelle et réponse à une nécessité existentielle</i>
3.2 Connaissances traditionnelles des agriculteurs et connaissances technico-scientifiques des agronomes : perceptions mutuelles et collaborations
3.3 Représentation de l'acte de « travailler la terre » et des pratiques agricoles traditionnelles par les agriculteurs à Lalouère
3.4 Représentation, perceptions et régime d'action des agriculteurs face aux connaissances et pratiques technico-scientifiques
3.5 Représentation, perceptions et régime d'action des agronomes face aux connaissances et pratiques traditionnelles.
3.6 Les obstacles objectifs et subjectifs au syncrétisme des systèmes de savoir : Les contraintes économiques et culturelles chez les agriculteurs.
CHAPITRE IV: Confrontation de vues autour de l'agriculture familiale en Haïti : vers un développement agricole durable
4.1 Le défaut d'un « compte d'exploitation agricole » chez l'agriculteur haïtien
4.2 L'implication des agronomes dans le développement agricole à Lalouère : <i>Les Parcelles de démonstration</i>
4.3 L'implication des agronomes dans le développement agricole à Lalouère : <i>Les Champs école-paysan</i>
4.4 L'implication des agronomes dans le développement agricole à Lalouère : Les <i>jardins-Lakou</i>
4.5 Apports des expériences pratiques des agriculteurs aux pratiques technico-scientifiques des agronomes
4.6 La diversité des activités de la population à Lalouère : <i>Vue panoramique sur les stratégies compensatoires des ménages agricoles à Lalouère</i>
4.6.1 L'agriculture et l'élevage : deux activités indissociable chez les agriculteurs à Lalouère
4.6.2 La production du charbon de bois : « des agriculteurs-bûcherons »
4.6.3 Les taxis-motos : pour absorber une partie de la main d'œuvre agricole excédentaire
CONCLUSION. 83
RÉFÉRENCES BIBLOGRAPHIQUES, WEBOGRAPHIQUES ET DISCOGRAPHIQUES
ANNEXE (guides d'entretiens et d'observation, entretiens transcrits)

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Dans son audience titré « *Le jeune agronome* », Maurice Alfred Sixto (2013) a développé sur un angle folklorique l'intuition de la nécessité d'un dialogue entre la science et la tradition pour une amélioration de la production agricole haïtienne. Dans l'audience en question, l'audiencier a essayé de camper deux types de rationalité : celle fondée sur la raison scientifique d'un jeune agronome imbu de connaissances théoriques et celle fondée sur l'expérience pratique d'un paysan, basée sur des traditions et des croyances culturelles et magico-religieuses partagées par les communautés rurales de génération en génération. Dans l'audience, il est mis en évidence le fait que, sans tenir compte de l'ancrage des pratiques agricoles traditionnelles dans la culture et la mentalité des paysans haïtiens, le jeune agronome s'était acharné d'imposer des techniques dites scientifiques et/ou modernes, en rejetant avec dédain les compétences liées aux expériences du paysan qu'il qualifie, de façon péjorative, d'empirique et d'archaïque. Ainsi, dans leur collaboration obligée dans le cadre d'un projet gouvernemental, le paysan, se représentant l'agronome comme étranger inadapté et aveugle à sa situation et au contexte de son milieu, conduit ce dernier au fiasco.

De nos jours encore, le constat de la coopération dans le cadre des interventions des ONG et des autres organismes internationaux et gouvernementaux dans le domaine agricole du pays, suit la même logique d'imposition aux communautés locales de modèles valorisés ailleurs. C'est la logique fondamentale sous-tendant les projets de développement communautaire.

La présente recherche, en s'inscrivant dans la démarche interprétative du constructivisme, se propose de développer sur un angle scientifique, l'intuition folklorique de Maurice A. Sixto concernant la nécessité d'un dialogue productif entre la tradition et la science dans le domaine agricole du pays.

D'un point de vue général, cette recherche se veut interdisciplinaire, mais dans sa perspective particulière elle se situe dans les champs du patrimoine agricole et de la socio-anthropologie économique et agricole. Dans sa perspective de patrimoine agricole, elle analyse les connaissances et pratiques agricoles traditionnelles dans l'agriculture familiale haïtienne comme héritage qui se transmet de génération en génération. À noter aussi que ces connaissances et pratiques traditionnelles se donnent comme ingrédient identitaire d'une catégorie sociale de la

société haïtienne, à savoir la paysannerie. La perspective socio-anthropologique de cette recherche s'observe dans la démarche d'analyse de l'objet d'étude. Comme le précise Jacques Hamel (1997), la socio-anthropologie se veut être une approche récente dans les sciences humaines et sociales, « elle jette un pont entre la sociologie et l'anthropologie. En effet, la première vise à saisir la complexité des faits sociaux en soulignant les médiations qui font qu'à une échelle globale ces faits prennent la forme d'une totalité. La seconde a pour objet d'expliquer les faits sociaux à une échelle locale qui autorise ainsi une étude directe et fine dont le résultat est de constater en acte l'interdépendance de ce qui constitue ces faits ». L'ambition fondamentale de la présente recherche est d'analyser les possibilités d'un syncrétisme des savoirs traditionnels et technico-scientifiques afin de dégager les pistes d'un développement agricole pouvant contribuer, pour sa part, à un développement rural en Haïti. L'analyse que nous faisons des possibilités de parvenir à un développement rural dans le pays est fondamentalement économique et sociologique.

Un état des lieux sommaire autour de l'agriculture familiale dans le monde nous donne à comprendre que la proclamation par la FAO de l'année 2014 comme « Année internationale de l'agriculture familiale » a contribué à une focalisation d'attention autour de cette forme d'agriculture dans le monde. En effet, des recherches approfondies et des réflexions systématiques sont effectuées. Au fait, en tentant de mettre en évidence les motivations internationales derrière cette proclamation, la Revue rurale de l'Union Européenne (hiver 2013), dans son avant-propos, souligne qu' « en proclamant 2014 Année internationale de l'agriculture familiale, les Nations unies entendaient valoriser ce mode de production en tant que modèle utile à la société, économiquement viable et environnementalement durable, et le renforcer sous toutes ses facettes ». En fait, comme il est souligné dans un article de la Revue susmentionnée, « il n'existe aucun concept «harmonisé» pour décrire avec précision ce qu'est l'agriculture familiale ». Toutefois, dans une tentative de définition, Jean-Michel Sourisseau précise que :

« Les agricultures familiales sont entendues comme des formes dans lesquelles le travail familial domine et pour lesquelles les sphères domestiques et productives sont intimement liées. Elles sont caractérisées par une extrême diversité, dictées par les spécificités locales, elles incluent des organisations à géométrie variables, allant du groupe nucléaire réduit (parents et enfants), aux familles dites « élargies » pouvant englober plusieurs générations ; elles peuvent aussi se développer à différentes échelles territoriales et être comprises à des niveaux

d'organisation plus étendus : clan, communautés rurales, organisation de producteurs et de la société civile, etc » (Guétat-Bernard, 2014 : 9).

De son côté, Hugues Lamarche (1991 : 9) met en évidence le constat d'une diversité des situations de cette forme d'agriculture dans le monde. Dans ses recherches, il observe que dans certaines sociétés, l'agriculture familiale est le fer de lance du développement de l'agriculture et de son intégration à l'économie de marché, pourtant, dans d'autres sociétés elle reste archaïque et fondée essentiellement sur une économie vivrière. Selon lui, ces situations particulières sont liées à des histoires et à des contextes socio-économiques et politiques différents, aussi témoignent-elles, à son sens, d'une très grande capacité d'adaptation de cette forme d'agriculture.

Au fait, l'exploitation agricole familiale se veut être la forme d'organisation socioéconomique de base de l'agriculture familiale. La *Revue de l'Union européenne* susmentionnée
souligne que les exploitations familiales font souvent preuve d'une résilience plus grande que les
entreprises agricoles, car elles sont plus souples et davantage disposées à adapter leurs méthodes
traditionnelles aux conditions externes, par exemple en se concentrant sur la production de
denrées de grande qualité, en s'inscrivant dans des circuits d'approvisionnement courts et/ou en
s'engageant dans la «pluriactivité» (activités mixtes et extra-agricoles) et dans la diversification
de leur exploitation. « Les exploitations familiales qui sont toujours là, renforce Hugues
Lamarche, sont celles qui ont su, ou pu s'adapter aux exigences que leur imposaient des
situations nouvelles et aussi différentes que sont les aléas climatiques, la collectivisation des
terres ou la mutation socio-culturelle imposée par l'économie de marché » (Lamarche,
1991:16).

Pour ce qui renvoie à la taille de l'agriculture familiale dans le monde, Michel Benoit-Cattin (2007) souligne que « l'exploitation familiale n'est pas que de subsistance ou de petite taille, elle peut être de grande taille, moderne, productive ». De son côté, la PROMODEV (2014) a pu observer que « dans les pays en développement comme dans les pays développés, c'est la principale forme d'agriculture dans le secteur de la production alimentaire ». Dans la même veine, dans un rapport de la FAO (2014), il est relaté que « sur les 570 millions d'exploitations agricoles dans le monde neuf sur dix sont gérées par des familles, ce qui montre la prédominance de l'agriculture familiale ». Le rapport en question nous apprend que, « les exploitations agricoles familiales produisent environ 80% des denrées alimentaires mondiales ».

Par ailleurs, de leur côté, les chercheurs du CIRAD (2014) observent que « *l'agriculture* familiale a une présence majoritaire dans les pays du Sud ».

Toute cette littérature met en évidence le fait que cette forme d'agriculture joue un rôle important au niveau socio-économique, environnemental et culturel dans le monde. La PROMODEV retient qu'elle promeut les produits alimentaires traditionnels, tout en contribuant à une alimentation saine et équilibrée, à la conservation de la biodiversité agricole et à l'utilisation durable des ressources naturelles. Abondant dans le continuum de cette idée, le rapport de la FAO que nous avons mentionné, relate, dans des propos plutôt élogieux, qu'au-delà de la production importante dont elles sont responsables, les exploitations agricoles familiales ont la double qualité de transmetteur du savoir et d'alliés essentiels pour offrir des régimes alimentaires plus sains, notamment grâce à des systèmes alimentaires locaux bien rodés reliant les exploitations agricoles aux écoles et aux communautés. Il est à retenir que les communautés, notamment rurales, sont souvent le siège des traditions et des pratiques fondées sur les expériences empiriques (dans les rapports sociaux et dans les rapports avec la nature) transmises de générations en générations. Il ressort de ce point de vue que l'agriculture familiale se donne comme étant un haut lieu de préservation et de conservation de certaines valeurs et traditions.

Dans cette veine, Hugues Lamarche (1991 : 17) définit l'exploitation familiale comme étant « à la fois une mémoire, une situation, une ambition et un enjeu ». Sans prétendre préfigurer une évolution obligée de l'exploitation familiale, Hugues Lamarche fait ressortir que dans sa dynamique, elle tend à s'organiser sur un axe échelonné constitué de deux extrémités : le « modèle originel » et le « modèle idéel l' ». Ainsi, « les exploitants organisent leurs stratégies, vivent leurs luttes et concluent leurs alliances en fonction des deux domaines que représentent :

¹ Selon Hugues Lamarche, l'exploitation familiale s'organise autour d'un axe défini par le degré d'intégration à l'économie de marché, laquelle intégration conçue à la fois sur le plan technicoéconomique et sur le plan socio-culturel. Hugues Lamarche croit qu'à un certain degré d'intégration au marché correspond un certain rapport à la société de consommation, un certain mode de vie et de représentation. Cette appréhension porte Hugues Lamarche à considérer l'avenir de l'exploitation familiale sur un axe échelonné selon le degré d'intégration au marché aux extrémités duquel se trouvent, le « *modèle originel* », et de l'autre, le « *modèle idéel* ». Cet axe, dit-il, correspond aussi aux niveaux respectifs d'influence sur le fonctionnement des exploitations, d'une part du patrimoine socio-culturel dont dispose chaque exploitant et sa famille et d'autre part des choix politiques le concernant effectués par la société globale. Le « *modèle originel* » fait donc référence au poids du passé et de la tradition et le « *modèle idéel* » fait référence à un futur, matérialisé par les projets que l'on se donne dans l'avenir. (Lamarche, 1991 : 14-15)

la mémoire qu'ils ont de leur histoire et les ambitions qu'ils ont pour l'avenir » (Lamarche, 1991 : 15).

Il urge donc d'appréhender l'agriculture familiale dans la dynamique de ses rapports avec les connaissances et pratiques traditionnelles.

Selon un document non officiel de l'UNESCO (2006), « les savoirs traditionnels [autrement appelés: connaissances traditionnelles ou locales; savoirs locaux ou traditionnels; savoirs populaires; connaissances autochtones ou endogènes]² sont liés à l'ensemble des connaissances, savoir-faire et représentations des peuples ayant une longue histoire avec leur milieu naturel. Ils sont étroitement liés au langage, aux relations sociales, à la spiritualité et à leur façon d'appréhender le monde et sont généralement détenus de manière collective ». Abondant dans le même sens, dans une recherche menée sur la contribution des connaissances traditionnelles à la conservation de la biodiversité au Mali, Mahamane Halidou Maiga et al. (Sans date) soulignent que généralement, « ces connaissances naissent des situations économiques et sociales, des contraintes de l'environnement et relèvent assez souvent des croyances dans un système culturel donné ». La Convention sur la diversité biologique (CDB, 1992) stipule que « les connaissances traditionnelles englobent les connaissances, les innovations et les pratiques des communautés autochtones et locales ». Dans son article 8 (j), il est fait exigence aux Etats membres de « respecter, préserver et maintenir les savoirs, les innovations et les pratiques des communautés autochtones et locales, qui représentent les modes de vie traditionnels nécessaires à la conservation et à l'utilisation durable de la diversité biologique ».

Les points de vue dégagés dans la littérature autour des connaissances traditionnelles mettent en évidence le fait de considérer les connaissances traditionnelles comme des réalités sociales sujettes à une évolution constante; elles ne sont donc pas immuables. En tant que produit des sociétés et de l'histoire, elles sont constamment soumises à des ablations et à des emprunts et varient de formes et de contenus, d'une région à une autre, d'un contexte culturel à un autre et, assez souvent, d'une époque à une autre. Mais de tout temps et en tout lieu, en guise

² Dans cette recherche nous privilégions l'utilisation du concept de « connaissances traditionnelles ». Mais, par moment, il se peut que nous utilisions aussi l'un au l'autre de ces concepts pour exprimer le même contenu.

d'utilité pratique, elles ne font que permettre aux populations de rechercher et/ou de produire les ressources nécessaires à la satisfaction de leurs besoins dans des domaines vitaux, comme l'agriculture par exemple.

Comme nous l'avons déjà fait ressortir, l'agriculture familiale demeure l'espace privilégié de naissance, de propagation et de recomposition des connaissances traditionnelles. Il importe donc de prêter un peu d'attention au cas de l'agriculture familiale haïtienne et d'y observer la persistance des connaissances traditionnelles mises en œuvre.

Dans le cas d'Haïti, comme l'observe la PROMODEV (2014), l'agriculture³ est essentiellement familiale : 98% de la main d'œuvre est familiale. Elle représente 25% du PIB du pays. Ce n'est donc pas sans raison que des manuels scolaires en vigueur dans le pays, traitent Haïti, de nos jours encore, comme étant un pays essentiellement agricole. Cette orientation fondamentalement agricole d'Haïti, trouve son origine dans les directives coloniales d'avant l'indépendance du pays. Au fait, le « système de l'exclusif » élaboré par Colbert pour asseoir la « colonisation d'exploitation » pratiquée par La France dans ses colonies, a fait de la colonie de Saint-Domingue une sorte d'appendice agraire pour la métropole française. La réussite du modèle imposé a été tel, qu'en moins d'un siècle après la signature du traité de Ryswick en 1697, plus précisément, dans la décennie qui a précédé le soulèvement général des esclaves en 1791, avec une organisation rigoureuse du travail et une exploitation sévère de la main-d'œuvre servile, la prospérité agricole de St-Domingue a fait d'elle, selon l'avis des colons français, la « Perle des Antilles ». Cette fameuse « Perle des Antilles » n'a été que le fruit d'un degré de sauvagerie inouïe. Il se révèle même que l'indépendance du pays en 1804 a trouvé son fondement dans les efforts aveugles de la métropole française de conserver la « perle agricole des Antilles ». Car, fatigué d'être l'instrument jetable sur lequel les planteurs de la colonie ont pu bâtir leur « Perle », la masse servile s'est révoltée dans un soulèvement général contre le système. Ainsi, débuté dans la nuit du 21 au 22 août 1791, le soulèvement qui a abouti à la proclamation de l'indépendance haitienne le 1^{er} janvier 1804.

³ L'agriculture familiale est pratiquée sur des exploitations agricoles de moins de deux carreaux de SAU soit près de 90% des exploitations pour 80% de la SAU totale du pays. Il y a plus de 800 mille exploitations agricoles familiales en Haïti

La mise en œuvre des connaissances traditionnelles dans les pratiques agricoles du pays trouve son origine dans le tréfonds de cette dynamique coloniale. Au sein des plantations coloniales, des « places à vivres⁴ » ont été concédées aux esclaves pour la culture de certains produits agricoles, notamment des vivres, nécessaires à la reproduction de leur force de travail. Au fait, depuis les « places à vivres », les cultivateurs haïtiens ont fait avec un relatif succès l'expérience de certaines pratiques agricoles fondées sur des connaissances traditionnelles, pour la plupart, transportées d'Afrique. Ces pratiques et connaissances sont, pour la plupart, liées à des croyances magico-religieuses et/ou à des pratiques culturelles partagées par les collectivités.

Pour nous situer dans le contexte historique proprement national, soulignons que, les anciens esclaves de Saint-Domingue, en conquérant l'indépendance ont, du coup refusé catégoriquement le modèle de l'économie de plantation qui était la base matérielle du système de l'exclusif colonial : l'économie « plantationnaire » basée sur la grande propriété. En effet, devant les tentatives des élites du nouvel Etat de rétablir l'économie de plantation, la masse des anciens esclaves, devenue cultivateurs, s'est repliée dans, ce que Gérard Barthélemy appelle, un « Pays en dehors » (Barthelemy, 1989). Ainsi, définitivement, comme le souligne Remy Bastien (1985 : 21) depuis, livrés à eux-mêmes, les paysans haïtiens n'ont pu compter que sur leurs propres ressources. Tirant profit de leurs expériences, ils surent adopter des façons de faire et des coutumes qui leur deviennent propres et leur permirent de s'assurer une existence sur le plan économique, de se construire une famille sur le plan social et de satisfaire leurs aspirations et besoins spirituels sur le plan religieux.

Cependant, en dépit du fait que de nos jours, d'un côté, il y a une attention croissante des recherches anthropologiques et sociologiques sur les compétences et les connaissances locales dans l'agriculture haïtienne, il ne reste pas moins qu'on relate, d'un autre côté, dans des rapports d'institutions et d'organismes nationaux et internationaux, un recul accru de l'autosuffisance, de la sécurité et de la souveraineté alimentaires dans le pays (FAO/PAM, 2010/9; CNSA, 2016/1). À notre sens, il y a une urgence de se pencher sur les limites de cette forme d'agriculture à nourrir une population en forte croissance démographique.

⁴ Les places à vivres sont des tenures accordées aux esclaves par leur maître afin de pouvoir cultiver des vivres pour s'alimenter afin de subsister dans les plantations de canne-à-sucre.

À notre sens, il urge d'appréhender le processus d'évolution des connaissances traditionnelles dans l'agriculture familiale haïtienne et d'évaluer les possibilités d'un syncrétisme des systèmes de représentation et de sens que constituent les connaissances traditionnelles d'avec d'autre type de connaissances, notamment, les connaissances technico-scientifiques. Nous pensons donc qu'il faut chercher à tisser des liens entre le local (ressources, savoirs et savoirfaire des communautés) et le général (technologies et savoirs technico-scientifiques). C'est donc cela, le fondement de notre recherche.

Au fait, comme il est établi dans les paragraphes antérieurs, la réalité du monde paysan, notamment dans les pratiques agricoles, se présente comme une énigme en Haïti. Il y persiste la prédominance de connaissances et de pratiques traditionnelles rudimentaires. En effet, de façon générale, les organismes qui se présentent comme partenaires du développement en Haïti n'abordent le monde rural haïtien que sous l'angle techniciste, lequel consiste à techniciser des problèmes sociaux complexes dans l'objectif de les rendre abordables par des projets dits de développement. Ces projets élaborés, souvent depuis l'extérieur, avouent toujours vouloir combattre la prédominance de l'archaïsme afin d'implanter la modernité, entendue dans sa dimension symbolique comme corpus d'idées, de manières de vivre et de penser, et, dans sa dimension pratique, d'introduction des technologies agricoles dites performantes. Pourtant, comme le soulignent Daouda Diagne et Denis Pesche (1995) analysant un contexte similaire :

« Professionnalisation de l'agriculture, structuration du monde rural sont autant d'expressions, qui ne doivent pas faire oublier l'existence de réalités rurales complexes et de multiples logiques des producteurs agricoles. On ne doit pas nier la grande diversité des situations (systèmes de production, environnement économique, social), dans lesquelles se trouvent les paysans et qui impose assez souvent le rejet de modèles univoques d'agriculture et d'organisation des producteurs ».

Généralement, les pensées et les technologies dites modernes prônées dans les rapports entre les « agents développeurs » des organismes de développement et les populations locales des pays sous-développées ne se fondent que sur la tradition rationaliste occidentale. Il ressort, à notre sens, que cette façon d'aborder les systèmes agricoles des pays catégorisés comme étant sous-développés, notamment celui d'Haïti, demeure tributaire des approches dominantes de développement communautaire, liées à une certaine vision évolutionniste considérant que toutes

les sociétés, peu importe leur diversité et leur différence de culture, de croyance, de tradition, d'histoire et autres, doivent suivre sans jugement aucun, le parcours du développement occidental, présenté comme étant linéaire et salutaire.

Il s'évidente donc que ces approches autour de l'agriculture dans des pays comme Haïti, ne se préoccupent pas de chercher à savoir que les agriculteurs/trices ont de bonnes raisons de faire ce qu'ils font et que ces raisons sont multiples, pas toujours explicites et sûrement pas exclusivement dictées par une rationalité technico-économique. Rares sont donc celles qui prennent en compte les différents registres qu'utilisent les acteurs locaux et les différentes ressources qu'ils mobilisent pour parvenir à leurs fins. Et que, toute démarche visant à insinuer des modifications de comportement ou des changements dans leur régime d'action et dans leurs rapports avec les traditions et avec les milieux physiques, devait tenir compte de leurs représentations et perceptions des réalités (réelles et symboliques) contextualisées dans des cultures et des histoires particulières.

Au fait, selon la plupart des travaux consultés (FAO/PAM, 2010/9), notamment en rapport au cas haïtien, la réalité paysanne est généralement présentée comme étant archaïque, traditionnelle et arriérée. C'est déjà cette même logique qui cadrait le premier projet de développement communautaire initié à Marbial en 1947 par l'UNESCO⁵. Comme le critique Jean Anil Louis-Juste (2008), il s'agissait pour les initiateurs dudit projet de procéder à l'alphabétisation fonctionnelle des paysans, à la diffusion des technologies d'hygiène corporelle, à la vulgarisation de techniques agricoles dites plus performantes et à la modernisation des pratiques sociales paysannes considérées comme étant arriérées et dépassées. Néanmoins, comme le constate Roger Michel (2001), « en général, les paysans haïtiens se méfient du changement et sont réticents à l'introduction de toutes technologies dites de grande performance destinées à l'amélioration des rendements des cultures ». La logique de production des paysans

⁵ Conjointement avec le gouvernement haïtien, l'UNESCO a mis en œuvre en automne 1947 un projet pilote consistant en la conduite d'expériences d'éducation collective pour des régions défavorisées. Les autorités ont donc choisi la Vallée de Marbial comme lieu de réalisation de l'expérience. C'est une région rurale, au sud de Port-au-Prince, comprenant près de trente mille personnes, et proche du port de Jacmel, sur la côte. Par le truchement de l'éducation, l'Unesco a affirmé vouloir aider les paysans à s'aider eux-mêmes et leur donner les outils intellectuels et techniques leur permettant de perfectionner les méthodes de culture et de conservation du sol, de favoriser le développement des petites industries et d'améliorer les conditions sanitaires de la population (Christine Laurière, 2005).

haïtiens semble être construite dans une relative adversité avec toute modernité. Les pratiques et connaissances traditionnelles remontant aux « places à vivres », représentent quasiment les seules compétences agricoles des cultivateurs haïtiens. La plupart de ces pratiques et connaissances traditionnelles ne sont certes pas sans incidences négatives sur la biodiversité⁶. Mais, n'empêche qu'elles participent des ingrédients identitaires des paysans haïtiens. Car l'on observe que jusqu'à aujourd'hui, le système de production agricole familial haïtien, dominé par les connaissances et pratiques agricoles traditionnelles, demeure prédominant dans le mode d'accès à la terre. C'est ce que constate encore Roger Michel (2001) quand il avance que « les systèmes de production traditionnels sont dépassés mais demeurent pourtant prédominants dans le mode d'accès à la terre » en Haïti.

Mais, de nos jours, la réalité du monde rural et de l'agriculture familiale pratiquée par les agriculteurs/trices haïtiens/nes, laissent entrevoir que « Le pays en dehors » fait objectivement face à des problèmes réels et complexes. Comme le décrit l'IICA :

« Depuis plusieurs décennies, Haïti fait face aux effets négatifs d'une déforestation accélérée de ses montagnes par des producteurs agricoles n'ayant pas les capacités d'investissement requises pour mettre en œuvre une agriculture conservatrice. L'érosion des sols est de ce fait très prononcée; les rivières se tarissent, devenant des ravines où l'eau s'écoule uniquement lors des pluies, charriant de grandes quantités de matériaux solides. Les dégâts en aval sont alors considérables : ensablement des infrastructures d'irrigation, destruction de parcelles sur les berges des cours d'eau, éboulements et destructions diverses lors des plus fortes pluies » (IICA, 2006).

En outre, l'accès incontrôlé à la terre a engendré la prédominance d'une agriculture parcellaire de subsistance. Avec l'« émiettement des parcelles cultivées, compte tenu de la loi successorale qui exige le partage égal de l'exploitation entre les héritiers et le manque de services d'appui, tel l'encadrement technique, la vulgarisation agricole et l'accès aux intrants » (PROMODEV, 2014). Plus encore, selon ce qu'observe Roger Michel (2001), l'occupation du sol se présente sous les caractéristiques d'un amalgame de cultures et de comportements sociaux de production en opposition les unes avec les autres. «L'exploitation des ressources naturelles, soutient-il, au lieu de s'inscrire dans une logique économique, est soumise à plusieurs types de

⁶ Comme par exemple le fait d'utiliser le charbon minéral des piles pour noircir les semences de maïs, de pois ou de petit mil afin de repousser les volailles et d'empêcher aux insectes de les bouffer.

contraintes sociotechniques et économico-culturelles juxtaposées sur un ensemble de facteurs exo-endogènes pour contribuer à la dégradation de l'équilibre naturel du milieu » (Michel, 2001). Aussi, sous l'influence des discours de modernisation agricole, les agriculteurs/trices haïtiens/nes commencent à introduire de façon incontrôlée certaines connaissances et pratiques technico-scientifiques dans leurs pratiques agricoles. C'est ce qui entraine cet amalgame dont traite Roger Michel. Des juxtapositions anarchiques (traditionnelles/modernes) sont donc faites au niveau de l'introduction des technologies modernes dans le système agricole haïtien. D'où l'intérêt scientifique de cette recherche.

En fait, nous estimons qu'il faut élucider et analyser les représentations et perceptions que se font les agriculteurs/trices de leur système de connaissances, à savoir les connaissances traditionnelles, mais aussi du système de savoir moderne, à savoir les connaissances technicoscientifiques de la science agronomique. En analysant les représentations et perceptions des agriculteurs/trices, nous estimons pouvoir comprendre les logiques économique, sociale et culturelle derrière les connaissances traditionnelles et évaluer les possibilités d'un syncrétisme efficace des savoirs. À notre sens, ce n'est qu'à l'aide d'un travail approfondi visant à comprendre les pratiques culturelles, les croyances populaires, l'ethos des agriculteurs et la rationalité de l'« économie morale » haïtienne que l'on pourra venir à bout des problèmes réels auxquels fait face le monde rural haïtien. En somme, il s'agit pour nous dans le cadre de cette recherche de tenir compte des contextes historiques et culturels du milieu étudié afin de dégager, dans une vue endogène, les possibilités d'un développement agricole en rapport aux aspirations et besoins exprimés des populations concernées. À notre sens, cette recherche « ne vaudrait pas une heure de peine⁷ » si elle n'envisageait pas de fournir des moyens d'action contre un problème social identifié, d'où son intérêt social. Ce dernier se fonde sur le fait que cette recherche se propose de parvenir à dégager des pistes pour le développement agricole haïtien.

En effet, nous formulons comme question principale: Comment saisir les logiques sociale, culturelle et économique derrière les connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs dans le processus de production agricole dans la 4ème section communale de Saint-Marc? À la question principale est liée la question spécifique suivante: Dans quelle

⁷ Pour reprendre cette formule d'Emile Durkheim concernant la sociologie.

mesure peut-on dégager un syncrétisme dans la mise en œuvre des systèmes de techniques et de connaissances traditionnelles et modernes dans l'agriculture haïtienne?

• Objectifs de notre recherche

Notre recherche se veut exploratoire. Nous tenons en effet à ne pas formuler d'hypothèse de recherche. Nous ne nous fixons que des objectifs à atteindre. Nous avons donc un objectif principal et deux objectifs spécifiques.

Notre objectif principal est:

O De répertorier les croyances et les pratiques agricoles traditionnelles en vigueur dans la culture des haricots, du maïs, du petit mil et de la patate dans la 4ème section de Saint-Marc, de les analyser, en faisant ressortir leurs significations sociales, économiques et culturelles pour les agriculteurs/trices, afin d'envisager les possibilités d'un syncrétisme des systèmes de connaissances en vigueur (à savoir les connaissances traditionnelles et les connaissances technicoscientifiques) dans l'agriculture haïtienne.

Les objectifs spécifiques de notre travail sont :

- De faire état des représentations et perceptions des agriculteurs/trices haïtiens/nes
 à la fois des connaissances et des technologies agricoles modernes, mais aussi de
 leurs promoteurs/trices, à savoir, les agronomes.
- De voir comment associer les pratiques traditionnelles à de nouvelles connaissances scientifiques afin d'envisager les possibilités d'un développement agricole dans le pays.

• Organisation du travail

L'introduction, en précisant le thème, le sujet, l'intérêt scientifique et social, les objectifs, les limites, le problème de recherche et les objectifs fixés, permet de saisir en quoi consiste notre objet d'étude et quelles sont les limites de notre démarche.

Nous avons donc organisé ce travail en quatre chapitres. Le premier chapitre constitue notre cadre théorico-conceptuel et méthodologique. Nous avons à l'idée, comme le soulignent Campenhoudt et Quivy (2011 : 91-92), qu'une manière efficace de définir la problématique d'une recherche, consiste à préciser le ou les concepts clés qui pourraient l'orienter. En effet, dans le premier chapitre, nous nous sommes attelés à préciser les approches conceptuelles et théoriques guidant notre démarche. Aussi, nous avons élucidé le cheminement méthodologique établi pour la collecte des données empiriques. Notre recherche se veut être une socioethnographie des pratiques agricoles traditionnelles dans la production du maïs, des haricots, du petit mil et de la patate dans la 4^{eme} section de Saint-Marc au cours de la période allant de 2000 à 2015. En fait, nous avons tenu compte de la dimension symbolique, du contexte social, économique et historique ; des modes de rapports sociaux qui se tissent entre les agents sociaux eux-mêmes, mais aussi, entre les agents sociaux et l'environnement.

Dans une recherche scientifique, la partie consistant à présenter et à analyser les données de terrain est la plus importante, en ce sens qu'elle permet, au travers de la justesse des données collectées, de juger du bien-fondé de la recherche entreprise. En fait, nous charpentons la présentation et l'analyse des données en trois chapitres. Un premier chapitre présente et analyse les données du terrain relatives à la situation de l'agriculture dans la 4ème Section et aux connaissances et pratiques traditionnelles mises en œuvre dans le cadre des pratiques agricoles. Un deuxième chapitre fait état des jugements et perceptions des systèmes de connaissance émis par les acteurs (agriculteurs et agronomes) intervenant dans l'agriculture de la zone. Un troisième chapitre expose la confrontation que nous avons tenté de réaliser entre la situation agricole de la 4ème section, les jugements et perceptions des acteurs impliqués et les recherches documentaires dans le domaine de l'agriculture durable. Ce faisant, nous avons cherché à dégager des pistes en vue d'un syncrétisme des savoirs (traditionnels et technico-scientifiques) pour de meilleures productivités agricoles.

Enfin, nous aboutissons à la conclusion de la recherche. Au fait, la conclusion, dans une certaine mesure, présente un résumé condensé des grandes lignes de la recherche et essaie de répondre de manière claire et précise à la question principale et à la question spécifique de l'étude.

CHAPITRE I

Appréhension théorico-conceptuelle des pratiques agricoles traditionnelles, du développement agricole et élucidation du cheminement méthodologique établi pour la collecte des données empiriques

1.- APPREHENSION THEORICO-CONCEPTUELLE DES PRATIQUES AGRICOLES TRADITIONNELLES, DU DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET ELUCIDATION DU CHEMINEMENT METHODOLOGIQUE ETABLI POUR LA COLLECTE DES DONNEES EMPIRIQUES

Ce chapitre se propose de mettre en évidence le cadrage théorico-conceptuel et méthodologique de la recherche. Nous tenons donc à présenter et à définir les concepts fondamentaux du travail, mais aussi à tenir compte des approches théoriques dans lesquelles lesdits concepts ont été élaborés.

Dans le cadre de cette recherche, il s'agit pour nous, principalement, de porter les agriculteurs/trices à parler, dans leur propre langage, de leur vie, de leurs expériences et de leurs situations dans le processus de la production agricole. Ainsi, nous privilégions comme matériau, l'enquête ethnographique de terrain. Pour recueillir nos données sur le terrain, nous nous sommes immergés dans la vie quotidienne des agriculteurs/trices de la 4ème section de Saint-Marc; nous avons réalisé des observations directe dans leurs champs et dans leurs communautés; nous avons tenu avec eux des conversations de terrain et des entretiens semi-directifs autour de leurs croyances, des pratiques agricoles traditionnelles qu'ils/elles mettent en œuvre, de leurs habitudes de consommation et de leurs perceptions. En outre, nous avons réalisé des entretiens semi-directifs avec des agronomes habitués à travailler avec les agriculteurs de la zone afin de recueillir des données relatives à l'appréhension par eux des pratiques culturales mises en œuvre par les agriculteurs. Au fait, comme il est souligné dans un rapport de l'INPES, produit sous la direction de Jean Pierre Corbeau (2007), la spécificité de l'approche ethnographique tient dans la micro-observation qui permet d'obtenir des informations très fines : la relation interpersonnelle qui s'instaure, l'observation des objets et des manières de faire, qui sont autant d'éléments permettant d'accéder à une compréhension à la fois globale et subtile de l'objet d'étude.

1.1.- Précision épistémologique autour de notre cadre de référence

En guise de précision, nous tenons à avertir que nous récusons l'option épistémologique consistant à conformer les cadres analytiques de la recherche à un cadre théorique spécifique et

spécifié. En fait, nous estimons que notre recherche exploratoire sera plus pertinente si, dans une perspective hétérodoxe, nous la charpentons autour de certains concepts, rendus élastiques par le foisonnement des approches diverses d'auteurs venant de diverses chapelles disciplinaires et théoriques.

En effet, le cadre de référence de ce travail se structure autour des concepts centraux suivant : « connaissances traditionnelles » et « agriculture familiale ». Ces deux concepts fondamentaux constituent en effet l'épine dorsale de notre recherche. Néanmoins, notre analyse tente d'appréhender la réalité des connaissances et pratiques traditionnelles dans l'agriculture familiale haïtienne au regard du développement. La motivation de cette recherche, rappelons-le, est d'évaluer les possibilités d'un syncrétisme entre connaissances et pratiques traditionnelles et connaissances et pratiques technico-scientifique en vue de meilleurs rendements agricoles en Haïti. En effet, nous situons notre objet d'étude, « connaissances et pratiques traditionnelles agricoles », dans le sillage des cadres conceptuels du développement. L'appréhension du développement devient cruciale dans le cadre de notre travail.

1.2.- Le développement : contexte de naissance d'une utopie

Les deux guerres mondiales (1914-1918 et 1939-1945), en plus des désastres matériels et humains qu'elles ont provoqués, ont aussi motivé des redéfinitions de « logique sociale » au niveau mondial. Au fait, à la sortie de la seconde guerre mondiale, le monde entier, tant du côté des vainqueurs et vainqueurs collatéraux que de celui des vaincus et vaincus collatéraux, s'est vu projeter dans un contexte socio-économique et géopolitique où la redéfinition des positions géoéconomiques et géopolitiques entre les vainqueurs ont, à nouveau, provoqué une nouvelle guerre impliquant directetement et/ou indirectement encore le monde entier : la guerre froide (1947-1991) entre le boc de l'Est et celui de l'Ouest. Comme pour complexifier davantage la situation économique et géopolitique mondiale, dans le contexte de la guerre froide était aussi survenue la décolonisation des pays colonisés d'Afrique. En effet, la pauvreté et la misère se généralisaient sur des pans entiers des populations de certaines sociétés d'Afrique, d'Amérique du sud, du Centre et de la Caraïbe. De ce fait, dans le désir d'agir pour mettre fin au spectacle de la misère constatée, des acteurs politiques et économiques, sous l'égide de l'ONU, ont fait surgir une utopie bien particulière : le développement. Au fait, depuis le lancement de l'idée du

développement et du sous-développement dans le discours d'investiture du président américain Harry Truman en 1949, la littérature économique, politique et sociologique a cherché et cherche encore de nos jours de façon constante à donner et à renouveler le sens de ladite utopie. Dans les premiers efforts de vulgarisation effectués, le « développement » a été présenté comme étant la caractéristique des pays riches et fortement industrialisés d'Europe et d'Amérique du Nord. Néanmoins, l'appréhension du concept de « développement » ne se fait pas sans celle du concept de « sous-développement » qu'on présente comme étant une phase initial du développement. Le « sous-développement » est analysé, pour sa part, comme étant la caractéristique des pays pauvres et faiblement industrialisés constituant ce que, par rapport au bloc de l'Est et celui de l'Ouest, on a nommé le « Tiers-Monde ».

1.2.1.- Le développement vu comme croissance économique

En fait, depuis son avènement, les tentatives de matérialiser le concept de développement n'ont pris forme que dans une quête accrue d'accélération de la croissance économique. D'ailleurs, dans la conception d'auteurs comme William Arthur Lewis (1964), Walt Whitman Rostow et, dans une certaine mesure, des théoriciens de la CEPAL, notamment Raul Prebish, le développement ne se définissait que par la croissance économique. La formule « développement égal croissance » résumait pendant une longue période les contenus du développement. Dans une optique critique, Jacques Weber (ORSTOM, 1983 : 12) souligne que le concept de développement se veut être l' « habillage idéologique de la croissance ».

Effectivement, selon Walt Whitman Rostow (1962; 1970), dans sa théorie de la modernisation, il existe un cycle linéaire du développement. D'après lui, les sociétés traversent des étapes dans leur croissance économique. Il distingue en effet cinq (5) étapes obligatoires et nécessaires dans le processus de modernisation : D'abord, il y la société traditionnelle fondée sur l'activité agricole ; ensuite, les conditions préalables au décollage caractérisées par de profondes mutation dans les activités agricoles, du transport et du commerce extérieur ; puis, le décollage ou *take off*, caractérisé par l'investissement accru et une très forte croissance économique ; la marche vers la maturité, caractérisée par la généralisation de la croissance économique et du progrès, et enfin, la société de consommation de masse. Pour suivre ce cheminement linéaire obligatoire, les sociétés doivent briser les barrières sociales de la société traditionnelle pour

arriver à l'industrie afin d'atteindre la consommation de masse à l'image de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Cette conception a fondé pendant longtemps cette sorte de « *croyance occidentale* », pour reprendre Gilbert Rist (2013), qu'est le développement.

Passée au crible des critiques, notamment des thèses des théoriciens de l'école de la dépendance⁸, l'approche du développement selon Rostow a étalé au grand jour sa portée ethnocentriste, la prétention d'universalité et le caractère déterministe prêté au développement, en ce sens que la perspective rostowienne ne prête pas attention à la spécificité de chaque société, unique de culture, d'histoire et de tradition, par conséquent, appelée à vivre l'expérience du développement suivant des schémas différents de ceux des sociétés occidentales postulées comme référence. Le développement ne saurait être de simples étapes de croissance économique. C'est, au contraire, un « processus complexe qui doit émerger de la société et de la culture en question et ne peut pas être réduit à une simple imitation de pays développés » (Roukoz, 2008:10).

1.2.2.- Du développement au développement durable : quête d'un modèle idéal

Par ailleurs, d'autres critiques ont mis en évidence le fait que les objectifs d'un développement fondé sur la croissance économique sont contradictoires au bien-être humain prétendument recherché. Car, poursuivre « une croissance infinie dans un monde fini » (Rist, 2013 : 13) se révèle être une folie. Les critiques adressées au courant dominant du développement ont motivé des débats nourris autour des menaces écologiques : « réchauffement climatique, réduction de la biodiversité, épuisement des ressources halieutiques, raréfaction des stocks d'énergie fossile, [etc.] » (Rist, 2013 : 12). En effet, ces critiques ont pu, à chaque fois, motiver des réactualisations constantes du concept de développement, partant de synonyme de

⁸ Entre autres, Gunder Frank (1969), Fernando Henrique Cardoso et *al* (1969). La théorie de la dépendance se veut un cadre structurel d'interprétation du sous-développement et de la stagnation des pays du Tiers-Monde. Cette théorie met en évidence l'idée que la pauvreté, l'instabilité politique et le sous-développement des pays du Sud est la conséquence de processus historique mis en place par les pays du Nord ayant comme résultat la dépendance économique, commerciale, financière, technologique, culturelle et sociale des pays du Sud. Cette dite dépendance, selon les tenants de la théorie en question, s'explique essentiellement par la colonisation et par les échanges commerciaux inégaux.

⁹ Notamment par le club de Rome, association internationale se donnant comme objectif de chercher des solutions aux problèmes planétaires.

croissance économique pour aboutir à un modèle de développement durable soucieux de la quête d'équilibre entre les composantes sociale, environnementale et économique.

Comme le souligne Florence Pinton (2014), à l'économie destructrice que génère le mode de production capitaliste [fondé sur l'exigence d'une croissance économique infinie] devrait se substituer un autre développement inspiré par la spécificité des économies et des communautés rurales du tiers-monde et d'ailleurs qui réconcilie l'économique avec l'écologique. D'où l'émergence d'un nouveau modèle de développement: le développement durable. Le développement durable se veut être « une nouvelle approche de développement se voulant en rupture avec le concept occidental qui a prôné une croissance économique infinie sans tenir compte des aspects sociaux et environnementaux » (Gendron et Réveret, 2000, In Roukoz, 2008: 1). Selon la Commission Mondiale sur l'Environnement et le Développement, le développement durable se veut être « un processus de changement dans lequel l'exploitation des ressources, le choix de l'investissement, l'orientation du développement technique ainsi que le changement institutionnel sont déterminés en fonction des besoins actuels et futurs » (CMED, 1987:8). C'est donc « un développement gui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs (CMED, 1987: 10) ».

1.3.- Le secteur agricole dans la vision dominante du développement

La conception dominante du développement, comme le souligne Jacques Weber (1983 : 8-10), assigne au secteur capitaliste le rôle moteur du développement, et au milieu rural celui de débouché et de fournisseur de main d'œuvre. L'évolution du milieu rural est subordonnée à l'industrialisation, clé et but du développement. En fait, l'agriculture doit permettre l'industrialisation par dégagement d'un surplus en produits et en travail (main d'œuvre). La mobilisation de ce surplus par l'Etat doit permettre l'industrialisation, laquelle doit à nouveau écouler ses produits dans une agriculture modernisée. Le schéma de cette modernisation agricole se présente de la sorte que l'agriculture doive être à même de recevoir les produits industriels et de fournir à l'industrie des matières premières.

1.4.- La perspective de l'« agriculture durable » : sa pertinence à saisir notre objet d'étude

Dans une définition proposée dans le Dictionnaire environnement¹⁰, l'agriculture durable est présentée comme étant « l'application à l'agriculture des principes du développement durable. Il s'agit donc d'assurer la production de nourriture, de bois et de fibres en respectant les limites écologiques, économiques et sociales qui assurent la durabilité dans le temps de cette production ». Dans une fiche technique publiée sur le site du Ministère de l'Agriculture, de l'Alimentation et des Affaires Rurales du gouvernement ontarien, Nick Betts (2015/7) définit l'agriculture durable par trois éléments qui, selon lui, sont interdépendants. Ces trois éléments sont : la rentabilité économique, l'intendance environnementale et la responsabilité sociale. Pour lui, « une démarche durable en matière d'agriculture ne comprend pas seulement des discussions sur la protection de l'environnement et l'accroissement des profits. (...) La «durabilité», dans le contexte de l'agriculture, souligne-t-il, décrit une démarche globale à long terme à la ferme qui maximise la stabilité, l'équité et la santé économiques et environnementales de l'exploitation agricole, de l'entreprise et de la famille ». À son sens, des connaissances pratiques approfondies de la durabilité mènent à l'adoption de nouvelles pratiques durables en agriculture. Ceci accroît la capacité d'un exploitant agricole de réagir aux pressions du marché et aux conditions environnementales et l'aide à développer une entreprise robuste et résiliente.

Approfondissant les réflexions sur les perspectives de l'agriculture durable, Michel Benoit-Cattin (2007) propose ce qu'il appelle un « paradigme de développement agricole durable ». À l'instar du développement durable, le développement agricole durable doit prendre en compte les trois composantes fondamentales que sont l'économique, le social et l'environnemental. Selon lui, « il s'agit d'analyser les performances et les interactions techniques, économiques, sociales et environnementales au niveau des unités de production comme de territoires plus vastes ».

À son sens, pour atteindre le développement agricole durable, il faut parvenir à une modernisation raisonnée des exploitations familiales et réaliser la transition agraire afin de

¹⁰Actu environnement (2015), « Agriculture durable », dans *Dictionnaire environnement*, En ligne. Adresse URL : http://www.actu-environnement.com/ae/dictionnaire_environnement/definition/agriculture_durable.php4, Consulté le 15 avril 2016

parvenir à des performances agricoles appréciables. Michel Benoit-Cattin soutient que le modèle d'exploitation familiale a historiquement permis de construire sur des générations, dans une diversité de contextes agro-écologiques, des agricultures viables techniquement, socialement et d'un point de vue environnemental. Le constat est que l'introduction incontrôlée dans certaines sociétés, notamment du Nord, de progrès techniques archi performants, a conduit à un type d'agriculture dite « moderne » dont l'impact environnemental fait de nos jours l'objet d'interrogations quant à l'utilisation et la pollution des eaux, la dégradation des sols, l'abus de pesticides, etc. Et, symétriquement, il est observé, dans des sociétés du Sud, un délaissement politique et social du modèle familial, la raréfaction des ressources, le chaos des marchés, entraînant de plus en plus de familles rurales dans le groupe des « marginalisés». En effet, il s'impose l'impérieuse nécessité de pallier à ce problème.

Pour Michel Benoit-Cattin, il faut donc maintenir et améliorer l'agriculture familiale en y réalisant la transition agraire. Il souligne que l'agriculture familiale n'est devenue performante que là où une transition agraire a pu être réalisée, ainsi les exploitants performants peuvent en arriver à se prévaloir du statut d'entrepreneurs. Ailleurs, en l'absence de cette transition, la modernisation sociale, économique et technique de l'agriculture familiale reste toujours problématique. Il faut parvenir à une agriculture familiale performante, socialement et environnementalement durable, cherchant des modes d'articulation aux marchés par le truchement d'organisations coopératives ou par des réseaux d'intermédiaires privés ou par la contractualisation avec les firmes commerciales ou par la commercialisation directe.

Dans un atelier organisé en Hollande dans l'année 2000 sur l'adoption des technologies pour une agriculture durable, l'OCDE¹¹ (Roukoz, 2008 : 23) a soutenu que l'agriculture durable doit contribuer à l'amélioration de la société en optimisant l'utilisation des ressources humaines et physiques. En fait, l'agriculture durable a donc été appelée à fournir des aliments et d'autres produits et service tout en étant: économiquement viable, dans le sens qu'elle doit répondre efficacement et de façon innovatrice aux demandes courantes et futures en fournissant des aliments et des matières premières adéquats, sains et sécuritaires; respectueuse de

¹¹ L'OCDE (organisation de coopération et de développement économique) regroupe 30 pays membres tous attachés à la démocratie et l'économie de marché. Ses relations de travail avec plus de 70 autres pays et économies, des ONG et la société civile lui confèrent une envergure mondiale.

l'environnement, dans le sens qu'elle doit conserver les ressources naturelles qui sont à la base de l'agriculture pour satisfaire les besoins actuels et les besoins potentiels des générations futures tout en gardant et en améliorant les autres écosystèmes qui peuvent être influencés par les activités agricoles ; et socialement acceptable dans le sens qu'elle doit répondre aux valeurs de la société, notamment le support des communautés rurales et les enjeux culturels et éthiques comme le bien-être des animaux.

Dans notre problématique, en nous basant sur des données de recherches réalisées sur l'agriculture en Haïti, nous avons fait ressortir le caractère énigmatique de la situation des exploitations agricoles familiales haïtiennes. Au fait, nous avons pu recueillir des informations faisant état de la persistance des connaissances et pratiques traditionnelles qui, dans une très large mesure, sans obstruer leurs effets positifs dans l'expérience agricole des « paysans » haïtiens, confinent l'agriculture haïtienne à un fonctionnement rudimentaire, à une simple dimension de production de subsistance ; aussi, nous avons mis en évidence le fait que dans leurs stratégies de survie, les populations rurales haïtiennes mettent en œuvre des pratiques néfastes vis-à-vis de l'environnement. Cependant, comme nous l'avons fait ressortir, la plupart des stratégies de subsistance mises en œuvre par les populations locales haïtiennes découlent de modes de pensée relevant de certaines coutumes locales et connaissances traditionnelles.

En effet, notre recherche se soucie principalement de comprendre et d'expliquer l'impérative nécessité de différencier aussi les «bonnes et moins bonnes» pratiques traditionnelles (relevant des connaissances locales) mises en œuvre dans l'agriculture familiale pratiquée à Lalouère. En effet, notre approche socio-ethnographique autour des pratiques agricoles traditionnelles haïtiennes accorde toute son importance aux évaluations –faites par les populations locales – des facteurs écologiques, économiques et socioculturels entravant la productivité agricole. Pour y parvenir, nous nous préoccupons à appréhender les besoins exprimés (clairement ou de manière implicite), les défis, les obstacles et difficultés rencontrés, les intentions d'innovation, etc.

Toutefois, dans sa démarche, notre recherche récuse l'idée que les populations locales, à l'aide de leur système traditionnel de connaissance et de sens, peuvent, à elles seules, parvenir à surmonter tous les problèmes qu'elles rencontrent. Tout comme nous récusons toute perspective

diffusionniste consistant à calquer sur des réalités, culturellement et historiquement particulières, des modèles de développement conçus sans lien avec les contextes et réalités endogènes. Notre recherche veut mettre en évidence l'idée que pour parvenir à un *développement agricole mélioratif*, il faut pouvoir dégager un syncrétisme entre les connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs/trices et les connaissances technico-scientifiques mises en œuvre par les agronomes et promoteurs du développement. Le souci principal est de pouvoir exploiter les avantages et d'écarter les inconvénients des deux systèmes de sens et d'interprétation en conflit sur le terrain de la production agricole familiale en Haïti.

Nous estimons donc que le cadre conceptuel de l' « *agriculture durable* » s'avère être, en partie, pertinente pour permettre l'analyse de nos données. L'angle d'analyse de cette approche est, à notre sens, beaucoup plus économique et sociologique. Elle manque d'acuité anthropologique. En effet, pour la compléter, nous avons donc recours à l'approche du « populisme méthodologique » proposée par Jean-Pierre Olivier de Sardan (1991).

1.5.- Le « populisme méthodologique » : une approche complémentaire pour mieux appréhender l'objet d'étude

Dans l'introduction d'un ouvrage collectif qu'il a codirigé sur les systèmes de connaissance et de sens que sont les savoirs populaires et les savoirs technico-scientifiques, Jean-Pierre Olivier De Sardan (1991 : 26-27), en questionnant les risques de glissements moraux et idéologiques qui accompagnent la tendance contemporaine à la réhabilitation des systèmes de savoirs populaires¹², développe le concept de « populisme méthodologique ». Il faut le reconnaitre, ledit concept n'est pas très élégant, mais son contenu se révèle être très pertinent à

¹² Sur la réhabilitation des savoirs locaux, consultez, entre autres, l'article de Florence Pinton (2014/2). L'article en question dit se placer du côté des « savoirs locaux » sur la nature et veut retracer les approches menées par l'anthropologie et la sociologie françaises, deux disciplines, dit-il, marquées par la dualité nature/culture. L'auteure souligne que la réhabilitation des savoirs locaux constitue une révolution cognitive qui mérite d'être soulignée à un moment où les discours sur la connaissance prennent de l'ampleur au point de faire de cette dimension le fondement de la société moderne de demain. Au fait, dans une première partie, l'article confronte le regard posé par l'Occident sur les populations rurales à la pensée coloniale qui a accompagné la naissance de l'anthropologie. Dans une deuxième partie, l'article tente de retracer, après la décolonisation, l'émergence d'une vision renouvelée du changement social qui engage différemment l'anthropologie en reliant le développement des sociétés à la problématique des rapports nature/culture.

l'appréhension de notre objet. Selon Olivier De Sardan, le « populisme méthodologique » consiste en :

« Un regard sur le développement qui tente d'appréhender le point de vue des destinataires, des utilisateurs; de comprendre le sens que les opérations de développement et le changement social en général revêtent pour les acteurs sociaux de base, ces acteurs discrets, non-éminents, muets (du point de vue du pouvoir, des technocrates ou des experts). Il s'agit d'évaluer les opérations de développement à partir de ces systèmes de significations populaires, et selon leurs critères. Il s'agit aussi de partir de l'hypothèse que ces acteurs de base sont dotés de ressources (politiques, techniques, cognitives, interprétatives) et ne se caractérisent donc pas a priori par l'absence ou le manque de compétences, de services, de techniques ».

Le populisme méthodologique exige une rupture avec « un certain populisme idéologique, qui valorise systématiquement les savoirs populaires, les idéalise et finalement les fétichise » (De Sardan, 1991 : 27). Dans la logique du populisme méthodologique, connaitre et comprendre les savoirs traditionnels populaires ne veut pas dire les approuver en tous points ou les laisser nécessairement en l'état. Car l'expérience historique met en évidence que dans la confrontation entre les deux systèmes de connaissance – à savoir, entre les connaissances et pratiques traditionnelles et les connaissances et pratiques technico-scientifiques –, les connaissances traditionnelles n'ont ni toujours raison, ni toujours tort.

Dans le cadre de ce travail visant à saisir les logiques sociale, culturelle et économique derrière les connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs/trices dans le processus de production agricole dans la 4ème section communale de Saint-Marc, nous estimons que l'intelligibilité que dégage le croisement des perspectives d' « agriculture durable » et de « populisme méthodologique » s'avère être pertinente pour le cadrage théorico-conceptuel de notre recherche.

1.6.- Configuration agro-écologique et socio-économique de la 4ème section de Saint-Marc

Dans une recherche menée sur la 4ème section de Saint-Marc, John-Vanley Aladin, (sans date) fait ressortir que Lalouère a une subdivision agro-écologique¹³ avec, respectivement une zone irriguée, une zone semi-humide et une zone sèche. Dans une séance de travail que nous avons eu avec des agronomes intervenant dans la zone, il est révélé qu'au niveau socio-économique, il y a une stratification sociale qui s'effectue en raison du nombre de tête de bétail (précisément cheval, mulet et bœuf) que possède un/e agriculteur/trice. L'agriculteur/trice ne possédant aucune tête de bétail est quelqu'un qui se situe au plus bas niveau de l'échelle sociale rurale; l'agriculteur/trice qui possède au plus deux ou trois têtes de bétail, pour sa part, est situé à un niveau moyen de l'échelle sociale rurale, tandis que l'agriculteur/trice qui possède plus de trois têtes de bétail est situé au sommet de l'échelle sociale. Nous avons retenu que les pratiques agricoles, les habitudes de consommation et les pratiques de commercialisation des agriculteurs/trices varient en fonction de la zone d'exercice de l'activité agricole et de la position de l'agriculteur/trice dans la stratification sociale observée.

1.7.- Techniques de collecte et définition de la population de la recherche

Dans le cadre de ce travail, nous avons souhaité approfondir de manière la plus globale que possible la compréhension autour de notre objet d'étude. En effet, nous nous sommes proposé de trianguler trois (3) sources de données empiriques : l'observation directe sur le terrain, l'entretien semi-directif et la recherche documentaire (lecture-recherche). D'abord, nous nous sommes immergés dans la vie quotidienne des agriculteurs/trices des trois zones agro-écologiques identifiées afin de pouvoir effectuer des observations directes dans leurs communautés en vue d'appréhender objectivement les diverses manières de faire et de penser; nous avons aussi observé les champs et/ou jardins pour voir quelles sont leurs principales

¹³ La zone qui s'étend de Barbe à La Garenne est celle qui est irriguée. Elle est constituée d'un ensemble de petites plaines irriguées permettant des cultures comme la banane, le riz, les haricots, les tomates, la canne à sucre, etc. La zone de Gilbert jusqu'à la frontière d'avec Verrettes est celle qui est semi-humide. Elle est formée de mornes et de collines semi-humides où l'agroforesterie et l'arboriculture sont très développées. La zone de Bois l'État-Grand Fond est celle qui est sèche. Cette zone constitue un plateau sec avec une végétation spontanée (cactus, de bayahondes, de bois cabri, de neems) associée avec des cultures sous la pluie telles que le maïs, le sorgho, le pois congo, les arachides.

cultures, quels sont les outils qu'ils/elles utilisent. Pour systématiser les données d'observation, nous avons tenu des conversations de terrain avec les agriculteurs/trices sur leurs pratiques, les choix de leurs cultures agricoles, leurs pratiques d'auto-consommation et de commercialisation des produits agricoles cultivés.

En outre, nous avons réalisé six (6) entretiens semi-directifs avec six (6) agriculteurs/trices réparti(e)s dans les trois (3) zones identifiées, en raison de deux (2) entretiens par zone agro-écologique. Aussi, nous avons réalisé deux (2) entretiens semi-directifs avec deux (2) agronomes habitués à travailler avec les agriculteurs de la 4ème section. Dans les entretiens avec les agronomes nous avons voulu recueillir des données relatives à l'appréhension par ces derniers des connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs/trices en matière de production agricole et de pratiques culturales. Ainsi, avons-nous pu mieux distinguer les connaissances relevant de la science agronomiques de celles relevant de la tradition afin de mieux les analyser.

1.8.- Justification du choix de la zone (4ème Section de Saint-Marc) et du nombre de personnes à interroger

La réalisation de cette recherche se fait à l'aide d'un financement du projet AKOSAA¹⁴ (Valorisation et Renforcement des Capacités pour un Accroissement de la Sécurité Alimentaire en Haïti) de l'Université Laval de Québec (Canada). Le choix de la 4ème section de Saint-Marc est donc motivé par le fait que c'est la principale zone d'intervention du projet et que notre recherche vise, entre autres, à évaluer le niveau d'impact du projet dans la zone en question.

Nous avons choisi de réaliser six (6) entretiens semi-directifs auprès des agriculteurs/trices, et, auprès des agronomes, nous avons choisi de réaliser deux (2) entretiens aprofondis, parce que, à notre sens, les six (6) entretiens auprès des agriculteurs/trices, ainsi que les deux (2) entretiens auprès des agronomes devaient nous être largement suffisants pour atteindre la saturation des données. Il faut souligner que dans le cadre des recherches

¹⁴ Dans le cadre de son partenariat avec la République d'Haïti, l'Université Laval de Québec a mis sur pied le projet AKOSAA dans l'objectif de lutter contre l'atmosphère d'insécurité alimentaire qui règne dans la commune de Saint-Marc et plus précisément dans sa 4ème section communale où la situation semble la plus précaire.

qualitatives, on ne vise pas la représentativité statistique, mais plutôt l'intérêt de ce qui est dit. La cueillette des données ne doit viser que l'atteinte de la saturation.

1.9.- Procédures de choix des personnes à interroger et déroulement des entretiens

Comme indiqué plus haut, dans le cadre de cette recherche, les sujets à interroger ont été des agronomes et des agriculteurs/trices. Chacune de ces deux catégories de personnes ont des caractéristiques spécifiques. Pour ce qui a trait aux agronomes, nous avons fait un choix ciblé. Dans le cadre de ce travail, avoir l'habitude de travailler avec les agriculteurs de la 4ème section est le principal critère pour choisir un agronome à interviewer. En effet, nous avons ciblé ceux de AKOSAA en raison du fait qu'ils ont l'habitude de travailler avec les agriculteurs de la 4ème section communale de Saint-Marc.

Puisque nous nous sommes immergés dans les communautés de la 4^{ème} section, pour choisir les agriculteurs/trices, nous avons été guidés par notre observation directe des agriculteurs/trices au travail. Aidé de notre familiarisation avec les communautés, nous avons tenu compte de ceux et celles paraissant les plus aptes à nous fournir des données utilisables concernant notre objet d'étude. Nous avons aussi tenu compte de la position sociale de chaque agriculteur/trice interviewé en fonction de la stratification sociale établie sur la possession ou pas d'une quantité de têtes de bétail.

Pour ce qui a trait au déroulement des entretiens, nous avons au préalable organisé des rencontres de prise de contact pour présenter aux personnes sélectionnées la recherche; ensuite, nous avons discuté de la date et du lieu de déroulement des entrevues avec les personnes à interviewer, en tenant compte de la configuration de l'espace. L'important pour nous était de choisir un lieu calme, retiré des va-et-vient où l'interviewé pouvait se sentir à l'aise de s'extérioriser.

1.10.- Les instruments de collecte des données

Comme mentionné dans les paragraphes antérieurs, dans le cadre de cette recherche, nous avons recueilli nos données à partir non seulement d'observations systématiques sur le terrain, d'entretiens semi-dirigés avec des agriculteurs/trices et des agronomes, mais aussi à l'aide de recherches documentaires dans des ouvrages rédigés sur les thématiques à l'étude. Comme le

soulignent Lamoureux et al. (1992), l'entretien semi-directif est le plus utilisé en sciences humaines. Il présente l'avantage de combiner l'objectivité et la profondeur. Contrairement à un questionnaire, et malgré ses limites¹⁵, l'entretien semi-dirigé permet de cerner les opinions de l'interviewé avec plus de précision. La recherche documentaire nous a permis d'approfondir la compréhension autour des réalités observées et des propos recueillis lors des entretiens semi-directifs.

En effet, nous avons eu comme outils de collecte des données : un guide d'observation, un guide d'entretien destiné aux agriculteurs, un guide d'entretien destiné aux agronome, un guide d'observation et un canneva de lecture-recherche (les instruments sont présentés en annexe du travail).

1.11.- Méthode de traitement des données : les analyses thématiques

Comme le soulignent Quivy et Campenhoudt (2011 : 208), les analyses thématiques visent à mettre en évidence les représentations sociales et les jugements des locuteurs à partir d'un examen de certains éléments constitutifs du discours. En fait, selon ce que souligne D'Unrug (1974 : 23), le modèle d'analyse thématique est centré sur les notions ou thèmes évoqués à propos de l'objet d'étude. Il s'agit d'obtenir des informations sur cet objet quel qu'il soit : comment il est vécu ou perçu par les personnes ou des groupes, les opinions et croyances avancées, les systèmes d'explication fournis. Dans ces conditions, la démarche la plus simple consiste à se situer d'emblée au niveau du contenu sémantique, sans s'arrêter à l'étude du discours en tant que système de signe.

En suivant la démarche de l'analyse thématique présentée par D'Unrug (1974 :24). Nous avons procédé comme suit : Le repérage de thèmes considérés comme importants, leur

¹⁵ Entre autres limites de l'entretien semi-dirigé, Lamoureux et al. (1992) identifient le phénomène de « désirabilité sociale » comme inconvénient lié à cet instrument de collecte de données. Comme ils le soutiennent, dans une relation interpersonnelle, l'individu humain cherche toujours à présenter une image positive de lui-même ; ce qui le pousse parfois à cacher consciemment certaines informations concernant sa personne ou à mentir. Grawitz (2001) a fait ressortir cette même limite en parlant des mécanismes de défense dans la communication interpersonnelle. Selon lui, dans un entretien semi-directif, l'interviewé utilise généralement des recettes variées (non-réponse ; modification de la vérité) pour se protéger contre l'intervieweur.

regroupement en catégories et l'éventuel dénombrement des éléments composant ces catégories en fonction de variables caractérisant les sujets de l'étude.

CHAPITRE II

Situation de la pratique agricole et des techniques de production agricole à

Lalouère

2.- SITUATION DE LA PRATIQUE AGRICOLE ET DES TECHNIQUES DE PRODUCTION AGRICOLE À LALOUÈRE

Ce chapitre du travail consiste à présenter et à analyser les données du terrain. Nous tenons à souligner que nous procéderons de manière simultanée à la présentation et à l'analyse. Il s'agit de la « double herméneutique » dont traite Anthony Giddens (1987), à savoir l'herméneutique des acteurs impliqués dans la réalité et l'herméneutique des chercheurs préoccupés à l'analyse de la réalité au travers de l'observation du vécu des acteurs et de leurs discours. La « double herméneutique » est donc similaire à l'appréhension de la paire dichotomique que constituent les approches *émic* et *étic*¹⁶ qu'à la suite de Kenneth L. Pike, Jean Pierre Olivier De Sardan (1998) met en évidence dans la démarche antropologique. Dans cette veine, la présentation et l'analyse des données d'une recherche scientifique ne peuvent être appréhendées que comme un croisement entre deux démarches relativement différentes en vue de dégager de nouvelles pistes de compréhension.

2.1.- Panorama des pratiques agricoles traditionnelles recensées à Lalouère

L'observation directe sur le terrain et les entretiens réalisés nous ont permis de recenser certaines pratiques agricoles relevant des connaissances traditionnelles dans l'agriculture à Lalouère. En fait, les principales connaissances et pratiques traditionnelles observées et recueillies sur le terrain sont :

- La dépendance aux aléas climatiques : la dépendance à la pluie pour arroser les jardins, la soumission à la sécheresse;
- L'outillage, les semences et les techniques traditionnels dans la préparation des sols : *la machette, la houe, la pioche*¹⁷, *la charrue à traction animale*;

¹⁶ L'approche *émic* (émique) est centré sur le recueil de significations culturelles autochtones, liées au point de vue des acteurs, alors que l'approche *étic* (étique) fait référence aux catégories scientifiques, à l'analyse faite par le chercheur, ou mieux, au discours savant. Plus précisément, *émic* renvoie au langage naturel, local ou indigène et *étic* renvoie au métalangage scientifique, cosmopolite. *Étic* s'applique donc aux données produites par des dispositifs d'observation et de recension.

¹⁷ Communément appelée « Pikwa » en Haïti.

- La pratique de l'agriculture sur brulure : *l'abatis-brulis*;
- L'observation de la lune comme calendrier agricole : la dimension de la lune comme déterminant dans la mise en terre de certaines cultures;
- L'entraide traditionnelle lors des périodes de labourage et de récolte : « la coumbite »;
- Le séchage, l'entreposage et la conservation traditionnelle des récoltes : «les glacis à sécher, la corde maïs ».

2.1.1.- Analyse des connaissances et pratiques recensées : La dépendance aux aléas climatiques (la pluie, la sécheresse)

Les agricultures modernes disposent de nombreuses techniques d'arrosage, liées à la maitrise des connaissances technico-scientifiques, pour pallier à la rareté de la pluie afin que les récoltes ne se perdent pas. Puisque les techniques modernes d'arrosage sont le fruit d'application de recherches scientifiques dans le domaine agronomique, nous considérons comme étant une pratique traditionnelle, le fait de ne compter que sur la pluie comme moyen d'arroser les fermes. Lors de nos recherches de terrain, nous avons observé et nous avons recueilli des données auprès des agriculteurs/trices ayant participé dans nos entretiens faisant état de la dépendance par rapport à la pluie dans les pratiques agricoles à Lalouère. Un agriculteur provenant de la localité de Pierre-Savary avec qui nous avons eu un entretien affirme sans ambages :

« Cette année, nous n'avons presque rien planté en raison du fait que nous n'avons pas eu la pluie à temps. Cela fait pratiquement plus de deux années consécutives que nous n'avons pas eu la pluie à temps. Nous avons semé le maïs et le petit mil en espérant la pluie pour les arroser, la pluie n'arrivait pas et nous avons perdu les semences. Cette année nous n'avons pratiquement rien semé¹⁹ »

¹⁸ Dans le cadre notre travail, pour être en conformité avec les exigences éthiques dans le cadre des recherches scientifiques, nous tenons à ne pas citer les noms de nos répondants agriculteurs. Pour permettre de situer les réponses, nous notons « agriculteur » et nous précisons sa zone de provenance.

¹⁹ « Ane a nou prèske pa plante anyen paske lapli pa tonbe. Sa fè plis ke 2 an nou pa jwenn yon gout lapli poun plante. Lèn plante mayi oubyen pitimi an nou panse nap jwenn ti lapli poul ka devlope, lapli pa tonbe nou pèdi jadin yo. M mèt diw, nou prèske pa plante anyen ane sa ».

Selon l'agronome Pierre²⁰, la pratique d'une agriculture dépendante de la pluie comme unique moyen d'arrosage ne peut être que déficitaire. Il l'exprime ainsi :

« Assez souvent, en utilisant les techniques traditionnelles et/ou en pratiquant une agriculture dépendante de la pluie, ça arrive qu'on sème en retard par rapport au calendrier exigé pour la semence en question. Ce qui entraine souvent comme conséquence la perte des récoltes en raison du fait que des maladies ou des insectes liés au retard dans les calendriers à respecter²¹ ».

Dans la zone considérée comme irriguée, il n'y a pas de canaux d'irrigation construits dans toutes les localités. En outre, les surfaces cultivables dans beaucoup de localités de la zone irriguée se situent sur des terrains en pente et/ou sur des collines. Selon nos observations, complétées par des conversations de terrain avec des individus impliqués dans les pratiques agricoles de la zone, il ressort qu'il y a un manque d'infrastructures nécessaires à permettre l'arrosage des fermes situées sur des terrains en pente et/ou sur des collines. Dans les plaines arrosées, l'eau est disponible, mais les agriculteurs se plaignent de la mauvaise gestion effectuée. Un agriculteur de la localité de Moreau avec qui nous avons eu un entretien relate :

« La question de l'eau dans la zone est problématique. Il ne pleut pas assez ou pas du tout. L'eau des canaux n'est pas suffisante pour arroser toutes les parcelles. Nous avons une association paysanne qui essaie de s'impliquer pour aider à une meilleure gestion de l'eau disponible. Il y a un horaire hebdomadaire de distribution de l'eau qui est établi par l'association. Tout le monde doit être vigilent pour profiter de l'eau suivant l'horaire établi. Ça arrive des fois que certains agriculteurs ne trouvent pas de l'eau pour sa parcelle. Ça provoque des fois des crispations. Quand l'eau passera dans sa zone, il faut être présent pour en profiter, si on s'arroge le droit de n'être pas présent, sa parcelle restera sans être arrosée²² ».

²⁰ Pierre est un nom d'emprunt. Pour des questions liées à l'éthique, nous ne citons pas le nom de nos répondants dans le travai.

²¹ Anpil fwa, lè se metòd tradisyonèl yo ou swiv, oubyen lè se lapli wap tan pou plante, sa konn rive ou plante nan yon dat ki pa koresponn epi ou pa rive reyisi rekòt la paske gen yon seri maladi, yon seri ensèk ki gentan anvayi plant lan paske kalandriye pou plant lan te respekte a li pa respektel »

²² « Zafè dlo a pa bò isit se pa yon bagay ki fasil. Lè lapli pa tonbe, se nan kanal yo poun jwenn dlo. Nou gen yon asosiyasyon peyizan ki ap eseye jere dlo a. Chak zòn gen jou pa yo pou yo jwenn ti dlo pou wouze jaden. Si jou pa zòn ou an ou pa la oubyen dlo a gentan sèch ou pa jwenn li, ou la pou lòt semèn. Lè se jou dlo a ap pase nan zòn pam nan, m toujou fè nwit lan sou de (2) pyem pou m ka awoze. »

L'agronome Jacques²³ a aussi souligné les problèmes liés à la question de l'eau dans la 4^{ème} section. Il soutient que :

« Il n'y a pas vraiment de canaux d'irrigation. Il y a actuellement un grave problème à ce niveau. Dans la zone irriguée, il y a assez d'eau pour que les agriculteurs puissent en bénéficier. Le problème dans les zones irriguées se pose plutôt dans le mode de gestion de l'eau. Il n'y a pas une trop bonne gestion qui se fait et cela cause pas mal de problème dans les zones ».

La disponibilité et une bonne gestion de l'eau serait vitale pour l'agriculture de la zone. D'ailleurs, selon ce que nous a fait comprendre un agriculteur, pour implanter une parcelle d'expérimentation dans une localité, les agronomes du projet AKOSAA doivent d'abord être sûrs de la disponibilité de l'eau. En ce sens, l'agronome Jacques affirme que du côté du BAC (Bureau Agricole Communale) des efforts sont en train d'être faits actuellement pour intervenir de manière plus systématique dans la gestion de l'eau. Il soutient que :

« Le BAC est actuellement en train de développer des moyens pour résoudre ce problème. Le BAC va construire des canaux d'irrigation pour une meilleure distribution de l'eau dans la zone ».

Suivant des données de recherches communiquées par la CNSA (2016/1), la plupart des zones agro-écologiques du pays sont confrontées à une forte sécheresse et la situation n'augure aucune amélioration. Pourtant, dans la zone considérée comme semi-humide et dans la zone considérée comme étant sèche de la 4ème section communale de Saint-Marc où il n'y a quasiment aucune disponibilité de l'eau, les agriculteurs ne comptent que sur la pluie pour pouvoir planter et pour arroser leurs jardins. La dépendance par rapport à la pluie implique nécessairement une vulnérabilité par rapport à la sécheresse. Nous avons observé que les activités agricoles dans ces zones sont quasiment au point mort. La plupart des fermes ne sont pas cultivées. Pour celles qui sont cultivées, les semis de maïs et de petit mil sont grillés au soleil. Les conversations de terrain tenues et les entretiens réalisés avec les agriculteurs des localités de la zone s'étendant de Bois l'État à *Rasanble* révèlent une désolation chez les agriculteurs dont l'activité principale devient l'abattage des arbres pour la production du charbon de bois. Là, on se retrouve dans un cercle

²³ Jacques est un nom d'emprunt.

vicieux : les agriculteurs espèrent la pluie pour cultiver leurs fermes et ils abattent les arbres pour survivre.

2.1.2- L'outillage, les semences et les techniques traditionnelles dans la préparation des sols

L'outillage agricole des agriculteurs demeure traditionnel. Comme nous l'avons pu observer, pour labourer et préparer les fermes, les agriculteurs utilisent encore des outils rudimentaires comme : la machette, la houe, la pique et la pioche. L'agronome Jacques qui travaille aussi avec eux a fait la même observation. Il nous explique :

« Ils [les agriculteurs] n'utilisent pas de tracteurs. Ils utilisent jusqu'à présent les outils traditionnels : la houe, la pioche et la machette ».

Très peu d'entre eux affirment utiliser la charrue à traction animale pour labourer et préparer leurs parcelles. En outre, la majorité d'entre eux, n'utilise pas de semence. D'ailleurs, une bonne proportion des six (6) agriculteurs ayant participé dans cette recherche ne fait aucune différence entre une « graine » et une « semence ». Dans leur vocabulaire, « graines » et « semence » se confondent. Tandis que, selon les agronomes Pierre et Jacques, il y a une grande différence entre une graine et une semence. Selon les données obtenues dans les entretiens avec les agronomes, une semence est une graine qui a été traitée et testée. L'agronome Pierre fait pour nous la différence :

« Une semence est caractérisée par sa pureté spécifique : il s'agit d'une variété dans une espèce contenant plusieurs variétés. La semence a un pouvoir germinatif. Selon ce qu'il avance, pour être sûr du pouvoir germinatif d'une semence, la science agronomique met à disposition une technique pour procéder à des tests de germination ».

Pour tester le pouvoir germinatif d'une semence, l'agronome Jacques explique :

« Cela consiste à placer un certain nombre de graines sur du papier dans un récipient troué pour laisser passer l'air et à les arroser pendant 10 jours. Si pour 10 graines placées dans le récipient, on obtient la germination de huit, cela dit, le pouvoir germinatif de cette semence est fixé à 80%. C'est donc une très bonne semence ».

L'agriculteur non imbu des techniques scientifiques ne réalise pas de test de germination. Son entreprise est dominée par le risque et le hasard. Les propos de cet agriculteur expliquent cette prise de risque lors des périodes de semis :

« Quand nous faisons le semis, nous plaçons 5 ou 6 graines dans le poquet pour pallier au fait que si certaines d'entre elles ne se germent pas, d'autres le seront²⁴ ».

Tandis que selon les agronomes, s'il arrive que les cinq (5) ou les six (6) graines se germent, l'agriculteur devait intervenir pour enlever au moins trois (3) d'entre elles pour laisser de l'espace aux autres afin qu'elles trouvent assez d'aération et d'éléments nutritifs. Généralement, l'agriculteur ne le fait pas. Par conséquent, les cinq (5) ou six (6) graines germées se retrouvent dans un espace réduit où elles livrent, l'une contre l'autre, une lutte atroce pour la lumière du soleil et pour les éléments nutritifs disponibles dans l'espace réduit où l'agriculteur les oblige à évoluer.

En outre, tant au niveau de la préparation des sols qu'aux autres niveaux de l'opération agricole, nous avons pu observer à Lalouère la prédominance de techniques de production catégoriquement rudimentaires. Du labourage, en passant par le semis jusqu'à la période de la moisson, une bonne proportion des agriculteurs ont affirmé ne mettre en œuvre que les techniques héritées de leurs parents et grand parents quand ils cultivent la terre. Dans un entretien avec un agriculteur dans la localité de Gilbert, il explique comment il procède :

« Suivant nos techniques, le processus à suivre se déroule ainsi : nous sarclons ou nous labourons avec de la houe, nous brulons les herbes, nous formons des carreaux dans le sol, nous creusons les poquets et nous semons²⁵ »

Rapportant la façon de procéder des agriculteurs suivant ce que ces derniers détiennent comme connaissances et techniques de production, l'agronome Pierre souligne :

« Les agriculteurs ont un système de carreautage particulier. Ils font de petits carreaux dans le sol et laissent une brèche pour que l'eau puisse y pénétrer et ils

²⁴ « Lè nap simen, nou mete 5 oubyen 6 grenn nan tou yo pou si genyen ki pa leve »

²⁵ Nan metòd pa nou yo, lè nap plante, pa ekzanm lè nap plante pwa, nou sekle tè a, nou boule pay yo, nou kawote apre nou simen pwa. Tou yo, nou fouye yo yonn apre lòt pou tè a pa twò gaspiye ».

sèment à l'intérieur des petits carreaux. C'est une technique traditionnelle qui se transmet de génération en génération. Cette façon de procéder n'est pas sans conséquences dans la mesure où les carreaux peuvent retenir l'eau et provoquer un excès d'humidité conduisant à des maladies comme les champignons et autres pour les plantules. Puisqu'ils n'ont pas l'habitude de faire des aspersions régulières, cela provoque assez souvent des pertes de récolte énormes²⁶ »

Pourtant, d'après ce que soutient l'agronome Jacques, pour avoir de bons rendements quand on cultive une parcelle, il faut mettre en œuvre tout un processus, en partant du respect de la vocation du sol²⁷, des opérations de préparation du sol, de tenir compte de la semence en question afin de choisir un paquet technique spécifique. Au fait, la réussite du processus de production dépend de la mise en application d'un paquet technologique consistant d'abord en la machination, le billonnage et, si nécessaire, l'amendement des sols. L'amendement du sol est l'opération consistant à tester les disponibilités en termes d'éléments chimiques contenus dans le sol pour en ajouter ce qui manque et/ou atténuer les éléments chimiques qu'elle contient de trop. L'agronome Jacques explique ainsi le processus :

« Nous avons des paquets techniques pour chaque produit. [...] D'abord, je dois vous expliquer en quoi consiste un paquet technique. Ça commence avec le choix des parcelles. Contrairement aux paysans, nous, nous respectons la vocation des sols. Nos pratiques commencent depuis le choix des parcelles. Après le choix des parcelles, nous avons les opérations de mise en place, par exemple, le labourage. Nous faisons des billons. Le billonnage dans la préparation des sols est tout à fait nouveau dans la 4ème section. Avant, les paysans ne faisaient pas de billonnage. Après les billons, nous faisons du hersage. Le hersage est une opération qui consiste à écraser les mottes de terre afin de permettre le développement racinaire des plantes. Après le hersage nous passons au semis. Nous faisons le semis en double rangés au niveau des billons. Au niveau de chaque billon, on met une rangée de deux (2) poquets. Deux (2) graines par poquet à raison de vingt (20) centimètres par poquet. Ensuite, ce sont les opérations d'entretien. Pour les

²⁶ « Agrikiltè yo gen yon sistèm kawotaj yo toujou fè. Yo jis fè yon seri kawo nan espas yap plante a, yo jis kite yon ti espas pou dlo rantre nan chak kawo yo, epi yo plante anddan kawo yo. Se yon teknik ki transmèt de jenerasyon an jenerasyon. Jan yo fèl la, sa koz anpil pwoblèm nan jaden yo. Jan kawo yo fèt la, sa fè yo kenbe dlo, dlo a domi epi li pwovoke yon eksè imidite, sa ki bay maladi chanpiyon epi ki antrave devlopman plant lan. Anplis, pliske yo pa fè aspèsyon, sa lakoz anpil pwoblèm e ka menm fè yo pèdi jaden an oswa yo pa rekolte anyen ».

²⁷ Par respect de la vocation du sol, l'agronome Dany Résolus nous explique : « Il faut savoir qu'il y a des terrains en pente. Au niveau de la 4ème section, il y a des terrains qui ont des pentes raides. Ce sont des terrains qui ne sont pas aptes à être cultivé. Pour les cultiver, il faut respecter leur vocation. On ne doit pas pratiquer des cultures sarclées sur des sols ayant des pentes trop raides. Le respect de la vocation du sol renvoie au respect des pentes constatées dans la morphologie du sol ».

opérations d'entretien, d'abord il y a l'arrosage. Nous respectons une fréquence hebdomadaire. Nous faisons aussi des séances de fertilisation. La première séance de fertilisation se fait après quinze (15) jours. Dans cette première séance, nous utilisons l'engrais complet. L'engrais complet, c'est celui qui a les trois éléments : azote, potassium, phosphore. Ensuite, on fait le désherbage. Après le désherbage, soit à la préfloraison, on fait une deuxième séance de fertilisation. C'est avec l'engrais urée. Ensuite c'est la récolte. Il faut savoir aussi qu'il y a des ennemis de culture. Parce qu'il y a des ennemis de culture. Nous faisons aussi des aspersions. Nous utilisons des produits phytosanitaires. Cette opération se fait au besoin. »

L'agronome Pierre renforce les propos de Jacques en mettant en évidence l'importance d'établir des fiches techniques pour chaque variété afin de savoir quelles sont les éléments nutritifs à utiliser, quel calendrier à respecter dans les différentes opérations de culture. Il explique :

« Dans la science agronomique, on détermine des fiches techniques relatives à chaque variété d'une espèce quelconque. Par exemple, quand on dit : haricot, c'est une espèce. Dans l'espèce des haricots, il y a plusieurs variétés. Les variétés se diffèrent en fonction de leur gout, de leur couleur, de leur feuillage, de leur façon de se développer, du nombre de temps qu'elles prennent pour être moissonnées, etc. Ces éléments constituent les caractéristiques de la variété en question. Il peut arriver qu'il y a parmi les variétés, certaines qui sont plus résistantes par rapport à certaines maladies. Ainsi, pour chaque variété, on développe une fiche technique spécifique. La fiche technique permet de savoir en fonction de quel calendrier on doit la semer, à quel rythme on doit l'arroser ou appliquer les autres opérations d'entretien. En effet, en suivant les recommandations fournies par la fiche technique, on est sûr de maximiser le rendement et de pouvoir exploiter la culture dans son optimum. On peut dire qu'autrefois, les variétés que les agriculteurs avaient l'habitude de cultiver nécessitaient très peu d'engrais ou d'autres éléments fertilisant. Mais de nos jours, avec le développement des espèces, il s'avère impératif d'appliquer engrais et pesticide si on veut avoir de bon rendement. Dans la méthode des agriculteurs fondée sur les connaissances traditionnelles, il n'y a pas de fiche technique établie, on ne suit aucun calendrier pour les opérations d'entretien et autre. Tout cela explique la différence existant entre les pratiques modernes et les pratiques traditionnelles. Dans la méthode traditionnelle, il est plus fréquent d'aboutir à des désastres, à des pertes de récolte²⁸ ».

²⁸ « Nan syans agwonomik gen yon bagay ki rele fich teknik. Fich teknik lan se etabli w etabli, lèw devlope yon varyete kèlkonk (varyete, sa vle di gen plizyè kalite, plizyè varyant nan chak espès kèlkonk). Pa ekzanp, ou gen pwa, tout pwa se pwa, men tout pwa pa menm. Ou ka toujou wè gen pwa wouj, pwa nwa, pwa blan. Men se pa

En fait, ces données recueillies auprès des agronomes témoignent que pour obtenir de bons rendements agricoles, il faut mettre en œuvre tout un paquet technique en suivant un calendrier et des étapes de mise en application bien spécifiques dans toutes les opérations.

Les agriculteurs sont unanimes à se plaindre du faible rendement de l'agriculture qu'ils pratiquent. Mais la plupart d'entre eux sont conscients du fait qu'ils n'utilisent pas les techniques appropriées pouvant leur permettre d'obtenir de meilleurs rendements. C'est le cas de cet agriculteur qui essaie de mettre en relief la distinction qu'il fait entre les techniques hérités de ses parents et les techniques apprises dans leur collaboration avec les agronomes. Il explique :

« Les anciennes techniques agricoles [les techniques traditionnelles] sont très bonnes. Mais elles ne garantissent pas la récolte. Les techniques des agronomes sont plus efficaces. La raison qui me pousse à le dire est que, je remarque que tous les gens qui pratiquent l'agriculture avec les techniques traditionnelles ne réussissent jamais à avoir des récoltes satisfaisantes. Nous ne les pratiquons que parce qu'elles sont les seules que nous connaissons. Et surtout, parce que la mise en œuvre des techniques prônées par les agronomes exige des dépenses énormes. Avec les techniques prônées par les agronomes, il faut faire les opérations de labourage, de semis et d'entretien des plantules en utilisant les moyens modernes (tracteur, semence, pesticide). Cela demande beaucoup trop d'argent. Nos techniques n'en demandent pas autant²⁹ ».

koulè a ki diferansye yo. Yo diferan nan gou yo, jan fèy yo etale, jan yo devlope lè w plante yo, kantite tan yo pran pou yo fè flè, kantite tan yo pran pou yo pare. Tout sa yo detèmine karakteristik la. Lè gen tout bagay sa yo ki varye de youn a yon lòt, lè sa a ou di ou gen plizyè varyete. Sa ka rive gen de varyete ki pi rezistan a yon seri de maladi. Konsa, pou chak varyete, yo devlope yon fich teknik espesifik. Fich teknik lan prezante tout jan w dwe fè pou chak varyant nan yon espès kèlkonk nan tout pwosesis la, depi nan plante jis nan rekòlte pou rive maksimize randman an. Nan sans pou eksplwate kilti a nan optimum randman l. Lontan, varyete peyizan yo te konn itilize yo te mande mwens fètilizan agrikòl, mwens pestisid. Men plis varyete a ap amelyore, plis lap mande pou pran swenl, plis entran agrikòl. Nan metòd agrikiltè yo, paske yo pa konnen paramèt fich teknik yo, lè yo fin plante, yo sakle, yo pa fè anyen ankò. [...] Konesans ak fich teknik yo trè enpòtan. Nan sans yo endike w tou nan ki dat ou ka plante tèl tip de pwodui. Agrikiltè yo se grand kanpay yo yo swiv. Men li enpòtan pou swiv fich yo sa ap evite w yon seri dezas ».

²⁹ Ansyen metòd la bon anpil, men li pa gen menm garanti ak metòd agwonòm yo. Sak fèm di sa, m remake tout moun kap pratike ansyen metòd nou leve jwenn yo pa jwenn yon reyisit nan rekòt yo. Nou fè jaden nan metòd nou leve jwenn yo paske se yo nou konnen. Men nou travay, nou pa tèlman jwenn bon rezilta nan rekòt. Jan agwonòm yo plante a miyò, men sa mande anpil depans. Nan metòd agwonòm yo, yo prepare tè a ak machin, yo fè siyon, yo fè biyon, yo itilize pi bon semans pou plante, yo met angrè. Sa mande anpil lajan pou fè tout sa. Nou menm nan abitid nou leve jwenn yo, nou kawote, nou fouye tou nou plante. Men jaden agwonòm yo ankadre yo toujou bay pi bon rekòt. Pi gwo defisi nou se kantite nou met nan tou yo. Pa ekzanp, yon jaden agwonòm yo ka fè pran deux (2) ou trois (3) mamit pwa oubyen mayi, noumenm se 10 lap pran nan fason nou plante a.

Ces données recueillies sur le terrain de la 4ème section de Saint-Marc mettent en évidence la situation d'une agriculture rudimentaire. La prédominance des pratiques et connaissances traditionnelles des agriculteurs dans les pratiques agricoles de la zone étudiée, témoigne d'une sous-exploitation des fermes. Autant souligner l'importance d'introduire de nouvelles pratiques fondées sur les connaissances technico-scientifiques dans les habitudes culturales des agriculteurs. La réalisation d'un syncrétisme entre les pratiques et connaissances traditionnelles des agriculteurs et celles des agronomes ne peut être que bénéfique pour l'agriculture de la zone.

2.1.3.- La pratique de l'agriculture sur brulure : l'abatis-brulis

La mise en pratique de la technique traditionnelle de l'agriculture sur brulure est quelque peu répandue dans la 4ème section. Une bonne proportion des agriculteurs concernés par notre recherche affirment pratiquer cette technique. À leur sens, à côté du fait que cette pratique leur permet de se débarrasser des pailles et autres déchets agricoles encombrant les espaces cultivables, elle permet la fertilisation du sol. Pourtant, selon ce qu'explique l'agronome Pierre, cette pratique qui a pris naissance depuis les premiers moments de l'invention de l'agriculture au néolithique comme moyen de débarrasser les espaces cultivables des mauvaises herbes, est très néfaste pour le sol. Il l'explique :

« La pratique de l'abatti-bruli a pris naissance comme moyen de dégarnir les espaces cultivables des buissons et des mauvais herbes qui les encombraient. Son origine remonte jusqu'au néolithique, aux origines même de l'invention de l'agriculture. Jusqu'au Moyen-âge, on pratiquait encore l'abattis-brulis et cela faisait légitimement partie des opérations de cultures dans le travail agricole. Mais de nos jours, avec le développement des sciences agricoles, on admet petit à petit que l'abattis-brulis est une mauvaise pratique et on le met à l'écart dans la pratique agricole de beaucoup de société. Cependant, la plupart des agriculteurs haïtiens continue encore à la pratiquer, en dépit du fait que les recherches scientifiques ont déjà prouvé que l'abattis-brulis est très néfaste pour le sol. [...] Pour leur bon développement, les plantes extraient du sol des éléments nutritifs que des micro-organismes vivants présents dans le sol aident à générer. Quand on pratique l'abattis-brulis, on détruit ces micro-organismes et les plantes se trouvent dans l'impossibilité de se nourrir pour se développer. L'agriculteur qui ignore cet aspect important s'en fout pas mal. Selon lui qui n'analyse qu'avec son sens premier, la pratique de l'agriculture sur brulure peut contribuer à faire augmenter la productivité. Ce jugement est faux. En fait, ce qui arrive c'est que quand on vient à peine de bruler des déchets sur le sol, cela génère de la cendre, la cendre est une source de potassium. Quand par exemple on avait sur une

parcelle une plante, comme un bananier par exemple, qui s'est déjà développée et qui était à une phase où elle n'avait besoin que du potassium pour donner ses fruits, la cendre générée par la brulure des déchets peut porter cette plante à donner de bons fruits. Mais quand la cendre aura disparu et qu'on devra renouveler la récolte, on va se rendre compte que l'espace agricole n'est plus apte. Il n'y a plus de cendre, les micro-organismes vivants présents dans le sol sont morts, voilà qu'on a maintenant une surface agricole stérile, sans aucune capacité de générer de nouvelles récoltes³⁰ ».

En fait, l'une des plus grandes lacunes dans les pratiques des agriculteurs demeure le défaut de techniques de fertilisation du sol. Mise à part la pratique d'abattis-brulis, qui, nous venons de l'analyser, est très néfaste pour les sols, ils affirment pratiquer la jachère. Ces derniers temps, ils commencent à se servir d'engrais, mais comme le souligne l'agronome Jacques, la façon qu'ils procèdent risque d'entrainer des conséquences néfastes. L'agronome avance :

« [...] Quand les agriculteurs font des séances de fertilisation, ils ne le font pas de la même manière que nous le faisons. Ils utilisent les engrais de façon anarchique, ils ne respectent pas les doses... Nous autres agronomes, nous agissons suivons les résultats obtenus des analyses de sol préalablement effectuées. Nous appliquons les engrais suivant les résultats obtenus, en ce sens que nous augmentons ou atténuons les éléments nutritifs manquant ou présent en excès. Mais les agriculteurs ne font pas ça. Mais généralement, ce sont des contraintes économiques qui les empêchent. Ils n'ont pas suffisamment d'argent pour procéder de la même manière que nous ».

2.1.4.- L'observation de la lune : un calendrier agricole traditionnel

³⁰ « Pratik *abatti-bruli* a pran nesans kòm yon mwayen pou debarase tè yo de move zèb. Depi nan envasyon lagrikilti jous rive nan mwayenaj yo te toujou pratikel. Sa te menm fè pati de yonn nan operasyon agrikòl yo. Men avèk devlopman lasyans, yo rive admèt ke se yon move pratik, e ti kal pa tikal, yap eliminel nan pwosesis agrikòl yo. Peyizan an yo an Ayiti toujou kontinye pratikel. Men tout rechèch agwonomik yo etabli ke sa trè nefas pou pwosesis agrikòl la. Kisa ki rive? Sèke, pou plant lan grandi, devlope e bay fwi, li pran nan tè a, yon ansanm eleman ke lòt eleman vivan tè a gen ladan ede jenere. Lèw boule tè a, ou fè ke plant lan pa ka jwenn e esplwate eleman sila yo. Sa peyizan yo ak sans premye yo koprann, sèke, lèw boule tè a, sa ka fè randman an ogmante. Sa faussement vrai. Sa vle di kisa? Lèw boule dechè agrikòl sou tè, sa jenere sann, sann nan se yon sous de potasyòm. Si pa ekzanmp ou pran yon pye bannan, lè bannan nan pral jete, se lè sa a li bezwen plis potasyòm. Donk, lèw boule dechè yo, bannann ki gentan pral jete a jwenn sann nan nan tè a. Lè sa, lè bannan sa a fin bon, wap jwenn yon pil gwo rejim bannan. Peyizan an panse lè sa a, se paske l te boule tè a ki lakoz. Men sa w ka swiv, lèl fin fè rekòt bannan sa, lòt ane li pap jwenn menm bagay la. E de ane an ane, tè a vin sterile. Sann ki te gen potasyòm nan fini e tout mikwo òganis ki te genyen nan tè a te gentan mouri anba dife. »

Une bonne proportion des agriculteurs interviewés affirment observer la lune quand ils mettent en terre certaines semences ou certaines plantules. Leurs avis sont unanimes en ce sens, l'un d'entre eux raconte :

« On ne doit pas planter des bouture de patate lors d'une nouvelle lune. Si on le fait, les patates qu'on récoltera seront très chétifs et elles seront rongées par des vers³¹ ».

L'observation de la lune, en dépit du fait qu'elle constitue une pratique traditionnelle qui n'a aucun fondement scientifique, participe des connaissances détenues par certains agriculteurs et qui guident leurs actions dans un sens ou dans un autre. Par rapport à l'observation de la lune dans la pratique culturale des agriculteurs, les agronomes Pierre et Jacques nous apprennent que des hypothèses scientifiques non encore vérifiées soupçonnent un certain rapport entre la position de la lune et des conditions climatiques pouvant influer sur l'agriculture. L'agronome Jacques avance ceci :

« Les paysans sont rationnels. Ils ont leur raison d'évoquer tout ce qu'ils évoquent. S'ils continuent d'observer la lune pour semer, c'est qu'ils ont une raison. Quand j'étais encore étudiant, dans le cadre d'un cours de science du sol que j'ai suivi, un professeur nous avait appris que la recherche scientifique n'est pas encore en mesure de certifier quel lien véritable il y a entre la position de la lune et le développement des plantes. Mais il se peut que, suivant ce qu'avait soutenu le professeur, qu'à chaque position et grosseur de la lune, il y a des conditions climatiques qui marche avec ».

À notre sens, l'observation de la lune chez les agriculteurs haïtiens se donne comme étant un calendrier agricole traditionnel. L'agriculteur, souvent analphabète, ne possède aucune notion nécessaire à suivre le déroulement du temps relatif aux périodes de mise en terre et/ou de semis dans les calendriers conventionnels, il ignore aussi l'ordre de succession des saisons. En effet, la pratique traditionnelle d'observer la lune devient son seul repère calendaire.

2.1.5.- L'entraide traditionnelle : la « coumbite »

³¹ Nou pa dwe plante patat nan yon nouvo katye. Siw plante patat la nan nouvo katye, lap bay yon seri ti patat tou piti et patat la ap pike

Le « coumbitisme » relève des pratiques d'entraide traditionnelles au sein de la paysannerie haïtienne. Au juste, la « coumbite », du moins dans sa forme originelle, est une réunion d'agriculteurs et de travailleurs agricoles travaillant sur une parcelle de terre sans aucune contrepartie pécuniaire. Ces travailleurs, propriétaires ou non de parcelles avoisinantes, travaillent en rotation sur les parcelles des membres de la « coumbite ». Les origines de cette pratique remontent à la période coloniale. Le sociologue et agronome Jean Anil Louis-Juste (2004/12) relate que :

« [...] les esclaves étaient obligés de travailler pour un maître du lever au coucher du soleil. Sur des plantations, ils s'entraidèrent pour la culture des lopins concédés pour la production des vivres nécessaires à la reproduction de leur force de travail. Plus tard, cette pratique sera déployée dans la lutte contre l'appropriation de la terre par les chefs militaires et les autres fonctionnaires de la jeune nation. Des cultivateurs abandonnèrent les anciennes habitations confisquées et défrichèrent les mornes pour établir des « lacous » où ils vécurent de manière solidaire. [...] cette brèche creusée au bloc colonial, ressemble étrangement au féodalisme où le serf dispose d'un morceau de terre et de ses outils de travail nécessaires à l'utilisation d'une partie de sa force de travail pour lui-même ».

En dépit du fait que de nos jours cette pratique tend à céder sa place à d'autres pratiques plus ancrées dans le contexte socio-économique actuel, notamment à une certaine forme de *travail salarié agricole*, la pratique de la « coumbite » demeure timidement en vigueur dans les pratiques agricoles des agriculteurs de la 4ème section de Saint-Marc. Interviewé à propos, un agriculteur nous explique dans ses propres termes ce qu'est la « coumbite » et quelle est son dynamisme actuel dans les milieux paysans :

« Vous aidez un agriculteur quand il cultive son champ et quand vous cultivez le vôtre, il vient vous aider [...] Mais de nos jours, les agriculteurs sont très peu intéressés à mettre en œuvre cette pratique. Tout le monde exige de l'argent quand il va travailler sur un autre champ que le sien³² ».

Quasiment dans le même sens, un autre agriculteur avance :

³² « Ou ede moun nan nan travay pal epi li vin edew lè wap travay ». [...] Men koulye a moun yo pa twò entèrese a sa. Se youn youn peyizan ki patisipe nan konbit. Prèske tout moun, lè yo travay yo vle pou se lajan yo peye yo ».

« [...] Nous payons aussi les membres de la « coumbite », en plus de cela, nous leur donnons à manger, nous leur donnons un peu de la récolte pour qu'ils apportent chez eux 33 ».

Pour sa part, un autre agriculteur ayant participé dans nos entretiens se désole du déclin de cette pratique traditionnelle dans le milieu paysan. Selon lui, cette pratique dans le milieu paysan contribuait fortement au renforcement des liens sociaux. La « Coumbite » permet aux communautés de se rapprocher et de se parler. L'effritement de cette pratique coûte beaucoup aux communautés. L'agriculteur interviewé exprime ainsi sa désolation :

« Autrefois, nous avons l'habitude d'organiser des « coumbites ». D'ailleurs, il n'existait pas encore de travailleurs agricoles salariés dans les zones. De nos jours les « coumbites » sont rares. Si on réunit des agriculteurs sur son champ, il faut disposer de l'argent pour les payer quand ils auront fini de travailler. Je peux dire que c'est l'une des plus sérieuses pertes dans les milieux ruraux. Assez souvent, l'agriculteur qui s'efforce de cultiver un champ n'a pas d'argent. Il ne dispose pas de moyen financier pour payer des travailleurs agricoles salariés. S'il pouvait organiser une « coumbite », cela lui aiderait beaucoup. En outre, les coumbites aidaient aussi dans le renforcement des liens sociaux dans les milieux ruraux. C'était aussi des espaces de partage et de vivre-ensemble. C'est aujourd'hui des valeurs qui commencent à faire grandement défaut dans nos milieux³⁴ ».

À notre sens, le déclin de la pratique de la « coumbite » est à rechercher dans l'évolution des mentalités qui caractérise les sociétés contemporaines. La phase actuelle de l'économie capitaliste dans les sociétés actuelles, tant du centre que de la périphérie, tant dans les milieux urbains que dans les milieux ruraux, tend à impulser une structuration sociale autour des individus isolés (l'individualisme). Les mouvements collectifs tendent de plus en plus à céder le pas à des initiatives individuelles. Au fait, le milieu rural haïtien n'est pas exempt, il est donc pris dans cette trappe contemporaine. Ainsi que le démontrent les données recueillies, les « paysans »

³³ « Nou peye moun konbit yo tou. Nou ba yo manje, nou peye yo, nou ba yo pou yal lakay yo ».

³⁴ « Lontan se te konbit nou te konn fè lè nap plante. Dayè pat menm gen moun ki te konn travay pou lajan. Men kounye aktivite konbit la vin ra, moun yo pa vle fè sa ankò. Ou te mèt te gen yon konbit kap travay fòk ou peye moun yo. M ka di se yon dezavantaj pou lokalite yo. Anpil fwa moun kap fè jaden yo pa gen kòb pou yo peye moun vin travay. Si te gen konbit sa tap pi bon. Sa te konn fè gen plis tèt ansanm nan mitan moun yo. Chak jou tout moun al ede yon moun travay, apre lèw gen travay, tout moun vin edew tou. Se te viv ansanm, tèt ansanm. Kounye a siw pa gen lajan pou travay, ou pa nan afè moun. Nan tout sistèm nou te gen lontan, se konbit la nou pèdi e se sa ki fè nou plis mal ».

haïtiens ne se complaisent plus dans les structures traditionnelles d'entraide et de vivreensemble.

2.1.6.- L'entreposage et le séchage traditionnels des denrées céréalières et des semences

Pour entreposer et pour sécher leurs récoltes, les agriculteurs ne disposent d'aucun matériel adapté à cet effet. Ils ne détiennent que des connaissances traditionnelles leur permettant de conserver pendant une période relativement courte leurs récoltes. En fait, pour le séchage des céréales, comme nous l'avons observé, ils ne font que les exposer au soleil sur des « glacis » sans aucune protection sanitaire. Le petit mil, les haricots, le riz et autres récoltes sont séchez selon cette méthode traditionnelle. Dans le cas du maïs, nous avons observé une pratique particulière de séchage et de conservation mise en œuvre par les agriculteurs : les « cordes maïs ». Les « cordes maïs » sont des centaines d'épis de maïs amarrés et entrelacés ensemble qui sont suspendus perpendiculairement à des arbres. Selon les agriculteurs, les « cordes maïs » peuvent passer des années exposées au soleil et à la rosée, sous les effets du vent, de la poussière et de la pluie, sans grand risque d'être atrophiée.

Au fait, à défaut d'un système de stockage et de conservation approprié, cette pratique traditionnelle de conservation permet aux agriculteurs de conserver pendant un certain temps les récoltes de maïs. Un agriculteur avec qui on a abordé le problème de la conservation des récoltes affirme :

« Nous n'avons aucun moyen pour conserver nos récoltes. Lorsqu'il s'agit des récoltes de maïs, pour conserver des semences, nous amarrons ensembles les épis et nous les suspendons dans des arbres [les cordes maïs]. Là les épis amarrés ensemble peuvent rester pendant un certain temps, jusqu'à être utilisés comme semence ou à d'autre fin. Quand il s'agit d'autres récoltes de céréales, nous les exposons au soleil sur des « glacis » pour les sécher et nous les mettons dans des sacs que nous plaçons dans nos entrepôts. Mais, nous ne pouvons pas les conserver pendant longtemps, sinon, elles seront dévorées par des rongeurs ou détruites par l'eau de pluie³⁵ ».

³⁵ « Nou pa gen okenn lòt mwayen poun konsève rekòt yo. Lè se mayi a, nou fè kòd mayi. Lòt sa ki ka seche e ki ka konsève nan sak, nou seche yo sou glasi e nou mete yo nan sak nou mete yo nan depo. Men nou pa ka kite yo anpil paske bèt ap manje yo. Epi lè lapli tonbe yok a mouye ».

L'analyse que nous pouvons faire de cette situation est que le manque de structures de stockage oblige les agriculteurs à écouler immédiatement leurs récoltes sur les marchés ruraux avoisinants. À notre sens, cela impacte négativement sur la question de la sécurité alimentaire. Car, la conservation des récoltes pourrait contribuer à la disponibilité alimentaire. Dans son état actuel, l'agriculture traditionnelle haïtienne est confrontée à cette réalité que lors de certaines récoltes, les denrées sont abondantes mais ne sont pas conservées, par conséquent, ne sont pas disponibles tout le reste de l'année. En effet, la nécessité de travailler à disposer de matériels d'entreposage et de séchage adaptés aux contextes culturels et environnementaux des agriculteurs de Lalouère se révèle être une urgence.

2.2.- La spécificité des techniques dans la culture du maïs, des haricots, du petit mil et de la patate

Selon les données recueillies auprès des agriculteurs et des agronomes, il n'y a pas de grandes différences dans les opérations de culture relatives aux produits agricoles comme le maïs, les haricots, le petit mil et la patate. Les différences qui existent s'observent surtout dans les calendriers à respecter et les manières de préparer le sol pour la mise en terre et pour les opérations d'entretien. Un agriculteur tente d'expliquer le processus :

«Ce sont toujours les mêmes techniques. Selon le produit qu'on cultive, on peut construire les billons suivant des dimensions raisonnables (entre 45 à 90 centimètres) et creuser les poquets plus ou moins profond ou non. Par exemple, s'il s'agit de boutures de patate, les billons doivent être plus gros, mais la manière de labourer le sol et les opérations d'entretien sont les mêmes. Quand on utilise l'engrais, on le met en suivant un calendrier déterminé. [...] Mais nous autres agriculteurs, nous n'utilisons pas souvent les engrais. Nous réalisons nos récoltes suivant nos connaissances et expériences³⁶ »

Un autre agriculteur précise :

«[...] Chacun de ces produits doit suivre un calendrier déterminé depuis les opérations de préparation des sols, en passant par le semis, les opérations d'entretiens jusqu'à la récolte. Le maïs, nous le semons aux mois de mai et juin,

³⁶ « Se toujou menm teknik yo. Men swivan ki pwodui l ye a, swaw fè tou a pi piti oubyen pi pwo. Si se patat ou fè bit yo pi gwo. Se prèske menm jan pou prepare tè a. Si wap met angrè, ou nik metel. [...] Men pi fò peyizan bò isit pa itilize angrè. Se swivan esperyans nou nou travay ».

au cours de la saison pluvieuse. Quand on sème le maïs sur un terrain en pente, on ne laboure pas le sol. On ne fait que le sarcler et creuser les poquets pour placer les graines. Mais dans les terrains en plaine, il faut construire des billons et semer les graines sur les billons³⁷ »

Pour sa part, cet autre agriculteur tente d'expliquer avec plus de précision les différences qu'il pense observer et comment lui, il procède :

« Pour ce qui concerne le maïs, les haricots ou le petit mil, quand on les sème sur un terrain en pente, la préparation du sol consiste à sarcler, à bruler les mauvais herbes, à creuser des poquets dans le sol et à placer dans chaque poquet entre quatre (4), cinq (5) ou six (6) « graines », suivant le niveau de confiance qu'on a du pouvoir de germination des dites graines. Quand on sème ces mêmes cultures sur une surface plane, on doit « carreauter » le sol, creuser les poquets et semer la même quantité de graines. Pour ce qui concerne la patate, après sarclage et l'abatis-brulis, on doit façonner des petites buttes pour placer les boutures ».

Un autre agriculteur fait montre de plus de connaissance en ce qui concerne la différence existant dans la culture de chaque produit. Il explique :

« [...] il existe des techniques particulières relatives à la culture de chaque plante ou semence. Selon les techniques que nous avons appris auprès des agronomes, quand on cultive le haricot, le maïs ou le mil, il faut préparer le sol et construire des billons en suivant une dimension appréciable et de respecter la distance de 20 centimètres pour creuser les poquets et aussi de ne placer que deux (2) graines dans chaque poquet. Quand il s'agit de la culture de la patate, les billons doivent être de plus grande dimension et le placement des boutures doit respecter une distance de plantation de 35 centimètres³⁸ ».

Selon l'agronome Pierre, il est établi une fiche technique pour chacune de ces cultures. La fiche technique relative à chaque variété détermine le type d'opération à suivre dans la préparation du sol, le calendrier spécifique pour le semis, les opérations d'entretien et autres. Il l'explique ainsi :

³⁸ « [...] gen yon fason espesyal pou fè chak plantezon. Pa ekzanp, selon teknik agwonòm yo ban nou yo, lè wap plante mayi ak pitimi, ou dwe siyone tè e fè biyon yo nan yon dimansyon kip a two gwo, lè fini ou fè tou yo a 25 cm. Pou pwa a, ou ka fè biyon yo nan dimansyon 45 cm e ou fè tou yo a 20 cm. E ou pa dwe mete plis ke 2 grenn pwa nan chak tou yo. E tou, se pa grenn, se semans. Pou lè wap plante patat, ou fè biyon yo pi gwo e ou met bouture patat yo a yon distans de 35 cm »

³⁷« [...] Chak pwodui sa yo gen peryòd pa yo pou plante yo. Mayi a nou plantel nan mwa me, jen. Nan moman lapli. Lè wap plante mayi nan wotè, ou pa dwe siyonnen tè a. Ou nik saklel, ou tann lapli tonbe e ou fè tou yo pou simen mayi a. Men nan tè plat ou siyonnen tè a, ou plante mayi a sou siyon ».

« Quand on cultive de la patate, ce ne sont pas les mêmes pratiques que si on cultivait l'haricot, le maïs ou le petit mil. Pour sa part, le mil est très résistant à la sécheresse et peut être cultivé dans des milieux relativement secs. [...] En fait, On dispose d'une fiche technique pour chaque espèce de culture. Néanmoins, relativement aux différentes variétés d'une espèce donnée, les fiches techniques ne présentent pas de grandes différences. Nous avons donc un paquet technique consistant en la préparation des sols, c'est-à-dire les opérations de labourage, de semis et d'entretien³⁹ ».

Les données obtenues mettent en évidence que la différence existant dans la culture des produits agricoles comme le maïs, les haricots, le petit mil, la patate s'observe notamment dans la manière de préparer le sol avant la mise en terre, le respect de la distance de plantation, l'observation d'un calendrier spécifique dans les opérations d'entretien. Autant comprendre qu'il ne s'agit pas vraiment de différence, mais plutôt de nuances en fonction de la résilience de chaque produit et/ou espèce agricole aux conditions extérieures (climat, attaques des insectes, etc.).

³⁹ Gen yon fich teknik pou chak espès yo. Men fich teknik lan pa twò diferan pa rapò ak varyete yo. Men sa ka rive gen kèk varyasyon ki fèt ant menm espès la pou plizyè varyete. [...] Sa vle di, si wap plante patat, se pa menm jan si wap plante pwa. Si wap plante patat, ou dwe fè biyon yo pi gwo, paske patat la donnen anba tè. Pitimi pa mande menm tretman ak pwa. Pa ekzanp, pitimi an, ekonomikman, ou pa bezwen fè aspèsyon pou ensèk pou li. Pitimi se yon plant ki trè rezilyan. Li trè rezistan pa rapò ak sechrès tou. Depil fin jwenn yon ti kantite dlo poul leve, ou mèt bliyel wa tounen vin rekòltel lèl bon. Depiw te nik fin plantel, li leve, ou saklel, sa sifi. Se diferan pou pwa, fòw saklel, fòw veye sil pa gen atak ensèk oswa lòt maladi ».

CHAPITRE III

Cultures associées et perceptions mutuelles autours des systèmes de connaissance dans l'agriculture à Lalouère

3.- CULTURES ASSOCIÉES ET PERCEPTIONS MUTUELLES AUTOUR DES SYSTÈMES DE CONNAISSANCE DANS L'AGRICULTURE À LALOUÈRE

Dans ce chapitre, nous traiterons de la pratique des cultures associées et nous ferons état des perceptions mutuelles des connaissances traditionnelles et des connaissances technicoscientifiques effectuées par les agricultueurs et par les agronomes.

3.1.- La pratique des cultures associées dans l'agriculture à Lalouère : pratique traditionnelle et réponse à une nécessité existentielle

Lors des séances d'observation directe effectuées dans la 4ème Section de Lalouère, nous avons pu observer que la pratique de cultures associées est très répandue dans les localités. L'association observée est à la fois association d'espèces et association variétale. Au fait, sur les parcelles des agriculteurs, il s'observe généralement la mise en terre de façon associée de plusieurs produits agricoles. C'est la règle d'associer la culture du maïs à celle des haricots. Parfois, les agriculteurs associent d'autres cultures dans un champ où du maïs et des haricots ont déjà été semés. Ainsi, avons-nous pu observer dans un même champ déjà semé de maïs et d'haricots, des Gombos et du Manioc.

L'une des pratiques répandues en termes de cultures associées est de semer des haricots dans un champ de banane. Dans les jardins Lakou, la culture des produits maraichers qui se fait est de façon générale une culture associée.

Dans nos conversations de terrain avec les agriculteurs, nous avons donc cherché à comprendre les motivations derrière cette pratique. Au fait, les réponses obtenues mettent en évidence le fait que cette pratique répond principalement à la nécessité de diversifier les récoltes. Les agriculteurs soutiennent qu'ils n'ont pas à leur disposition de grandes parcelles, pourtant ils sont dans l'obligation de cultiver plusieurs variétés et plusieurs espèces de produits pour mieux répondre aux nécessités de nourrir leur ménage. En effet, la pratique de cultures associées s'impose comme la seule alternative.

De leur côté, les agronomes mettent l'accent sur l'apport en nutriment que mutuellement chacune des cultures mises en association sur une même parcelle apporte l'une à l'autre.

Comme nous l'avons fait ressortir dans la problématique de l'étude, l'agriculture qui se pratique en Haïti jusqu'à aujourd'hui encore, tire son origine de l'expérience des « places à vivre » concédées aux esclaves du temps de la colonisation française du pays. Depuis les « places à vivre », la pratique de cultures associées était déjà une norme. En plus d'être dictée par des nécessités existentielles, cette pratique est fondamentalement traditionnelle en Haïti.

3.2.- Connaissances traditionnelles des agriculteurs et connaissances technico-scientifiques des agronomes : représentations et perceptions mutuelles

Comme nous venons de l'exposer au travers des données de terrains relatives aux pratiques et connaissances traditionnelles mise en œuvre sur les fermes agricoles de la 4^{ème} Section de Saint-Marc, il ressort que la pratique agricole chez les agriculteurs reste encore dominée par des connaissances rudimentaires. De la préparation du sol, en passant par les opérations de semis et d'entretien, jusqu'à la récolte, la majorité des agriculteurs interviewés affirment mettre en pratique des connaissances qu'ils ont héritées de leurs parents et grandsparents. C'est le cas de cet agriculteur à qui on a demandé d'où proviennent ses connaissances en matière agricole. Voici sa réponse :

« Depuis que je suis né, mon père travaillait la terre. J'ai toujours observé tout ce qu'il faisait, maintenant je fais les mêmes choses. D'autant plus que c'est la principale activité des habitants de la zone. Tout le monde ici est un agriculteur né. L'agriculture est en nous. On n'a pas besoin d'apprendre à planter. On sait le faire. Le processus est très simple : il suffit de sarcler, de bruler les pailles, de carreauter l'espace cultivable et de semer. C'est notre manière de faire [...]⁴⁰ »

Mais ils sont en grande majorité unanimes à reconnaitre le manque d'efficacité des connaissances qu'ils mettent en œuvre dans leurs pratiques agricoles. En effet, ils expriment le désir d'améliorer leurs pratiques en intégrant les techniques et pratiques prônées par les

Page | 58

⁴⁰ « Depi m leve ak papam, m jwenn li ap travay latè, m swiv sal fè yo m fè yo tou. Epi preske tout moun bò isit la se peyizan. Yon moun pa bezwen al aprann plante. M ka di sa nan san nou. Depi lontan lè wap plante, ou sekle tè, ou boule pay, ou kawote, ou plante. Sa a se konesans pa nou [...] ».

agronomes. Toutefois, ils évoquent des contraintes tant économiques que culturelles les empêchant de parvenir à cette fin. Un agriculteur essaie d'expliquer cela :

«[...] Les anciennes techniques sont bonnes mais elles ne garantissent pas les mêmes performances que les techniques des agronomes. Les gens qui pratiquent l'agriculture en mettant en œuvre les techniques traditionnelles n'obtiennent jamais de meilleures récoltes. Ils ne réussissent pas. Tandis que, à utiliser les techniques prônées par les agronomes, la réussite de la récolte est garantie. Je peux dire que n'était-ce les dépenses que cela nécessiterait, ce serait un plaisir de travailler plutôt avec les techniques et connaissances prônées par les agronomes⁴¹ ».

Dans cette section du travail, à l'aide des données du terrain, nous allons mettre en évidence les perceptions des agriculteurs autour des connaissances et pratiques scientifiques tout en les confrontant avec celles des agronomes. Il s'agit pour nous de croiser les vues des uns et des autres afin de dégager les possibilités d'un syncrétisme des savoirs.

3.3.- Représentation de l'acte de « travailler la terre » et des pratiques agricoles traditionnelles par les agriculteurs à Lalouère

Certains agriculteurs ayant participé dans cette recherche affirment que la mise en œuvre dans leurs pratiques agricoles des connaissances et techniques traditionnelles expriment, à leur sens, un attachement identitaire. Ils expliquent que travailler la terre est une activité qui s'enracine dans la culture des paysans haïtiens. Ils s'identifient comme étant des paysans, cela prouve bien que travailler la terre reste un aspect très important dans leur identité. Selon la plupart d'entre eux, travailler la terre est une affaire de tradition; c'est un héritage remontant à plusieurs générations. Leur vie même ne peut pas se définir en dehors de leurs parcelles de terre.

Un agriculteur de la localité de Rasanble avec qui nous avons eu un entretien raconte ainsi son attachement à la portion de terre héritée de ses parents et grands-parents :

⁴¹ « [...] Ansyen metòd la bon anpil, men li pa gen menm garanti ak metòd agwonòm yo. Sak fèm di sa, m remake tout moun kap pratike anyen metòd nou leve jwenn pa jwenn yon reyisit nan rekòt yo. Nou pratike jaden nan metòd nou leve jwenn yo paske se yo nou konnen e yo pa mande anpil depans. Men nan travay nou, nou pa tèlman jwenn bon rezilta nan rekòt. [...] Nan metòd nou yo, se travay pou anyen ».

« La ferme que je suis en train de cultiver appartenait à mon grand-père. Mon père l'avait travaillé avant moi. Maintenant que mon père est mort, c'est moi qui le cultive. Je la laisserai en héritage à mes enfants. C'est ainsi que cela se fait. Je me sens bien dans cette tradition de père en fils. En dépit du fait que je n'ai pas obtenu de trop bonne récolte ces derniers temps, quand je travaille la terre, je me sens quand même fier [...]⁴²».

Abondant dans le même sens, un autre agriculteur relate à propos des connaissances traditionnelles qu'il met en œuvre dans ses pratiques agricoles :

« Les connaissances et pratiques héritées de nos parents et grands-parents signifient beaucoup pour nous. D'abord ce sont les seules que nous avons longtemps connues et qui nous avaient permis de rester encore en vie. Tout ce que nous sommes aujourd'hui, c'est grâce à ces connaissances et à ces pratiques. Elles expriment notre identité. En dépit du fait que nous n'obtenons pas assez de profit en les pratiquant, nous avons beaucoup d'estime à les mettre en œuvre⁴³ ».

Un agriculteur qui se présente comme étant un prête du vodou⁴⁴ se montre plus expressif. Quand il travaille sur sa parcelle, il se compare à « Kouzen Zaka ». « Kouzen Zaka » m'a-t-il appris, fait référence à l'une des divinités du panthéon du vodou haïtien. Cette divinité est représentée par un « paysan » dont la virilité au travail est confirmée. Au fait, dans l'historiographie haïtienne, le travailleur agricole est loué pour sa capacité à travailler et pour sa résilience. Depuis l'indépendance, le travailleur de la terre ou mieux le « paysan haïtien » (Moral, 1989), a toujours représenté le pilier productif de la société haïtienne.

Comme les données du terrain le prouvent, la situation de déclin agricole en Haïti conduit de jour en jour à un effritement de cette représentation du « paysans » ou du travailleur agricole. Le milieu rural haïtien, victime d'un exode rural massif, se dépeuple. Peu de jeune s'implique dans le travail agricole. Cet abandon du milieu rural et des terres entraine un certain effritement

⁴² « Tè sa map travay la te pou gran papa m. Papa m te konn travay li, lè papa m mouri li kitel pou nou. Noua p travay li, nap kitel pou pitit nou. M santim byen lè map travay tè. Mèmsi nou pa tèlman fè rekòt paske lapli pa tonbe, men m pap kite travay tè. Se nanm nou [...] »

⁴³ « Konesans nou leve jwenn yo vle di anpil bagay pou mwen. Tou dabò, se yo nou leve jwenn, se yo nou te toujou konnen. Se yo ki mete nou kote nou ye a. Yo reprezante nanm nou, idantite nou. Men yo pa twò efikas paske yo pa pèmèt nou fè pwofi ».

⁴⁴ Le vodou c'est la religion populaire haïtienne. En milieu rural, une bonne proportion de gens pratique le vodou.

des valeurs liées au mode de vie rurale et paysanne. Certains agriculteurs se montrent nostalgiques du fait que cette représentation des travailleurs de la terre s'effrite.

Par ailleurs, selon nos observations sur le terrain, les agriculteurs qui continuent encore à travailler la terre, par rapport à toutes les entraves structurelles à la production agricole, ne le sont que par contrainte. Ce sont en grande partie des agriculteurs « malgré soi ». Dans leurs propos, ils montrent qu'ils sont attachés à la terre par vocation, mais la désolation constante que nous décelons comme « non dits » dans leurs discours met en évidence le fait certain qu'ils pratiquent l'agriculture dans les conditions actuelles que parce qu'ils sont obligés à le faire. Parce qu'ils n'ont aucune autre alternative.

3.4.- Représentations, perceptions et régime d'action des agriculteurs face aux connaissances et pratiques technico-scientifiques

Les données recueillies sur le terrain auprès des agriculteurs font état d'une représentation très positive des pratiques et connaissances technico-scientifiques prônées par les agronomes. La majorité des agriculteurs ayant participé dans notre recherche loue l'appui qu'apportent les agronomes du projet d'AKOSAA à certains agriculteurs de la 4ème section. Selon leur propos, cet appui leur permet de corriger certaines de leurs pratiques et/ou de mettre en œuvre des techniques plus performantes apprises auprès des agronomes. C'est le cas de cet agriculteur de la localité de Moreau avec qui nous avons eu un entretien. Il soutient :

« Suivant les techniques prônées par les agronomes, il faut labourer les terres avec des tracteurs, préparer des billons, utiliser de bonnes semences, appliquer de l'engrais au besoin. Mais toujours est-il qu'il faut dépenser beaucoup d'argent⁴⁵ »

Selon ce que relate un autre agriculteur interviewé, l'observation des manières de faire sur des parcelles encadrées par les agronomes d'AKOSAA dans le voisinage de leurs parcelles a beaucoup contribué à leur faire comprendre que la mise en œuvre des techniques agronomiques sont plus aptes à fournir de meilleurs résultats. Il soutient :

⁴⁵ « Nan metòd agwonòm yo, yo prepare tè a ak machin, yo fè siyon, yo fè biyon, yo itilize pi bon grenn pou plante, yo itilize mwens semans et yo met angrè. Sa mande anpil lajan pou fè tout sa ».

« [...] Les fermes encadrées par les agronomes donnent toujours de meilleurs rendements. Nous autres, nous remarquons que notre plus grand défaut est que nous utilisons des graines non testées. Par conséquent nous abusons un peu dans la quantité que nous mettons en terre. Là où, avec les techniques prônées par les agronomes, nous pourrions utiliser deux (2) ou trois (3) marmites, nous utilisons assez souvent le double avec nos techniques. Donc, nous fonctionnons à perte⁴⁶ ».

Tout cela permet à cet autre agriculteur d'aboutir à cette appréciation autour de sa collaboration avec les agronomes d'AKOSAA qui travaillant sur le terrain à Lalouère :

«[...] Depuis que nous avons commencé à travailler en collaboration avec les agronomes, nous avons appris beaucoup de chose. Nous distinguons maintenant les graines et les semences et nous n'abusons plus de semence lors des opérations de semis. [...] Les pratiques de carreautage et d'abus de semence nous avaient toujours conduites à produire à perte. Désormais, nous appliquons les procédés conseillés par les agronomes et nos récoltes commencent à être améliorées. Les techniques apprises nous conseillent de construire des billons, de respecter les distances de plantation, soient les 20 centimètres par poquet, de semer de bonnes semences et de ne pas placer plus de deux (2) graines dans un poquet. En outre, nous n'avions pas l'habitude d'asperger les plantules, maintenant nous pratiquons de l'aspersion au besoin [...]⁴⁷ ».

En somme, selon leurs propos, n'était-ce des contraintes économiques, ils seraient disposés à mettre en œuvre les techniques prônées par les agronomes. Comme les données le confirment, dans une très grande proportion, ils sont convaincus de l'efficacité des pratiques agricoles fondées sur les connaissances agronomiques. Certains d'entre eux font des efforts d'appliquer dans la mesure de leurs possibilités, les techniques agricoles modernes. Toutefois, l'application de ces techniques par les agriculteurs n'est jamais faite entièrement. Car la mise en œuvre des techniques fondées sur les connaissances technico-scientifiques nécessite certaines

⁴⁶ Jaden agwonòm yo ankadre yo toujou bay pi bon rekòt. Nou remake ke pi gwo defisi nou se kantite grenn nou met nan tou yo. Pa ekzanm, yon jaden agwonòm yo ka fè pran 2 ou 3 mamit pwa oubyen mayi, noumenm se 10 lap pran nan fason nou plante a. [...] Nou rann nou kont yon moun ka plante 5 mamit nan ansyen metòd la epi yon lòt plante yon sèl mamit nan nouvo metòd la epi moun ki plante 1 mamit la fè plis rekòt pase moun ki plante 5 lan ».

⁴⁷ « [...] Depi lè nap travay ak agwonòm yo, sistèm yo montre nou yo fè nou plante mmwens e rekòlte plis ». [...] Nan sistèm pan ou an, lè nap plante, nou kawote tà a, nou fouye tou yo ak wou et nou lage pwa. Nou konn lage 3, 4, 5 grenn pwa nan yon tou. Men ak teknik agwonòm yo, nou pa kawote ankò. Nou fè siyon et nou respekte distans 20 santimèt la. Nou bay angrè, nou pi byen pran swen jaden an. Sa fè nou vin benefisye plis nan rekòt yo. [...] Nan tan lontan nou pat konn fè sak rele aspèsyon an. Kounye a, nou fè sa lè jaden an mande sa. Ak tenik agwonòm yo ban nou, lè lontan ou te konn fè yon tè pran 10 mamit pwa, kounye a li ka pran 6 mamit. Sa fèw fè plis gany nan rekòt [...] ».

dépenses. Selon cet agriculteur, dans la pratique, cette contrainte économique se manifeste sous la forme d'un refus des techniques modernes. Il avance :

«[...] les agriculteurs se montrent toujours très méfiants par rapport aux techniques prônées par les agronomes. Ils s'accrochent aux techniques traditionnelles. Mais, en réalité, cette réticence s'explique plutôt par le fait qu'il faut faire des dépenses énormes quand on met en pratique les méthodes et techniques prônées par les agronomes. D'où de manière effective les motivations de la réticence observée. La contrainte économique nous porte à nous accrocher aux techniques traditionnelles, peu importe les avantages que nous pourrions tirer à mettre en œuvre les autres techniques⁴⁸ ».

3.5.- Représentations, perceptions et régime d'action des agronomes face aux connaissances et pratiques traditionnelles

Les agronomes avec qui nous avons mené les entretiens sont unanimes à reconnaitre que les agriculteurs mettent en œuvre des connaissances fondées sur de longues expériences avec la terre. D'ailleurs, comme on le sait, la science en général, dans sa dynamique, se construit à partir des expériences particulières effectuées au niveau micro. C'est juste un effort de systématisation et de généralisation qui cristallise sa différence par rapport aux expériences empiriques particulières. En fait, les agronomes ayant répondu à nos questions ne pensent pas qu'on doit faire table rase des pratiques agricoles mises en œuvre depuis des décennies par les agriculteurs. Comme ils le soutiennent, il y a certes certaines pratiques et certains comportements liées aux connaissances traditionnelles et aux expériences des agriculteurs qui méritent d'être améliorés et ou changés, mais il y en a aussi qui mérite d'être conservés. Sur ce point, l'agronome Jacques affirme :

« [...] Ce qu'on pense généralement, c'est que les techniques que les agronomes mettent en œuvre diffèrent des pratiques traditionnelles ou de celles mises en œuvre par les agriculteurs. Mais en réalité ce n'est pas totalement vrai. [...] Ce que nous faisons en travaillant avec eux, c'est que nous observons ce qu'ils font

Page | 63

⁴⁸ « [...] moun yo toujou pa kwè nan metòd ak teknik agwonòm yo. Yo toujou moutre yo pi kwè nan metòd ansyen yo. Men tout retisans lan se paske fòk yo depanse kòb pou yo aplike metòd agwonòm yo. Yo toujou retisan nan sans sa. Yo plis itilize konesans pa yo a e yo pa sousye de efikasite teknik ak metòd agwonòm yo ».

et ce qui sont efficaces nous les conservons, ce qui mérite d'être modifié, nous agissons de sorte qu'ils parviennent petit à petit à les modifier ».

La question, comme l'affirment les agronomes interviewés, c'est de savoir comment s'y prendre. Introduire ou provoquer des changements de comportement chez des individus imbus d'une certaine connaissance pratique fondée sur de longues années d'expérience n'est pas toujours facile. À ce propos, l'agronome Pierre soutient :

« Dans sa tête, le paysan pense qu'il y a toujours une compétition entre lui et les agronomes. L'agriculteur se montre toujours très méfiant. À son sens, l'agronome est venu sur le terrain pour lui dire que sa manière de faire, ses procédés quand il cultive ne sont pas corrects qu'il doit les échanger contre d'autres manières de faire et d'autres procédés⁴⁹ ».

Pour l'agronome Jacques, cette méfiance chez les agriculteurs traduit le fait que ces derniers sont généralement très conservateurs et très peu ouverts au changement. L'important selon l'agronome, c'est de savoir comment s'y prendre. Dans cette veine, il avance :

« La plupart d'entre eux sont très conservateurs, très peu ouverts au changement. Il y a des réticences, mais nous avons des modes d'approches, des stratégies qui nous permettent de les aborder et de travailler avec eux. [...] petit à petit, certains commencent à intégrer dans leurs pratiques les techniques que nous prônons ».

Dans cette même logique, l'agronome Pierre tente d'expliquer comment il procède pour leur porter à modifier ou à changer certaines pratiques :

« Nous autres agronomes, ce que nous faisons, c'est que nous acceptons le challenge. [...] Nous appliquons les normes de la science agronomique au niveau des parcelles d'expérimentation que nous mettons en œuvre. Nous impliquons les agriculteurs dans nos activités, nous leur faisons faire aussi les mêmes choses que nous. Nous les mettons en confiance et nous leur démontrons que nous ne sommes pas là pour leur dire que leurs pratiques ne sont pas bonnes; nous leur disons juste que nous leur faisons faire de nouvelles expériences. Quand ils sont entrainés dedans, ils en ont pris du plaisir. Lors des récoltes, ils réalisent par euxmêmes que les rendements obtenus diffèrent de ceux qu'ils avaient l'habitude de réaliser en mettant en œuvre leurs propres techniques. En effet, ils parviennent

⁴⁹ « Nan tèt peyizan an, li nan konpetisyon ak agwonòm nan. Li mefyan. Nan pansel, depi agwonòm nan vini, li pral dil sa lap fè a, jan lap fè a pa bon ».

petit à petit à être convaincus du rôle joué par la mise en œuvre des techniques agronomiques dans la fourniture de bons rendements et il commencent donc à changer de pratiques⁵⁰ »

Les données recueillies sur le terrain mettent en évidence le fait que de par leur longue expérience avec la terre, les agriculteurs arrivent à maitriser des paramètres, à s'adapter à des contextes et à développer des techniques propres dans leurs pratiques culturales. En dépit du fait que dans certains cas, les techniques et pratiques prônées par la science agronomique sont aux antipodes de certaines techniques et pratiques traditionnelles, les agronomes ne pensent pas qu'il faut les écarter brusquement. D'ailleurs, comme ils l'affirment, les agriculteurs n'accepteraient pas qu'on vient leur dire que leurs pratiques ne sont pas bonnes ou encore de leur instiguer leur mise à l'égard au profit d'autres techniques et/ou pratiques considérées comme plus performantes. Les agronomes avec qui nous avons conduit des entretiens semi-directifs sont très conscients de cet état de fait. Ils pensent que les agriculteurs, quand ils mettent en œuvre une technique, ils se donnent toujours des raisons relativement valables pour le faire. Si on veut leur porter à adopter d'autre manière de faire, il faut un certain tact dans l'approche. En effet, les agronomes interviewés nous ont exposé l'ensemble des moyens qu'ils ont mis en œuvre pour porter les agriculteurs à intégrer dans leurs pratiques de nouvelles pratiques ou à modifier certaines de leurs pratiques considérées comme étant peu ou pas du tout efficaces.

Le chapitre suivant mettra en évidence les modes de rapport tissés entre les agronomes et les agriculteurs dans l'objectif de renforcer ou d'insinuer la recomposition de certaines pratiques afin de parvenir à de meilleurs rendements dans l'agriculture de la 4ème section de Saint-Marc.

3.6.- Les obstacles objectifs et subjectifs au syncrétisme des systèmes de savoir : Les contraintes économiques et culturelles chez les agriculteurs

Les agriculteurs sont unanimes à faire mention des contraintes économiques dont ils font face pour expliquer leur réticence, ou mieux, leur incapacité à adopter de nouvelles techniques

⁵⁰ « Sa nou fè nou menm agwonòm, nou aksepte chalenge lan. [...] Nou aplike nòm syantifik yo. Nou fè pasèl yo nan zanviwon pasèl pa yo a. Nou eseye nan tout mezi sa mande, enplike yo nan aktivite yo. Dayè tè yo pa pou nou, se tè yo, nou montre yo ke se pa elimine nou vin elimine pratik pa yo a, men pito nap eseye fè yo fè yon lòt esperyans. Konsa, lè rekòt yo pare, yo ran yo kont randman pasèl yo depase de lwen randman jaden pa yo a. Konsa, li komanse konvenki vre, metòd ak respè teknik syantifik yo jwe yon wòl nan bay randman an. Konsa, gen anpil ki kòmanse chanje pratik ».

agricoles dans leurs pratiques culturales. Quasiment tous les agriculteurs interviewés fustigent les autorités étatiques qui, selon leur propos, ne leur apportent aucun soutien. Ils affirment n'avoir aucun accès à des crédits agricoles et des subventions de l'État. Les quelques organismes de développement qui interviennent dans la question agricole restent superficiels dans leurs interventions. Dans un entretien, l'un d'entre eux se plaint :

« Nous n'avons pas trouvé de soutien du côté des autorités de l'État. Nous n'avons pas de crédit agricole [...] Le prix de l'engrais dépasse notre capacité d'achat, [...]⁵¹ ».

Dans la même veine, un autre agriculteur poursuit :

« Si nous devions mettre en œuvre les méthodes et techniques prônées par les agronomes, cela nous demanderait des dépenses financières considérables. Nous devrions acheter les semences, payer le service de labourage, acheter de l'engrais, payer un service d'aspersion, etc. Ces opérations coûtent trop chers [...] Nous faisons ce que nous pouvons faire, nous ne pouvons en aucun cas réaliser l'impossible⁵² ».

L'appréhension de cet état de fait par les agronomes n'est pas trop différente. Selon eux, certains agriculteurs sont très réticents à adopter de nouvelles pratiques agricoles liées aux connaissances agronomiques fondées sur le savoir scientifique. Les raisons qu'ils [les agriculteurs] avancent sont généralement d'ordre économique. En fait, ils se plaignent d'être livrés à eux-mêmes et avouent n'avoir pas les moyens financiers nécessaires pour introduire dans leurs pratiques des techniques qui nécessiteraient des dépenses relativement énormes. L'agronome Jacques essaye de comprendre la situation à laquelle les agriculteurs de la 4ème section sont confrontés. Il soutient :

« Généralement, pour expliquer leur réticence, ce sont les contraintes économiques qu'ils [les agriculteurs] soulèvent. Vous savez, effectivement, les nouvelles pratiques, ou mieux, les pratiques scientifiques, pour les mettre en œuvre, cela implique beaucoup plus de temps et un coût relativement considérable. Ils nous disent généralement, qu'ils n'ont pas d'argent pour les

⁵¹ « Nou pa jwenn sipò nan men Leta. Nou pa jwenn kredi. [...] Angrè a vann tò chè, [...] »

⁵² « Si poun ta itilize metòd ak teknik agwonòm yo, sa ap mande poun depanse lajan nan achte semans nan magazen, poun peye vire tè a, pou n achte angrè, poun peye fè aspèsyon. Bagay sa yo koute twòp kòb. [..] Sa n ka fè yo nap fèl, men nou pa ka fè lenposib »

mettre en pratique. Dans une certaine mesure, c'est vrai, nous comprenons leur situation ».

Toutefois, selon les agronomes d'AKOSAA qui appuient les travaux des agriculteurs de la zone de Lalouère, il y a aussi des facteurs d'ordre traditionnel et culturel qui participent de leurs réticences. Les agriculteurs ne sont pas sensibilisés sur les avantages à tirer si on met en œuvre des techniques plus performantes. Puisqu'ils ne maitrisent que les connaissances et pratiques hérités de leurs parents et grands-parents, ils se montrent très conservateurs et avancent, en termes de mécanisme de défense, des discours protecteurs. L'agronome Jacques poursuit en ce sens :

«[...] Il faut dire aussi qu'ils ne veulent pas consacrer assez de temps pour la mise en œuvre d'une pratique agronomique. Surtout quand ils font suivant leur habitude, ils estiment qu'ils gagnent du temps. Mais, il y a aussi des facteurs culturels. Ils héritent des manières de faire qui sont liées à leur croyance, à leur histoire, à leurs expériences antérieures. Ils ne se sentent pas bien de les abandonner au profit de pratiques concernant lesquelles, ils n'ont pas de certitude ».

Dans la même veine, l'agronome Pierre souligne que des agriculteurs de la 4ème section avec qui il travaillait, affichent un grand souci de rester attacher aux connaissances et pratiques qu'ils ont eux-mêmes déjà expérimentées. Ils se montrent très méfiants par rapport à toute nouvelles pratiques. Comme le souligne l'agronome susmentionné, cela ne sert à rien de les expliquer quoi que ce soit, d'ailleurs, ils n'écoutent pas avec leurs oreilles. L'agronome Pierre expose à notre attention les difficultés rencontrées dans le cadre de ces collaborations avec les agriculteurs de Lalouère :

« [...] lorsque comme agronome vous vous présentez devant un agriculteur, surtout lorsque cela se fait dans le cadre d'un projet de développement, l'agriculteur se met en tête qu'il s'agit de gens qui viennent avec beaucoup d'argent à dépenser et qu'il doit, lui-même, faire tout son possible pour en bénéficier. Ainsi, devient-il malicieux et fourbe. Si au cours de la collaboration, il se rend compte qu'il s'était trompé, qu'il n'y a pas autant d'argent que ce qu'il avait imaginé, il feint de se collaborer, mais il reste toujours très méfiant et surveille l'occasion pour profiter de ce qu'il peut. L'agriculteur imbu des

connaissances traditionnelles n'est pas un acteur avec qui on peut facilement réaliser des exploits en termes de changement de pratiques⁵³. »

En somme, suivant les données recueillies sur le terrain, les contraintes chez les agriculteurs sont énormes. Mise à part les contraintes liées à des conditions environnementales et climatiques (sécheresse et inondations) hostiles à leurs pratiques agricoles, il y a aussi des contraintes liées à des facteurs économiques et à des facteurs culturels. Les agriculteurs mettent beaucoup d'emphase sur le fait que les autorités étatiques haïtiennes les négligent. Ils affirment n'avoir pas d'accès à des crédits agricoles pouvant leur permettre d'améliorer leurs pratiques agricoles. L'observation de la pratique de l'agriculture à la 4ème Section de Saint-Marc met en évidence la persistance d'une agriculture encore de subsistance, dominée par les routines et soumise aux hasards.

Parvenir à une agriculture plus performante nécessiterait des modifications au niveau des pratiques de culture, mais aussi, cela nécessiterait certains changements de comportement et/ou de vision chez les agriculteurs. La manière dont les agriculteurs se représentent le travail agricole entraine des conséquences non négligeables sur la productivité agricole des fermes exploitées.

⁵³ « [...] lè oumenm kòm agronòm parèt devan peyizan an nan kad yon pwojè, nan tèt peyizan an li panse se yon gwoup moun ki vini, ki gen yon kòb yap boule, lap mete tout malis li deyò pou l jwenn ti pòsyon pal la. Lè nan kolaborasyon yo li ran li kont ke se pa lajan kap simen, li anvi konprann ke se yon bagay nap chache mete soup ye, li chanje estrateji. Li pran pòz lap kolabore, men l toujou met nan tèt li ap gen yon mago ouswa yon bagay kap tonbe kanmen. Li toujou malis nan rapò yo ».

CHAPITRE IV

Confrontation de vues autour de l'agriculture familiale : vers un développement agricole durable en Haïti

4.- CONFRONTATION DE VUES AUTOUR DE L'AGRICULTURE FAMILIALE : VERS UN DEVELOPPEMENT AGRICOLE DURABLE EN HAITI

Dans ce chapitre, nous confrontons nos données de terrain avec des recherches documentaires recensées pour essayer de dégager les possibilités du syncrétisme des savoirs pouvant cotribuer à un développement agricole durable dans le pays.

4.1.- Le défaut d'un « compte d'exploitation agricole » chez l'agriculteur haïtien

Selon l'agronome Pierre, pour obtenir de bons rendements dans sa pratique agricole, l'agriculteur doit non seulement changer un certain nombre de ses pratiques traditionnelles, mais aussi, il doit avoir une autre approche, une autre vision de l'activité agricole. Il doit apprendre à considérer la pratique de l'agriculture comme étant une activité économique comme toute autre. Dans l'entretien que nous avons eu avec lui, l'agronome Pierre soutient :

« L'une des batailles menées auprès des agriculteurs consistait à les inciter à se disposer d'un compte d'exploitation agricole. Ce qu'on doit comprendre, de la même façon que toute entreprise économique, une famille qui pratique l'agriculture est aussi une entreprise. C'est une entreprise agricole. Dans le cadre de son fonctionnement, tout chef d'entreprise doit être à même de faire des prévisions économiques en tenant compte des dépenses pour dégager, le cas échéant, une marge de profit. En science agronomique, on appelle cela : un compte d'exploitation agricole. Les agriculteurs de la 4ème section ignore complètement ce paramètre⁵⁴ ».

L'agronome Pierre observe que les agriculteurs haïtiens ne considèrent pas le travail de la terre comme étant une activité économique à part entière. Selon ce qu'il observe sur le terrain, l'agriculture chez la plupart des agriculteurs haïtiens n'est pratiquée que dans un souci de rester attacher à une certaine tradition, c'est juste une échappatoire permettant de ne pas rester oisif.

⁵⁴ « Yonn nan batay nou te konn ap fè ak agrikiltè yo se pou yo fè yon « compte d'exploitation agricole [...]. Sa pou konprann, menm jan ak tout antrepriz, yon fanmi (mesye, madanm, pitit) kap fè jaden, pou nou se yon antrepriz agrikòl. Tout antrepriz, nan kad fonksyonman l, dwe fè de previzyon. Li dwe kalkile konbyen lap depanse nan pèsonèl, konbyen lap depanse nan matyè premyè, konbyen lap rantre, konbyen benefis li ap ye. Nan agwonomi, yo rele sa : « compte d'exploitation agricole ». Agrikiltè y opa konn bagay sa a ditou.

Effectivement, chez la plupart des agriculteurs ayant participé dans les entretiens que j'ai réalisés sur le terrain, cette façon de considérer le travail agricole est prépondérante. En fait, l'un des agriculteurs l'a clairement exprimé en soutenant :

« Depuis ma naissance, j'observe mon père qui travaille la terre. Devenu grand, moi aussi je fais comme lui. Lui aussi, il a fait comme son père. [...] Quasiment tout le monde ici est agriculteur. On n'a pas besoin d'apprendre à planter. [...] C'est déjà dans nos veines⁵⁵ ».

Puisque c'est de cette activité qu'ils ont hérité de leurs parents et grands-parents, ils continuent à la pratiquer sans grande conviction, rien que pour tenir en l'état une tradition. En concevant l'activité agricole de la sorte, ils ne la vivent pas dans sa dimension d'activité économique susceptible de générer des gains et des profits capables d'avoir des incidences mélioratives sur leur existence quotidienne. Face à cet état de fait, les agronomes d'AKOSAA qui travaillent avec les agriculteurs ne se désolent pas, ils s'acharnent à les sensibiliser davantage sur l'utilité cruciale de se disposer d'un « compte d'exploitation agricole ». Mais les résultats ne sont pas encore positifs, l'agronome Pierre relate en ces termes l'expérience :

« Quand on essaie de convaincre l'agriculteur, il vous dit que s'il se dispose d'un compte d'exploitation agricole, il se résoudra du coup à ne plus s'adonner à l'activité agricole. Selon lui, il fonctionne toujours à perte. Dans sa tête, l'activité agricole n'est pas rentable. Il ne la pratique que parce qu'il n'a aucune autre option et que c'est le principal héritage familial⁵⁶».

En fait, cette conception du travail agricole chez les agriculteurs entraine de graves incidences sur l'agriculture de la zone. À notre sens, cette représentation du travail de la terre conditionne dans une très large mesure la pratique et la persistance d'une agriculture de subsistance dans la zone. S'ils avaient intégré dans leurs pratiques l'habitude de jongler avec les chiffres, c'est-à-dire, de faire des prévisions économiques sur les récoltes, cela leur aurait aidé à avoir une meilleure gestion des produits récoltés. Comme l'observe l'agronome Pierre, dans leurs pratiques courantes, les agriculteurs font une gestion anarchique de leur production. Ils ne

⁵⁵ « Depi m leve ak papam, m jwenn li ap travay latè, m swiv sal fè yo m fè yo tou. [...] preske tout moun bò isit la se peyizan. Yon moun pa bezwen al aprann plante. [...] sa nan san nou ».

⁵⁶ Lè w pale sa ak agrikiltè a, li diw monchè agwonòm, jou m fè « compte d'exploitation agricole » la, map tou sispann fè jaden. Paske nan tèt li, li toujou fè pèt. Pou li, aktivite fè jaden pa rantab. Se yon bagay lap fè paske l te toujou ap fèl. Paske paranl mouri kitel pou li. Se pa yon bagay moun ka fè pou rantre lajan ».

calculent pas les dépenses et n'évaluent pas les possibilités de gains afin de dégager des marges de bénéfices. Ainsi, s'évidente-il que le défaut d'un « compte d'exploitation agricole » chez les agriculteurs de la 4^{ème} section représente l'un des obstacles à la bonification de la situation des agriculteurs et aussi de l'agriculture dans la zone.

4.2.- L'implication des agronomes dans le développement agricole à Lalouère : Les Parcelles de démonstration

Pour tenter d'intervenir sur la réalité constatée dans le sens d'insinuer certains changements, les agronomes, comme ils l'affirment, tentent dans la logique du projet d'AKOSAA sur le terrain, de prêcher par l'exemple. En fait, ils organisent dans le voisinage des fermes des agriculteurs/trices, des « parcelles de démonstration ». Les parcelles de démonstration sont des fermes cultivées dans le voisinage des fermes des agriculteurs où seules des techniques fondées sur les connaissances agronomiques sont mises en œuvre. Ces parcelles sont à la charge complète du projet AKOSAA. L'agronome Jacques tente d'expliquer la pertinence de cette approche, il avance :

« Ce que nous faisons, c'est que nous prêchons par l'exemple. C'est pourquoi, nous réalisons des « parcelles de démonstration » à proximité des parcelles des agriculteurs. Sur les parcelles de démonstration nous mettons en œuvre les connaissances agronomiques. Pendant qu'eux, ils continuent de mettre en œuvre les leurs dans leurs champs. Lors des récoltes, nous récoltons en leur présence pour qu'ils puissent par eux-mêmes constater la différence. En constatant la différence, certains arrivent à prendre conscience que les pratiques scientifiques sont meilleures et les mettent en pratique. Dans les meilleures conditions, l'augmentation de rendement est garantie quand on utilise les pratiques agronomiques. Quand les agriculteurs comprennent ça, ils font l'effort de se conformer aux nouvelles techniques ».

Dans un entretien avec l'agronome Pierre, il soutient que pour convaincre les agriculteurs, cela ne sert à rien de les expliquer quoi que ce soit, c'est l'observation et l'expérience pratique qui peuvent les convaincre. D'où l'importance des « parcelles de démonstration ». Sur les « parcelles de démonstration », seules les techniques modernes sont mises en œuvre. Quand vient le temps des moissons, la récolte dans les « parcelles de démonstration » se fait en présence des agriculteurs. Des plus réticents au plus convaincus, tout le monde est invité à la récolte afin de constater la différence, selon qu'on ait utilisé telle

technique fondée sur les connaissances traditionnelles plutôt que telle autre technique fondée sur les connaissances scientifiques.

4.3.- L'implication des agronomes dans le développement agricole à Lalouère : Les Champs école-paysan

En plus des « parcelles de démonstration », les agronomes du projet AKOSAA affirment aussi qu'ils participent dans la mise en place de certains « champs école-paysan ». Ceux-ci sont pour leur part des fermes plantées et exploitées par des agriculteurs préalablement sensibilisés et convaincus de l'efficacité des techniques agricoles fondées sur les connaissances technico-scientifiques. Ces agriculteurs sensibilisés et conscients de l'efficacité des techniques agronomiques sont désignés comme étant des « promoteurs-vulgarisateurs ». En tant que tels, ils ont la responsabilité de faire dans leurs milieux, au profit des autres agriculteurs, de la promotion et de la vulgarisation des techniques agronomiques apprises. L'agronome Jacques nous explique le moyen de procéder :

« En fait ce qu'on fait dans la 4ème section c'est que nous sélectionnons au début certains planteurs, nous leur fournissons des séances de formations sur les méthodes de culture. Après, ces planteurs deviennent des *promoteurs-vulgarisateurs*. Ces derniers deviennent en effet des personnes qui connaissent les nouvelles pratiques agricoles mises en œuvre dans le cadre du projet. Leur rôle dans les communautés, c'est de vulgariser les nouvelles techniques apprises. Pour atteindre un nombre considérable de paysans formés aux nouvelles techniques de culture, nous faisons en sorte que chaque promoteur-vulgarisateur ait des élèves. Chaque paysan formé a donc 10 paysans comme élève. Ainsi, ils doivent retransmettre les formations qu'ils ont reçues ».

La pertinence de cette démarche consiste dans le fait que des agriculteurs méfiants et réticents s'identifient à l'agriculteur promoteur-vulgarisateur. Ils voient qu'il s'agit de l'un des leurs. La culture d'un champ à l'aide des techniques agronomiques par cet agriculteur habitant la communauté produit l'effet recherché. En fait, effectivement, des agriculteurs réticents et d'autres qui n'avaient jamais eu l'occasion de suivre des séances de formation avec les agronomes ou autre sensibilisateurs sur les pratiques agricoles modernes observent et apprennent de leurs pairs les nouvelles méthodes de culture. Dans les entretiens avec les agriculteurs, ils témoignent du bienfait de ce mode d'approche.

4.4.- L'implication des agronomes dans le développement agricole à Lalouère : Les jardins-Lakou

L'implication des agronomes du projet AKOSAA dans le développement agricole de la 4ème section de Saint-Marc prend diverses formes. Comme nous venons de l'analyser plus haut, ils participent dans la mise en œuvre de certaines « parcelles d'expérimentation » et de certains « champs école-paysans ». Les « jardins lakou » constituent aussi une autre forme de leur implication dans la section communale.

En fait, dans le cadre du projet AKOSAA, ils interviennent dans la mise en place de « jardins lakou » permettant principalement la culture de certains produits maraîchers⁵⁷. En fait, au cours de notre recherche sur le terrain, nous avons observé des jardins lakou et conduit des conversations de terrain avec les agriculteurs/trices les entretenant afin d'observer la mise en œuvre des types de connaissances et pratiques sur les micro-parcelles qu'ils constituent. Nous avons pu observer en effet que les connaissances et pratiques mises en oeuvre sont quasiment les mêmes que celles observées et recueillies dans le cadre des entretiens avec les agriculteurs cultivant les fermes agricoles. Dans notre conversation de terrain avec l'agronome Marie⁵⁸, elle nous a appris que la mise en place des « jardins lakou » répond à un besoin d'augmenter le panier alimentaire des familles concernées par l'intervention d'AKOSAA afin de contribuer dans la sécurité alimentaire à Lalouère.

Dans nos recherches documentaires effectuées en complémentarité aux recherches de terrain, nous avons recueilli que le « jardin-Lakou » fait partie du système agricole traditionnel haïtien. Il se veut être un type d'agriculture pratiqué sur de petites parcelles sur les lieux d'habitation. Ces jardins favorisent l'auto-approvisionnement des ménages en produits maraîcher et contribuent, un tant soit peu, à l'autosuffisance alimentaire chez les familles concernées. Ses

⁵⁷ La culture des produits maraîchers n'est pas prise en compte dans le cadre de cette recherche. Cependant, nous nous étions intéressé à observer les pratiques culturales mises en oeuvre et à mener des conversations de terrain avec les agriculteurs et agricultrices encadrés par l'agronome Jolaine Bolivar dans le cadre des "jardins lakou". Notre objectif dans le cadre des observations et des conversations de terrain était justement d'avoir une idée des pratiques et connaissances mises en oeuvre dans le cadre des micro-parcelles que constituent les "jardins lakou" afin de les confronter si nécessaire aux autres pratiques observées et recueillies dans le cadre des entretiens semi-dirigés.

⁵⁸ Marie est un nom d'emprunt.

origines remontent aux « places à vivres » du temps de la colonisation. En fait, sur les plantations coloniales, de petites parcelles ont été concédées aux esclaves pour qu'ils puissent cultiver des tubercules, des vivres, des haricots et/ou des légumes destinés à l'auto-consomation afin de reproduire leur force servile. Devenus indépendants, les anciens esclaves ont conservé dans le nouvel État cette pratique. Ainsi, dans les alentours de leurs habitations, jusqu'à aujourd'hui, des paysans entretiennent des jardins de vivres, de légumes et d'haricots destinés à l'autoconsommation.

Sardou Jean-Denis et al. (sans date) ont mené une étude approfondie sur le « jardins lakou » en Haïti. Comme ils le soulignent, outre les multiples fonctions économiques que remplit le jardin-lakou, sa biodiversité et sa structure étagée lui confèrent une capacité à valoriser les ressources biologiques, organiques et minérales présentes et à protéger les sols malgré des conditions climatiques et topographiques difficiles : cyclones et précipitations surabondantes, saison sèche marquée et pentes fortes. À notre sens, à encadrer les « jardins lakou » en y introduisant des techniques agricoles nouvelles, à systématiser cette pratique dans le cadre d'un projet de développement agricole durable, cela pourrait aider à influencer la situation d'insécurité alimentaire dans le pays.

4.5.- Apports des expériences pratiques des agriculteurs aux pratiques technicoscientifiques des agronomes

Selon les agronomes avec qui nous avons conduit les entretiens semi-dirigés sur le terrain, la collaboration avec les agriculteurs sur le terrain ne se fait pas de manière unidirectionnelle. Dans leurs approches sur le terrain, ils estiment ne pas considérer les agriculteurs comme des tonneaux vides qu'ils viennent seulement remplir. Selon ce qu'ils soutiennent, c'est toujours dans une logique de partage de connaissance qu'ils abordent les agriculteurs à Lalouère. À leur sens, pour obtenir de bons résultats, les apports entre agronomes et agriculteurs doivent être mutuels et bilatéraux.

En fait, appelé à faire état des matières apprises auprès des agriculteurs, l'agronome Jacques soutient ceci :

« Si je prends par exemple les techniques d'arrosage et d'irrigation, les agriculteurs et nous, nous respectons la même fréquence d'arrosage. Aussi, dans

le cadre du désherbage et de certaines autres opérations d'entretien, les agriculteurs, de par leur longue expérience avec la terre, arrivent à s'adapter à des aléas et à développer des compétences particulières, différentes de celles que nous maitrisons, qui leur permettent de réussir des récoltes. Dans des cas pareils, nous optons pour les compétences des agriculteurs en lieu et place des nôtres ».

Pour sa part, l'agronome Pierre, met l'accent sur les spécificités que développent les agriculteurs de Lalouère dans les opérations de préparation des sols. Il fait ressortir ceci :

« Vous savez, les parcelles des agriculteurs sont de très faible superficie, les opérations de labourage et de billonnage que nous maitrisons ne peuvent pas toujours s'adapter dans le cas des parcelles trop exiguës, parce que nous réalisons nos billons après que les surfaces soient labourées par des tracteurs. Les agriculteurs ayant appris les techniques de billonnage auprès des agronomes parviennent à développer leur propre compétence en ce sens. Ils labourent à la main et construisent des billons sans respecter les consignes technicoscientifiques que nous leur avons appris. Parce que cela donne les mêmes résultats que notre manière de procéder, dans beaucoup de cas, nous les adoptons aussi⁵⁹».

Effectivement, les recherches menées, notamment dans les domaines de l'agriculture mettent toujours en évidence la particularité des pratiques agricoles dépendamment des conditions environnementales et climatiques des divers endroits de la planète. En effet, les praticiens agricoles de chaque société développent, par le truchement de leurs expériences et par le croisement entre les diverses connaissances en circulation dans les milieux, des techniques propres adaptées aux conditions environnementales et climatiques objectives des contrées. Comme on a pu le mettre en exergue à l'aide des entretiens menés auprès des agronomes, à Lalouère, c'est le même état de fait qui s'observe. Comme ils le soutiennent, les agronomes qui travaillent avec les agriculteurs de cette zone se mettent à l'écoute des agriculteurs et dans beaucoup de cas, ils adoptent certaines pratiques dégagées de l'expérience séculaire des communautés paysannes.

4.6- La diversité des activités de la population à Lalouère : Vue panoramique sur les stratégies compensatoires des ménages agricoles à Lalouère

bay menm rezilta ak teknik syantifik yo. Sa fè anpil fwa nou adopte teknik pa yo a pito ».

Page | 76

⁵⁹ « Pasèl peyizan pa etann sou anpil sipèfisi, sa fè gen anpil difikilte pou nou adapte teknik labouraj ak biyonaj nou konnen yo sou yo. Sitou se ak traktè nou fè labouraj yo pou pèmèt nou fè biyon yo pi byen. Peyizan yo, lè yo fin aprann teknik biyonaj nou moutre yo a, yo rive devlope pwòp konpetans yo nan sans sa. Yo pike tè yo a la main e yo fè biyon yo pi kout e pi jis. Yo preske pa respekte konsiy modèn yo nan fè biyon pa yo a. Men say o fè yo

Les milieux ruraux sont, à l'instar de tous les espaces sociaux, le lieu d'innombrables activités humaines de production, d'échange et de consommation. Comme le soulignent Maurice Carel et Guy Debailleul (Automne 2011), « les secteurs d'activités dits économiques (agriculture, foresterie, artisanat, commerce, mines, transport, etc.) interfèrent plus ou moins directement avec bien d'autres activités d'information, d'éducation, de loisirs, d'administration, etc. Toutes ces activités rurales impliquent certains buts, sont mises en œuvre par une diversité d'agents, possèdent une organisation, captent des ressources, subissent des influences de l'extérieur et génèrent des effets sur les milieux biophysiques et les populations ».

Effectivement, comme nous l'avons observé, dans les milieux ruraux de la 4ème Section de Saint-Marc, l'agriculture, ou mieux, le travail des champs demeure encore l'activité dominante chez les ruraux. Mais, elle n'est pas la seule activité pratiquée. D'autres activités consistant en des stratégies compensatoires sont pratiquées en support aux besoins des ménages ruraux. Soulignons que les exploitations agricoles familiales sont gérées par des « ménages agricoles ». Au fait, le terme de « ménage agricole » en lieu et place du terme de « famille d'agriculteurs » se révèle être plus apte à rendre compte de la pluriactivité observée. Comme nous l'avons pu observer, dans un « ménage agricole » à Lalouère, on trouve le chef de ménage dont les activités principales sont le travail des champs et la pratique du combat de coq (comme jeu de hasard). Mais aussi, certains agriculteurs sont aussi des menuisiers, d'autres sont des marchands ambulants de loterie. La femme du chef de ménage, quand elle n'accompagne pas son mari dans le travail des champs va au marché, son activité principale c'est le petit commerce de détail. Son petit commerce est constitué en partie des produits cultivés dans les champs cultivés par le chef de ménage et en partie de produits importés. En fait, ce sont les femmes qui sont chargées généralement de vendre au marché rural les produits agricoles. Les enfants de sexe féminin du ménage tendent à suivre leur mère dans le petit commerce de détail. Les enfants de sexe masculin pour une très grande proportion pratiquent l'activité appelée « Taxi-moto ».

Dans les paragraphes ci-dessous, nous allons mettre en exergue les plus importantes activités complémentaires au travail des champs que nous avons pu observer à Lalouère. Comme, à la suite de l'historiographie haitienne, nous l'avons mis en évidence dans la problématique de cette recherche, depuis l'indépendance, la paysannerie haitienne a toujours été mise à l'écrat par l'Etat compradore qui s'est substitué à la place des colons français. En effet,

livrée à elle-même, cette paysannerie n'a subsisté jusque-là que parce qu'elle a su déployer des stratégies de subsistance ou de survie à la hauteur des difficultés existentielles rencontrées. On sait, cependant, comme le soutiennent Daniel Start et Craig Johnson (Guétat-Bernard, 2014:16), les stratégies de subsistance ou de survie, ou mieux, les stratégies compensatoires (souvent non durables) rendent compte d'une adaptation négative car elles mènent assez souvent à de plus grandes vulnérabilités, à une altération des ressources et à un déficit d'accumulation. Néanmoins, les activités complémentaires à la pratique de l'agriculture qui constituent les stratégies de survie des habitants des milieux ruraux haitiens expriment, en dépit de tout, la capacité de résilience d'une catégorie sociale depuis toujours livrée à elle-même.

4.6.1.- L'agriculture et l'élevage : deux activités indissociables chez les agriculteurs à Lalouère

La tendance générale est de considérer l'agriculture, la pêche et l'élevage comme étant un seul secteur d'activité : le secteur primaire. Effectivement, comme c'est le cas en Haïti, la pratique de l'élevage n'est pas dissociable de celle de l'agriculture. C'est d'ailleurs ce que nous fait comprendre l'agronome Jacques lors de l'entretien que nous avons eu avec lui. Il soutient :

« Je ne mentionne pas l'élevage comme une activitée séparée de l'agriculture, parce que ça fait aussi partie de l'agriculture. En général, tous les agriculteurs ont des têtes de bétail. Ils sont à proprement parler agriculteurs-éleveurs ».

Dans les entretiens avec les agriculteurs, tous les interviewés ont affirmé pratiquer aussi l'élevage en parallèle à la culture des champs. L'un des agriculteurs pense même qu'il est impossible de vivre en milieu rural sans pratiquer l'élevage. Questionné sur la pratique de l'élevage, l'agriculteur en question affirme :

« Si on vit, on doit élever des animaux. L'élevage nous permet d'envoyer nos enfants à l'école, quand il survient un cas de maladie ou de mort, c'est une tête de bétail qu'il faut vendre pour résoudre le problème. Il est pratiquement impossible dans ce milieu de vivre sans pratiquer l'élevage, il faut au moins entretenir un poulailler⁶⁰ ».

⁶⁰ « Si wap viv, fòk ou gade bèt. Se gadinay ki pèmèt nou voye timoun yo lekòl, lè gen ka maladi oubyen lanmò, nou vann yon bèt poun rezoud pwoblèm nan. Li enposib pou wap viv e pou pa menm gade yon poul ».

Effectivement, dans les milieux ruraux en Haïti, la pratique de l'activité de l'élevage est complémentaire à la pratique de l'agriculture. Il faut noter que les récoltes des cultures saisonnières procurent des gains éphémères. Comme nous l'avons déjà fait ressortir, les structures de conservation et/ou d'entreposage n'existent quasiment pas. Les récoltes ne peuvent pas être conservées sur de longues périodes. En effet, l'agriculteur, dans son sens pratique, comprend qu'il ne peut compter que sur l'élevage quand il pense à épargner un peu d'argent. Au fait, la pratique de l'élevage comme activité complémentaire à l'agriculture est le plus important moyen d'épargne en milieu rural.

4.6.2.- La production du charbon de bois : les « agriculteurs-bûcherons »

Face à la sécheresse et aux divers problèmes structurels entravant la performance agricole du pays, les agriculteurs, comme ils l'affirment, sont donc contraints d'envisager des stratégies de survie. Comme nous l'avons déjà soutenu, les stratégies de survie ou stratégies compensatoires, assez souvent, se révèlent être une adaptation négative à la nature dans la mesure où elles mènent à de plus grandes vulnérabilités parce que, généralement, elles altèrent les ressources naturelles et provoquent un déficit d'accumulation de richesse chez les populations concernées. De ce point de vue, il est à comprendre que la stratégie de survie que constitue la production du charbon de bois par les agriculteurs de Lalouère, altèrent beaucoup plus leurs conditions d'existence.

En fait, selon les données de recherche disponibles, la couverture forestière d'Haïti est estimée actuellement à une proportion de moins de 2%. L'abattage des arbres pour la production du charbon de bois devient systématique dans les milieux ruraux haïtiens. On le sait, l'ampleur des conséquences de la coupe systématique des arbres sur la pratique de l'agriculture n'est plus à démontrer. Cela amène sans doute vers le déboisement, ce qui entraine l'érosion, le glissement de terrain et l'accentuation des vulnérabilités liées aux innondations qui, de leur côté, entravent encore plus les possibilités de relance agricole dans le pays.

La production de charbon de bois tend même à déborder le cadre d'une stratégie de survie, elle peut même être appréhendée comme étant une industrie. Selon des données disponibles, c'est une industrie très rentable. Au fait, traitant de l'industrie du charbon de bois dans le pays, l'agronome Joël Ducasse (Duret, 2014/6) fait ressortir ceci :

«[...] il s'agit de l'une des plus grandes industries du pays avec un chiffre d'affaires de \$US400, 000,000 l'an. C'est aussi l'industrie dont les revenus sont les mieux repartis á travers le pays, milieu rural, milieu suburbain, milieu urbain. Aucune autre industrie ne peut prétendre créer autant d'emplois, générer de revenus aussi réguliers et répartis équitablement tant géographiquement qu'individuellement ».

Lors de nos recherches de terrain à Lalouère, nous avons pu observer que la fabrication du charbon de bois est très répendue, surtout dans les zones agro-écologiques considérées comme semi-humides et sèches. Certains agriculteurs avec qui nous avons eu des conversations de terrain incluent l'abattage des arbres dans leur profession, c'est donc l'une des activités principales pratiquées par les habitants des localités s'étendant de « Bois l'État » à « Rasanble ». Ces habitants s'identifient comme étant à la fois agriculteurs, éleveurs et bûcherons.

4.6.3.- Les taxis-motos : pour absorber une partie de la main d'œuvre agricole excédentaire

De leur introduction dans la vie socio-économique haïtienne en 1987⁶¹ à nos jours, la moto-taxi est parvenue à s'installer comme l'un des secteurs d'activités qui acceuillent de plus en plus de jeunes en Haïti. En dépit de sa très forte contribution dans l'augmentation du phénomène d'insécurité dans le pays, la moto-taxi se généralise sur tout le territoire haïtien, tant dans les milieux urbains que dans les milieux ruraux

Dans les milieux ruraux, la pratique de la moto-taxi se présente comme étant l'une des activités complémentaires à l'activité agricole. La 4ème section communale de Saint-Marc ne fait pas exception. Des jeunes parviennent à se libérer complèteement du travail de la terre en pratiquant la moto-taxi comme principale activité. Dans cette veine, des ménages agricoles dont le chef est principalement un agriculteur et la compagne du chef est commerçante, bénéficient d'un apport financier additionnel provenant de l'activité de taxi-moto.

À notre sens, le plus important angle d'analyse de l'activité de taxi-moto dans les milieux ruraux est le fait qu'elle aide à obsorber une partie de la main-d'œuvre excédentaire de l'activité

⁶¹ Selon J. Martin Ryko (2015/9) qui a publié un article de journal traitant des taxis moto à Port-au-Prince, « la moto-taxi nous est arrivée de la République Dominicaine. [...] Elle a timidement vu le jour en Haïti au cours de mois de juillet et Août 1987, à la faveur de noubreuses grèves de transport passagers à Port-au-Prince ». URL: http://lenouvelliste.com/lenouvelliste/article/149446/Les-motos-taxis-analyse-de-leur-fonctionnement-de-leur-mise-en-service-a-aujourdhui-reussite-ou-echec, (consulté le 24 mai 2016)

agricole. Car, comme le souligne Fritz Jean-Jacques (2006 : 54), se débarrasser de la maind'œuvre excédentaire participe du processus de développement agricole.

4.7.- Modes de rapports entre connaissances technico-scientifiques et connaissances traditionnelles : *les possibilités d'un syncrétisme*

Les systèmes de connaissances traditionnelles et technico-scientifiques entrent en rapport aux travers de tentatives multiples de transfert de savoirs et de savoir-faire. Jean-Pierre Olivier de Sardan souligne même que, le développement, dans sa dynamique de coopération, consiste à tenter de transférer certains savoirs et savoir-faire associés aux systèmes de sens propres aux opérateurs du développement –à savoir le système de connaissance technico-scientifique – vers des populations dotées de systèmes de sens différents –à savoir le système de connaissance traditionnelle – (De Sardan, 1991 : 17). Depuis le temps des conquêtes qui a boulversé l'ordre de l'isolement des sociétés humaines, aucun peuple, aucune culture n'a pu fonctionner sans échanger et dialoguer avec d'autres peuples et/ou d'autres cultures. L'asymétrie des rapports entre les connaissances traditionnelles et les connaissances scientifique n'est plus d'actualité. Dans leurs rapports réciproques, chacun des deux systèmes de connaissance et de sens se transforme et évolue. Les connaissances et pratiques traditionnelles incorporent donc de nombreux acquis dans les contacts établis, tant avec les producteurs voisins qu'avec les promoteurs et porteurs de connaissances technico-scientifiques.

Sur le terrain de la 4^{ème} section de Saint-Marc, nous avons pu observer et questionner des acteurs sur l'évolution des pratiques culturales traditionnelles. Il y a déjà dans les pratiques agricoles des agriculteurs/trices, l'introduction en douceur de certaines techniques liées aux connaissances prônées par les agronomes. Comme exemple nous pouvons mettre en évidence le fait que les agriculteurs commencent par mettre en pratique le système de billonnage prôné par les agronomes. Aussi, certains d'entre eux utilisent des engrais et des pesticides; ils respectent, pour la plupart, les fréquences d'arrosage. Ce sont toutes des pratiques liées aux connaissances agronomiques qui leur étaient totalement étrangères.

Chaque acteur et groupe d'acteurs sont conscients de la difficulté de parvenir à un système d'hybridation des savoirs agricoles, mais aucun d'eux ne parle d'impossibilité de la démarche. Tant les agriculteurs que les agronomes, chacun met en avant les obstacles objectifs à

franchir. L'agronome Jacques, en dépit du fait qu'il constate que les agriculteurs sont pour la plupart très conservateurs, pense que ces derniers ne sont pas complètement imperméables à l'ouverture à de nouvelles recomposition de leurs pratiques. Sa manière de les aborder et l'idée qu'il se fait d'eux est évocateur de la possibilité du syncrétisme recherché. En fait, selon lui :

«[...] les agriculteurs sont aussi des individus rationnels. Ils ont aussi de l'expérience. Nous autres agronomes, nous leur apprenons de nouvelles techniques pour leur permettre d'être plus efficace. Mais nous pensons aussi que nous pouvons apprendre de leurs expériences ». [...] Nous estimons que nous pouvons, dans certains cas, mettre en pratique leur façon de faire qui relève plutôt de l'expérience. [...] ».

Dans une bonne proportion, les agriculteurs ne se montrent pas insensibles à la démarche de recomposition des savoirs. Questionné sur les moyens à déployer pour les inciter à introduire les techniques agronomiques qu'ils estiment plus performantes que les leurs, cet agriculteur répond :

« Ce qu'on doit faire, c'est d'abord d'augmenter en nombre les agronomes travaillant avec les agriculteurs. On doit aussi multiplier les séances de formation destinées aux agriculteurs. On doit intensifier la sensibilisation dans les communautés et systématiser les « parcelles d'expérimentation », les « champs école-paysans » et les « jardins lakou ». Mais, il faut à côté du support technique, fournir aussi un support financier aux agriculteurs. Car on peut bien effectivement savoir ce qu'on doit faire mais ne pas pouvoir le faire, faute de moyens économiques et financiers à mobiliser⁶² ».

.

⁶² Sa ki pou ta fèt, se pou ta gen plis agwonòm sou tèren an, plis fòmasyon. Plis sansibilizasyon, miltipliye « Parcelle d'expérimentation » yo, jaden lekòl peyizan yo. Epitou, fòk ta ge sipò ekonomik a peyizan an yo. Paske pwoblèm lajan konn fè menm si peyizan an konn teknik agwonòm yo, li pa ka itilize yo paske sa mande pou depanse lajan »

CONCLUSION

CONCLUSION

L'ambition fondamentale de cette recherche, exprimée dans les objectifs fixés dans la problématique, a été, principalement de répertorier les croyances et les pratiques agricoles traditionnelles en vigueur dans l'agriculture pratiquée à Lalouère, de les analyser, en faisant ressortir leurs significations sociales, économiques et culturelles pour les agriculteurs/trices, afin d'envisager les possibilités d'un syncrétisme des savoirs. Et, de façon spécifique, de faire état des représentations et perceptions des agriculteurs/trices haïtiens/nes à la fois des techniques et des technologies agricoles modernes, mais aussi de leurs promoteurs/trices, à savoir, les agronomes, mais aussi de voir comment associer les pratiques traditionnelles à de nouvelles connaissances scientifiques afin d'envisager les possibilités du développement agricole dans le pays.

Notre recherche portait sur la culture du maïs, du petit mil, des haricots et de la patate. Il s'agissait d'analyser les connaissances traditionnelles mise en œuvre dans la culture de ces produits agricole. Cependant, les données obtenues mettent en évidence qu'il n'existe pas de difference considérable à ce niveau, il n'existe que certaines nuances techniques liées à la résilience de chaque produit et/ou espèce considérée. Ces nuances renvoeint, entre autres, à la manière de préparer le sol avant le semis, le respect de la distance de plantation, l'observation d'un calendrier spécifique dans les opérations d'entretien. En effet, tout en concentrant notre observation sur les produits susmentionnés pris comme objet d'étude, nous avons de surcroît étudier et analyser l'ensemble des pratiques et connaissances traditionnelles dans l'agriculture à Lalouère.

D'emblée, nous avons fait le constat qu'en partant des entraves liées à la tenure foncière, en passant par sa forte vulnérabilité par rapport aux alléas climatiques, en aboutissant à l'absence d'appui financier et d'encadrement technique, le sceteur agricole nationale affiche une situation récurrente de déclin. Ainsi se donne-t-il comme un véritable chaos dont les solutions à envisager exigent de bien vouloir se hisser à la hauteur de sa complexité.

De ce fait, pour rester dans la conscience de la complexéxité de notre objet d'étude, dans notre démarche, nous avons, dans une triangulation rigide de trois sources de collecte de données (observation directe, recherche documentaire et entretien semi-directif), conduit l'analyse des données dans le sens de saisir et de mettre au jour les logiques sociale, culturelle et économique derrière les connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs dans le processus de production agricole dans la 4ème section communale de Saint-Marc. Aussi, notre analyse des données empiriques collectées a-t-il dégagé les possibilité d'un syncrétisme des savoirs dans la mise en œuvre des systèmes de techniques et de connaissances traditionnelles et modernes dans l'agriculture haïtienne.

En guise de récapitulation, selon les données recueillies sur le terrain, les connaissances et pratiques traditionnelles, dominent l'activité agricole de la 4ème section communale de Saint-Marc. Comme connaissances et pratiques traditionnelles, nous avons recueilli sur le terrain : la dépendance aux aléas climatiques, notamment la dépendance à la pluie pour arroser les jardins, la vulnérabilité à la sécheresse. Au niveau de l'outillage, aujourd'hui encore, c'est par le moyen des outils traditionnels rudimentaires, à savoir la machette, la houe, la pioche, la pique et, dans une moindre mesure, la charrue à traction animale que les agriculteurs/trices labourent les sols. Pour ce qui a trait aux semences, les agriculteurs/trices n'ont, jusqu'à date, quasiment aucun accès à des semences de qualité. Une bonne proportion d'entre eux n'a que des compétences rudimentaires fondées sur les connaissances traditionnelles qui leur permettent de sélectionner et de retenir dans leurs récoltes antérieures des « graines » à mettre en terre. Il se pratique aussi, jusqu'à date, la pratique traditionnelle d'agriculture sur brulure et celle d'observation de la lune comme calendrier agricole. En outre, l'organisation du travail des champs se base sur les pratique d'entraide traditionnelle, à savoir « la coumbite et l'escouade». De plus, pour sécher et conserver les récoltes, ce sont encore des compétences fondées sur la tradition qui sont mises en œuvre, à savoir le « séchage sur les glacis » et les « cordes maïs ».

L'analyse des données de terrain dans le cadre de cette recherche a fait état des perceptions que les agriculteurs ont des connaissances et technologies modernes prônées par les agronomes. Ainsi, la majorité des agriculteurs a fait montre d'une représentation très positive des pratiques et connaissances technico-scientifiques. La plupart d'entre eux loue l'appui technique qu'apportent les agronomes du projet d'AKOSAA à certains agriculteurs de Lalouère. Ils soutiennent que cet appui leur permet de corriger certaines de leurs pratiques et d'essayer de nouvelles techniques beaucoup plus performantes. Cependant, ils avouent ne pas pouvoir les appliquer de façon méthodique et systématique dans leurs pratiques agricoles, en raison du fait

qu'il y a des obstacles importants à cela. L'obstacle majeur à la mise en œuvre des techniques et connaissances prônées par les agronomes réside dans le fait que leur mise en application nécessite des dépenses financières intenables pour les paysans pauvres qu'ils sont. Comme ils le soutiennent, n'était-ce les contraintes financières évoquées, ils seraient disposés à une recomposition systématique de leurs pratiques fondées essentiellement sur les traditions héritées de leurs ancêtres. Car, ils sont conscients de l'essoufflement du modèle d'agriculture de survivance qu'ils pratiquent. Fort de tout cela, il est à comprendre que pour parvenir à un développement agricole dans le pays, sur le plan structurel, il faut, entre autres, une politique de prise en charge du secteur agricole consistant à pourvoir aux agriculteurs des crédits agricoles, à systématiser l'encadrement technique, à entretenir de façon systématique des canaux d'irrigation pour réduire la dépendance des agriculteurs par rapport à la pluie.

En outre, pour s'adapter aux diverses contraintes rencontrées dans l'activité agricole, les agriculteurs ont su développer beaucoup de stratégies. L'observation directe sur le terrain de la 4ème section nous a permis d'appréhender la pratique des cultures associées comme étant l'une des stratégies culturales développées par les agriculteurs. Au fait, sur leurs parcelles, les agriculteurs associent généralement plusieurs produits agricoles, l'association la plus répandue s'observe dans le cas du maïs et des haricots. Parfois, dans un même champ déjà semé de maïs et d'haricots, les agriculteurs cultivent aussi des Gombos et du Manioc. Questionnés sur les motivations derrière cette pratique, les agriculteurs mettent en évidence le fait que les cultures associées visent à diversifier les récoltes.

Comme nous l'avons fait ressortir dans la problématique de l'étude, les agriculteurs n'ont pas à leur disposition de grandes parcelles, pourtant ils sont dans l'obligation de cultiver plusieurs variétés et plusieurs espèces de produits pour mieux répondre aux nécessités de nourrir leur ménage. Dans cette veine, la pratique des cultures associées s'impose comme la seule alternative. Ainsi compris, ancrées dans l'agriculture traditionnelle du pays, les cultures associées sont donc commandées par des nécessités existentielles au sein de la paysannerie haïtienne.

Par ailleurs, la perception qu'ont les agronomes des pratiques et connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs montre qu'il n'est pas impossible de parvenir à un syncrétisme des savoirs dans l'agriculture. Selon eux, la recomposition des pratiques

agricoles traditionnelles par l'apport de connaissances et techniques fondées sur l'agronomie est possible. En fait, ils sont unanimes à reconnaitre que les agriculteurs mettent en œuvre des connaissances fondées sur de longues expériences avec la terre. Ils ne pensent pas qu'on doit faire table rase des pratiques agricoles mises en œuvre depuis des décennies par les agriculteurs. Ils sont conscients qu'il y a certaines pratiques et certains comportements liées à des croyances et à des traditions qui méritent d'être améliorés et ou changés, mais il y en a aussi qui mérite d'être conservées. Ils reconnaissent que la science en général, dans sa dynamique, se construit à partir des expériences particulières effectuées au niveau local et que c'est seulement un effort de systématisation et de généralisation qui cristallise sa différence par rapport aux expériences empiriques particulières.

Selon ces agronomes, pour obtenir de bons résultats dans l'agriculture haitienne, les apports de savoirs (scientifiques et traditionnelles) doivent être mutuels. À ce que relatent chaque groupe d'acteurs impliqués dans les travaux agricoles de la zone étudiée, la collaboration sur le terrain ne se fait pas de manière unidirectionnelle. Les agronomes estiment ne pas considérer les agriculteurs comme des tonneaux vides qu'ils viennent seulement remplir, c'est toujours dans une logique de partage de connaissance et d'expériences qu'ils abordent la pratique agricole à Lalouère. Au niveau des techniques de labourage, de construction des billons et des opérations d'entretien, les agriculteurs parviennent à développer des compétences spécifiques que les agronomes s'estiment heureux d'adopter dans beaucoup de cas.

Il est un fait certain que dans chaque société, par le truchement de leurs expériences et par le croisement entre les diverses connaissances en circulation dans les milieux, les praticiens agricoles parviennent souvent à développer des techniques propres adaptées aux conditions environnementales et climatiques objectives des contrées. Ainsi, à Lalouère, les agronomes qui accompagnent les agriculteurs avouent se mettent à l'écoute de ces derniers et adoptent certaines pratiques dégagées de l'expérience séculaire des communautés paysannes.

Les agronomes interviewés soutiennent que, de par leur longue expérience avec la terre, les agriculteurs arrivent à maitriser des paramètres, à s'adapter à des contextes et à développer des techniques propres dans leurs pratiques culturales. En dépit du fait que dans certains cas, les techniques et pratiques prônées par la science agronomique sont aux antipodes de certaines

techniques et pratiques traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs, les agronomes ne pensent pas qu'il faut les écarter brusquement. L'effort de recomposition des pratiques ne peut pas se faire en décrétant de façon hâtive que les pratiques traditionnelles ne sont pas bonnes et d'instiguer leur mise à l'écart au profit d'autres techniques et/ou pratiques considérées comme plus performantes. Les agronomes de AKOSAA affirment être conscients du fait que les agriculteurs, quand ils mettent en œuvre une technique traditionnelle quelconque, ils se donnent toujours des raisons relativement valables de le faire. Si on veut leur porter à adopter d'autre manière de faire, il faut un certain tact dans l'approche. D'où, les approches intelligentes du projet AKOSAA d'organiser des « parcelles de démonstration », des « champs écoles-paysans », des « jardins lakou » et des séances de formation et de sensibilisation régulières sur les nouvelles techniques agricoles. Nous estimons que ce sont des modèles de coopération entre tradition et modernité qu'on doit suivre et systématiser pour parvenir à une recomposition des pratiques traditionnelles dans l'agriculture. Sur le plan pratique, nous l'avons pu observer durant notre recherche à Lalouère, ces modèles de collaboration ont pu, un tant soit peu, initier des recompositions de pratiques chez les agriculteurs longtemps imbus de connaissances traditionnelles.

Les logiques sociale, culturelle et économique derrière les connaissances traditionnelles mises en œuvre par les travailleurs agricoles de Lalouère renvoient au mode d'organisation du travail des fermes, à la façon de vivre l'identité paysanne et aux stratégies économiques déployées pour survivre. Imbus de connaissances traditionnelles, les agriculteurs restent cramponner aux diverses méthodes et pratiques traditionnelles de labourage des sols, de consommation et de commercialisation des récoltes. Le labourage des sols reste encore dominé par le travail à la main en se servant d'outils traditionnels rudimentaires et/ou d'entraide traditionnelle (escouade, coumbite). En effet, exprimé sous forme de contrainte économique (discours qui demeure en partie vrai), les agriculteurs de la 4ème Section de Saint-Marc cultivent un certain mépris par rapport au machinisme agricole, affichent une certaine indifférence par rapport à la nécessité d'œuvrer à l'augmentation du rendement agricole et se complaisent dans un déterminisme agricole chaotique. Ainsi, ce mode d'organisation du travail basé essentiellement sur l'énergie humaine, cette façon de vivre l'éthos agricole, conditionne dans une très large mesure la complaisance paysanne dans une agriculture de survivance, laquelle s'avère être insuffisante à satisfaire les besoins d'une véritable consommation locale, voire même à générer

un surplus pouvant être écoulé sur le marché. D'où les réponses obtenues de certains agriculteurs concernant le fait qu'ils sont certaines fois obligés d'acheter sur le marché des produits agricoles importés de l'étranger, les mêmes qu'ils avaient cultivés dans la même période. Au fait, ils sont contraints de le faire, soit parce que leurs récoltes ont été largement insuffisantes pour la consommation sur une période relativement étendue, ou parce qu'ils avaient été préalablement obligés de les vendre afin de résoudre un problème pressant (un cas de maladie ou de décès, une scolarité, un mariage, etc.).

Fort de tout cela, la nécessité de penser à des alternatives en vue d'améliorer la production agricole du pays s'avère être plus qu'une urgence. Donc, nous postulons l'impératif d'un syncrétisme des savoirs (traditionnels et technico-scientifiques) dans le domaine des pratiques agricoles haïtiennes. La recherche empirique a montré que dans certains cas, des connaissances et techniques traditionnelles sont efficaces et tenables, mais ne le sont pas dans d'autres cas. En outre, les paysans haïtiens qui étaient réputés comme étant très conservateurs, commencent petit à petit à se rendre compte de l'essoufflement de leur modèle de production. Le simple sens pratique leur porte déjà à afficher une certaine ouverture à d'autres types de savoirs. Leur seule exigence est donc qu'ils doivent les éprouver préalablement. Donc, la recomposition des pratiques agricoles traditionnelles est à portée de mains. Il faut juste une collaboration équidistante entre les porteurs et promoteurs des connaissances technico-scientifiques (à savoir les agronomes et les travailleurs des organismes nationaux et internationaux intervenant dans l'agriculture haïtienne) et les agriculteurs, imbus de connaissances et techniques héritées de leurs ancêtres. Pour y parvenir, nous estimons que les modèles expérimentés dans le cadre du projet AKOSAA (parcelles d'expérimentation, champs écoles-paysans et jardins lakou) se doivent d'être systématisés et vulgarisés. Ce sont des modèles de coopération réunissant, dans une logique d'amélioration de productivité, agronomes et agriculteurs, par conséquent, modernité et tradition. En procédant de la sorte, on peut parvenir à une croissance agricole dans le pays.

Cependant, il faut le souligner, la croissance agricole n'est pas le développement rural. La croissance agricole ne s'accompagne pas automatiquement d'un développement rural, mais de l'amélioration des conditions de vie des exploitants. Comme le souligne Fritz Jean-Jacques, la croissance du secteur agricole peut se ramener essentiellement à une augmentation et une diversification du produit agricole, des services qui encadrent le secteur, la transformation des

circuits commerciaux, et induit un changement ou une modernisation du mode de vie à la campagne. Il est l'œuvre d'une classe de gens qui graduellement changent leur statut de paysans, à celui de gérants d'exploitation ou de producteurs de biens agricoles, et aussi de nouveaux venus ayant des connaissances dans le domaine. Le développement rural, lui, se rattache à cette idée d'un progrès de l'agriculture paysanne de subsistance et se comprend comme une amélioration du mode de vie rural, ou des populations résidentes, fixées à un sol qu'elles cultivent.

Par ailleurs, parler d'agriculture durable dans le cas d'un pays dont l'agriculture est encore rudimentaire peut paraitre dépourvu de sens si on n'avance pas les précisions nécessaires à sa compréhension. L'agriculture durable à promouvoir doit d'abord passer par l'utilisation de matériels agricoles à haut rendement. Il faut progressivement mécaniser l'agriculture. Dans une agriculture durable, la mécanisation doit être aussi une mécanisation durable. Il faut noter que le tracteur est un élément de référence en matière de mécanisation de l'agriculture. À cet égard, le nombre de tracteurs par hectare pourrait constituer un indice important de l'agriculture. Dans le sillage de la durabilité exigée,

«[...] cette mécanisation de l'agriculture doit être considérée avec prudence là où la force de travail est abondante. L'introduction de moyens mécaniques destinés à élever la production du travail ne fait souvent que renforcer un contingent de chômeurs déjà élevé (étant donné le rapide accroissement des populations), et qui ne trouve pas d'alternative dans l'industrie. Toujours est-il, la mécanisation des tâches agricoles telles que semis, fertilisation, fumigation, récolte, ne présente donc de véritables avantages sociaux que si elle est accompagnée de mesures économiques (investissement) permettant d'occuper la main-d'oeuvre déplacée » (Saint-Cyr, 2008 : 4).

En effet, comme l'avance encore Fritz Jean-Jacques (2006 : 54), « l'agriculture a donc besoin de l'industrie pour se débarasser de sa main d'œuvre excédentaire, pour se moderniser en acquérant les équipements et les services nécessaires et d'abord pour disposer d'un marché suffisant pour ses produits ». Autant comprendre que le développement agricole du pays est à insérer dans un plan de développement global des autres secteurs de production.

En outre, au termes de la collecte des données de recherche, nous tenons à souligner qu'après la confrontation du cadrage théorique d'avec la réalité empirique du terrain, il nous est exigé d'approfondir et/ou de nuancer les points suivants de notre recherche :

- Avant d'aborder le terrain, nous avons supposé dans le cadre de notre problématique que les pratiques agricoles, les habitudes de consommation et les pratiques de commercialisation des agriculteurs/trices varient en fonction de leur zone d'exercice de l'activité agricole et de leur position dans la stratification sociale observée. Les données recueillies sur le terrain nous obligent à nuancer cette idée. En fait, effectivement, selon qu'un agriculteur pratique ses activités agricoles dans la zone agro-écologique considérée comme irriguée ou dans la zone considérée comme semi-humide ou encore dans la zone considérée comme sèche, les rendements obtenus sont relativement appréciables d'une zone à une autre. Mais, l'amélioration dans les pratiques agricoles, à savoir, la mise en œuvre de techniques plus performantes, les habitudes de consommation et de commercialisation dépendent plutôt du degré de sensibilisation et de formation de l'agriculteur. Sa position dans la stratification sociale de la zone n'a pas d'incidence sur les pratiques et connaissances qu'il met en œuvre dans le travail de sa parcelle.
- Une autre nuance importante à mettre en évidence renvoie à l'implication des femmes dans l'agriculture. Dans la construction de la problématique, nous avons eu à l'idée qu'à Lalouère des femmes sont directement impliquées dans le travail des champs. La collecte des données nous a permis de relativiser cette intuition. En fait, de manière générale, les femmes ne sont pas directement impliquées dans l'agriculture à Lalouère. Notre immersion dans la zone nous a permis d'observer qu'à des moments spécifiques, des femmes interviennent dans l'agriculture aux côtés de leurs maris. Par exemple, lors des opérations de semis, des femmes et des enfants sont impliqués pour augmenter les bras dans le semis des « graines » à placer dans les poquets, tout comme lors des périodes de récoltes, elles sont impliquées aux côtés de leur mari. Au fait, seulement certains « jardins lakou » sont gérés par certaines femmes. Mais les cultures priorisées dans le cadre des jardins lakou sont des produits maraîchers. Dans le cadre de notre recherche, nous n'étions pas intéressés aux connaissances et pratiques traditionnelles dans la culture des produits maraichers. En effet, dans le cadre de nos entretiens, nous n'avons pas pu conduire des entretiens avec des femmes. Tous les répondants à

nos entretiens semi-directifs ont été des hommes. Nous n'avons eu que des conversations de terrain avec certaines femmes.

En outre, nous nous sommes rendu compte que considérer le fait agricole haïtien sous l'angle des connaissances et des pratiques traditionnelles n'est qu'un simple aspect de la réalité agricole complexe du pays. Comme on le sait, dans le domaine des sciences humaines et sociales, aucune perspective scientifique ne peut prétendre cerner une réalité sociale dans sa totalité. Il s'agira de toute façon d'un aspect de la réalité. Car, la réalité sociale demeure toujours infiniement riche, fluide et complexe. Autant comprendre que cette recherche effectuée sur les pratiques agricoles traditionnelles et le développement agricole et rural haïtien, comme toute recherche scientifique, présente en ce sens des limites. Elle ne doit être appréhendée que comme une tentative de compréhension et d'explication d'une parcelle de la réalité agricole d'Haïti.

<u>RÉFÉRENCES</u>

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES, WEBOGRAPHIQUES ET DISCOGRAPHIQUES

- 1- ALADIN, John-Vanley, (sans date) « Analyses comparatives des différents « Systèmes d'Activité » se trouvant dans la 4ème section de la commune de Saint-Marc sur la base de leur performance économique », Faculté d'Agronomie/Université d'Etat d'Haiti, Port-au-Prince (Haïti).
- 2- BARTHELEMY, Gérard. 1996, *Dans la splendeur d'un après-midi d'histoire*, Port-au-Prince (Haïti), Éditions Henri Deschamps,
- 3- BARTHELEMY, Gérard. 1989, *Le pays en dehors*, Port-au-Prince (Haïti), Éditions Henri Deschamps.
- 4- BASTIEN, Rémy. 1985, *Le paysan haïtien et sa famille*, Paris (France), Éditions Karthala.
- 5- CLASTRES, Pierre. 1978/[1ère édition : 1974, *La Société contre l'État*, Paris (France), Éditions de Minuit.
- 6- DE SARDAN, Jean-Pierre Olivier et PAQUOT, Elisabeth (dir). 1991, *D'un savoir à l'autre : Les agents de développement comme médiateurs*, Paris (France), Imprimerie Laballery.
- 7- DIAGNE, Daouda et PESCHE, Denis. 1995, Les organisations paysannes et rurales : Des acteurs du développement en Afrique Sub-saharienne, Paris (France), Réseau GAO
- 8- FAO. 2011, «Bulletin d'analyses des études approfondies en Haïti ». No 3, P-au-P (Haïti).
- 9- GUETAT-BERNARD, Hélène (Coord.). 2014, Féminin-Masculin : Genre et agricultures familiales, Versailles (France), Éditions Quae.
- 10-GIDDENS, Anthony. 1987, Social Theory and Modem Sociology. Stanford, Stanford University Press
- 11-GUNDER FRANCK, André. 1969, Le développement du sous-développement, Paris (France), Éditions Maspéro.
- 12-IICA. 2006, Rapport sur l'état et les perspectives de l'agriculture et du monde rural en Haïti, Port-au-Prince (Haïti)
- 13-IHSI. 2000, Enquête budget-consommation des ménages (ECBM 1999-2000). Volume II, revenue, dépenses et consommation des ménages, Port-au-Prince (Haïti).
- 14-JEAN-JACQUES, Fritz. 2006, Les politiques sectorielles de développement, Québec (Canada), Éditions Oracles
- 15-LAMARCHE, Hugues. 1991, *L'agriculture familiale : réalité polymorphe*, t. I, Paris (France), Éditions L'Harmattan.
- 16-LEWIS, William Arthur. 1964, Stratégie du développement économique, Paris (France)
- 17- MORAL, Paul. 1989, Le paysan haïtien, P-au-P (Haïti), 1989, Éditions Fardin.
- 18-ORSTOM. 1983, *Le développement : Idéologies et pratiques*, Paris (France), Éditions L'Harmattan.

- 19-PINTON, Florence et GRENAND, Pierre. 2013, « Savoirs traditionnels, populations locales et ressources globalisées », In *Les marché de la biodiversité*, Québec (Canada), IRD Éditions.
- 20-RIST, Gilbert. 2013, Le développement : histoire d'une croyance occidentale, Paris (France), SciencesPo. Les Presses.
- 21-ROSTOW, Walt Whitman. 1962, Les étapes de la croissance économique, Paris (France), Éditions Seuil.
- 22-ROSTOW, Walt Whitman. 1970, Les cinq étapes de la croissance économique, Paris (France), Éditions Seuil.
- 23-ROUKOZ, Khalil. 2008, La contribution de l'agriculture biologique au développement durable des pays du sud: coopérative agricole biologique libanaise, Mémoire de maitrise présenté à l'UQAM, Québec (Canada).
- 24- SOURISSEAU, Jean-Michel. 2014, *Agriculture familiale et monde à venir*, Versailles (France), Coll. CIRAD-AFG (Agricultures et défis du monde), Editions Quae.

Ouvrages de méthodologie et d'épistémologie à consulter

- 1- CAMPENHOUDT, Luc Van; QUIVY, Raymond. 2011, *Manuel de recherché en sciences sociales*, Paris (France), Dunod.
- 2- D'UNRUG, Marie-Christine. 1974, *Analyse de contenu*, Paris (France), Encyclopédie Universitaire (2^e Edition)
- 3- GIROUX, Sylvain. 1998, *Méthodologie des Sciences Humaines : la recherche en action*, Québec (Canada), Éditions Du renouveau pédagogique.
- 4- GRAWITZ, Madeleine. 2001, *Méthodes des sciences sociales*, Paris (France), Editions Dalloz.
- 5- LAMOUREUX, André. 1992, *Une démarche scientifique en sciences humaines*, Québec (Canada), Editions Etudes Vivantes.
- 6- SOLER, Léna. 2009, *Introduction à l'épistémologie*, Paris (France), Éditions Elipses.

Webographie

- 1- Actu Environnement. 2015, « Agriculture durable », dans *Dictionnaire environnement*, [En ligne]. Adresse URL: http://www.actu-environnement.com/ae/dictionnaire_environnement/definition/agriculture_durable.php4, (Consulté le 15 avril 2016)
- 2- BENOIT-CATTIN, Michel. 2008, « Les institutions du développement agricole durable des pays du Sud : Introduction », Économie rurale [En ligne], http://publications.cirad.fr/une_notice.php?dk=546048, (Consulté le 09 avril 2016)
- 3- BENOIT-CATTIN, Michel. 2007, «L'agriculture familiale et son développement durable », Économie Rurale [En ligne], 300|Juillet-Aout, http://economierurale.revues.org/2279, (consulté le 6 avril 2016)
- 4- BETTS, Nick. 2015/7, «Introduction à l'agriculture familiale », *Fiche technique*, http://www.omafra.gov.on.ca/french/busdev/facts/15-024.htm, (Consulté le 10 avril 2016)

- 5- CAREL, Maurice et DEBAILLEUL, Guy. Automne 2011, Plan du cours : Ruralité et sous-développement, Université Laval, Québec (Canada), URL : http://www.cms.fss.ulaval.ca/recherche/upload/hei/fichiers/agc7001 ruralite sous developp.pdf, (Consulté le 23 mai 2016)
- 6- CIRAD. 2014, «L'agriculture familiale », in les thèmes de recherche du Cirad, http://www.cirad.fr/nos-recherches/themes-de-recherche/agriculture-familiale/definition, (Consulté le 6 novembre 2014).
- 7- CNSA, 2016/1, Bulletin #12, « Panier alimentaire et conditions de sécurité alimentaire », http://www.cnsa509.org/panier-alimentaire-et-conditions-de-securite-alimentaire-janvier-2016/, (consulté le 29 mars 2016).
- 8- DE SARDAN, Jean-Pierre Olivier. Émique. In: L'Homme, 1998, tome 38 n°147. Alliance, rites et mythes. pp. 151-166. doi : 10.3406/hom.1998.370510 http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216 1998 num 38 147 370510, (Consulté le 03 mai 2016)
- 9- DUHART, Frédéric, « Des perspectives originales pour l'anthropologie de l'alimentation », *Ethnologie française*, 2005/1 Vol. 35, p. 161-163. DOI : 10.3917/ethn.051.0161
- 10-DURET, Marcel. 2014/6, « Le charbon de bois, le diamant noir pour plus d'1 million de familles d'Haïti », Port-au-Prince (Haïti), Alterpresse, URL: http://www.alterpresse.org/spip.php?article16561#.V0LcBeSYHiR (consulté le 23 mai 2016)
- 11-FAO, 2014. « Au-delà de l'année internationale de l'agriculture familiale », http://www.fao.org/news/story/fr/item/262872/icode/ (Consulté le 18 novembre 2014)
- 12-FAO, 1996. Sommet Mondial de l'alimentation. Déclaration de Rome sur la Sécurité Alimentaire. Rome, Italie, URL http://www.fao.org/docrep/003/w3613f/w3613f00.htm. (Consulté le 6 novembre 2014).
- 13-FAO/PAM, 2010/9, « Mission FAO/PAM d'évaluation de la récolte et de la sécurité en Haïti », URL http://www.fao.org/docrep/012/ak353f/ak353f00.pdf, (Consulté le 29 mars 2016)
- 14-FLORENCE, Pinton. 2014/2, « De la période coloniale au développement durable. Le statut des savoirs locaux sur la nature dans la sociologie et l'anthropologie françaises », Revue d'anthropologie des connaissances (Vol. 8, n° 2), p. 425-450. DOI 10.3917/rac.023.0425, URL: https://www.cairn.info/revue-anthropologie-desconnaissances-2014-2-page-425.htm (Consulté le 20 janvier 2015)
- 15-HAMEL, Jacques. 1997, « La socio-anthropologie, un nouveau lien entre la sociologie et l'anthropologie », *Socioanthropologie* [En ligne], mis en ligne le 15 janvier 2003, consulté le 18 avril 2016. URL : http://socioanthropologie. revues.org/73, (Consulté le 5 mai 2016)
- 16-JEAN-DENIS, Sardou; JEAN-PIERRE, Daniel; DUCHAUFOUR, Hervé; MUTUEL, Madeleine; FERNANDES, Paula; LAGLAIS, Christian; ALPHONSE, Marie-Eunide et MALEZIEUX, Eric. (sans date), « Le jardin lakou en Haïti: ses fonctions, son évolution,

- ses enseignements », [En ligne], Adresse URL: http://devag.tropical-agroecology.org/index.php/fr/produits/communication/conference-finale/185-le-jardin-lakou-en-haiti--ses-fonctions-son-evolution-ses-enseignements
- 17-LAURIERE, Christine, « D'une île à l'autre », *Gradhiva* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 10 décembre 2008, URL http://gradhiva.revues.org/359, (Consulté le 14 août 2015).
- 18-LOUIS-JUSTE, Jean Anil. (2004/12), « Le mysticisme coumbitisme d'Archer », Alterpresse, URL http://alterpresse.org , (Consulté le 14 mai 2016)
- 19-MAIGA, Mahamane Halidou; DIARRA, N'Golo; CISSE, Mahamadou; SONGORE, Ibrahima; DIALLO, Hady. (sans date), « La contribution des connaissances traditionnelles à la conservation de la biodiversité : cas des populations riveraines de la biosphère de la boucle du Baoulé (Mali) », http://www.sifee.org/static/uploaded/Files/ressources/actes-descolloques/bamako/session-10/E_Maiga_etal_comm.pdf, (Consulté le 4 avril 2016)
- 20-MICHEL, Roger. 2001, « Information sur les technologies traditionnelles en Haïti ». [En ligne], Adresse URL : http://www.haiticulture.ch/Env_techno.html, (consulté le 15 juillet 2015)
- 21-PROMODEV / CTA / MARNDR / FAO. 2014, « Renforcer l'agriculture familiale par l'implication des jeunes et l'utilisation des technologies », Briefing no. 8 sur le développement en Haïti- Dans le cadre de la célébration de la Journée Mondiale de l'Alimentation
- 22-Revue rurale de l'UE [En ligne] (hiver 2013), *L'agriculture familiale*, No 17, https://enrd.ec.europa.eu/sites/enrd/files/publications-enrd-rr17_fr.pdf, (Consulté le 3 avril 2016)
- 23-RYKO, J. Martin. 2015/9, « Les motos-taxis : Analyse de leur fonctionnement, de leur mise en service à aujourd'hui. Réussite ou échec ». In *Le Nouvelliste*. URL : http://lenouvelliste.com/lenouvelliste/article/149446/Les-motos-taxis-analyse-de-leur-fonctionnement-de-leur-mise-en-service-a-aujourdhui-reussite-ou-echec, (Consulté le 24 mai 2016)
- 24-ST-CYR, Guy-Robert. 2008/4, « Pour une Révolution agricole en Haïti », Alterpress http://www.alterpresse.org/spip.php?article7154#.VxzWAXqYHiQ, (Consulté le 15 mai 2016)

Discographie

1- SIXTO. A. Maurice. 2013, « Le jeune agronome », *Souvenirs d'Haïti*, [En ligne], Adresse URL: https://www.youtube.com/watch?v=yX4HnSWSGyg, (Écouté le 15 novembre 2015)



ANNEXES

<u>Annexe 01</u>: Guide d'entretien semi-directif utilisé dans le cadre des entretiens avec les agriculteurs de Lalouère

Guide d'entretien semi-dirigé avec des agriculteurs de la 4^{ème} Section communale de Saint-Marc

Dans ce guide d'entretien nous visons à recueillir des données des connaissances traditionnelles en matière de production agricole et de pratiques culturales dans la 4ème section communale de Saint-Marc afin de saisir leurs significations sociales, économiques et culturelles pour les agriculteurs.

Assez souvent, les connaissances traditionnelles héritées de nos ancêtres diffèrent de celles prônées par les sciences. Dans le cadre des travaux agricoles, en faisant état de toutes les connaissances traditionnelles héritées de vos parents et grands-parents et en les comparant avec celles prônées par les agronomes avec qui vous avez l'habitude de travailler, quelles idées vous vous faites ?

Recensement des pratiques et connaissances traditionnelles

(Questions de relance et/ou de récapitulation : Comment plantez-vous (le maïs, les haricots, le petit mil, la patate) ? D'où vous viennent ces manières de planter ? Pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites généralement pour fertiliser le sol ? Comment protégez-vous vos plantules ? Combien de bras nécessite telles pratiques ? En quoi elles vous sont utiles? Pensez-vous qu'elles vous permettent d'avoir de meilleures récoltes ?)

Comparaison avec les techniques prônées par la science agronomique

(Questions de relance et/ou de récapitulation : Avez-vous l'habitude de travailler avec des agronomes ou de recevoir des conseils de leur part? Comment comprenez-vous leur travail ? Contribuent-ils à améliorer vos récoltes ? À votre sens, produiriez-vous de meilleures récoltes sans l'aide des agronomes ?

Signification sociale, économique et culturelle des pratiques recensées

(Question de relance et/ou de récapitulation : Telle manière de planter et/ou de récolter (du maïs, des haricots, du petit mil, de la patate) a-t-elle une signification particulière pour vous ? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ? Y a-t-il des dieux que l'on puisse invoquer pour qu'ils aident à garantir ou à préserver les récoltes ? Si oui, qui sont-ils ? Comment pensez-vous qu'ils peuvent intervenir ?

Perceptions autour des connaissances et pratiques recensées et représentations des techniques prônées par les agronomes

(Question de relance et/ou de récapitulation : Quelles sont vos appréciations des techniques agricoles prônées par les agronomes ? Quelles différences faites-vous entre les connaissances et pratiques prônées par les agronomes et celles que vous avez hérité

de vos parents et grands-parents? À votre avis, lesquelles produisent de meilleurs résultats? Pourquoi vous dites ça?)

Motivations à les pratiquer et à les maintenir

(Question de relance et/ou de récapitulation : Quand vous plantez (du maïs, des haricots, du petit mil, de la patate), avez-vous à l'esprit de vendre toute la récolte ou de la consommer ? Pourquoi une telle logique ?

Ouverture à d'éventuelles recompositions des connaissances traditionnelles

(Question de relance et/ou de récapitulation : Depuis combien de temps pratiquez-vous telle pratique ? Qu'est-ce qui explique que vous la pratiquez depuis tout ce temps ? Économisez-vous du temps en la pratiquant ? Seriez-vous prêt à abandonner telle pratique (traditionnelle) au profit de telle pratique (scientifique) dans la production (du maïs, des haricots, du petit mil, de la patate) ? Pourquoi le feriez-vous ?

Remerciement
Fiche d'identité de l'interviewé
Répondant # : Sexe :
<u>Commentaires</u>

<u>Annexe 02</u>: Guide d'entretien semi-directif utilisé dans le cadre des entretiens avec les agronomes du projet AKOSAA

Guide d'entretien semi-dirigé avec des agronomes habitués à travailler dans la 4ème Section communale de Saint-Marc

Dans ce guide d'entretien nous visons à recueillir des données autour de l'appréhension par les agronomes des connaissances traditionnelles mise en œuvre par les agriculteurs/trices de la 4ème Section de Saint-Marc en matière de production agricole et de pratiques culturales.

Généralement, les connaissances traditionnelles héritées de nos ancêtres diffèrent de celles prônées par les sciences. Dans le cadre des travaux agricoles, est-ce la même réalité ? Y a-t-il des connaissances héritées de nos parents que la science agronomique considère comme efficaces ou que des agronomes encouragent leur pratique ?

Recensement des pratiques et connaissances traditionnelles

(Questions de relance et/ou de récapitulation : Y a-t-il des techniques agronomiques recommandées pour la mise en terre (du maïs, des haricots, du petit mil, de la patate)? Si oui, lesquelles ? Sont-elles les même pour toutes les sortes de sol ? En matière de fertilisation du sol, quelles sont les différentes méthodes prônées par la science agronomique ? Connaissez-vous des méthodes traditionnelles pouvant aussi aider à fertiliser le sol ? Pour la protection des plantules, quelles sont les techniques prônées par la science agronomique ? Etes-vous au courant de la mise en œuvre par les agriculteurs de techniques traditionnelles en cette matière ? Les connaissez-vous ? Sont-elles aussi efficaces que celles prônées par les agronomes ?)

Comparaison avec les techniques prônées par la science agronomique

(Questions de relance et/ou de récapitulation : Quelle est votre appréhension de la réalité des agriculteurs de la 4ème Section? Avez-vous l'habitude de travailler avec eux ou de leur fournir des conseils pour les aider dans leurs pratiques culturales? Si oui, pouvez-vous affirmer que votre collaboration dans le cadre de leur travail agricole puisse aider à l'amélioration de leurs récoltes ? À votre sens, s'ils n'avaient pas vos conseils et votre collaboration, est-ce que cela aurait des incidences négatives ou positives sur leurs récoltes?

Signification sociale, économique et culturelle des pratiques recensées

(Question de relance et/ou de récapitulation : Avez-vous pu observer chez les agriculteurs des manières de planter et/ou de récolter (du maïs, des haricots, du petit mil, de la patate) qu'on puisse qualifier de traditionnelle ? Si oui, quelle sont vos réactions quand vous observez pareille chose ? Cherchez-vous certaines fois à savoir quelle signification les agriculteurs ont de ces pratiques traditionnelles ? Si oui, quelle explication donnentils généralement ? Leurs explications, ont-elles un sens à votre avis ? Quelle valeur vous accordez à leur façon de comprendre et de signifier leurs pratiques traditionnelles ? ontils l'habitude de faire référence à des dieux dans leurs pratiques culturales ? Si oui, à votre sens, cela a-t-il un sens d'invoquer des dieux dans l'espoir que ces derniers

puissent aider à garantir ou à préserver les récoltes ?

Perceptions par les agronomes des connaissances traditionnelles mise en œuvre par les agriculteurs

(Question de relance et/ou de récapitulation : Quelles sont vos appréciations des techniques agricoles traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs ? Y a-t-il de grandes différences entre les connaissances traditionnelles et les techniques agronomiques ? Si oui, lesquelles ? Sur quoi vous vous basez pour affirmer cela ?)

Motivations des agriculteurs à les pratiquer et à les maintenir

(Question de relance et/ou de récapitulation : À votre sens, quelles motivations les agriculteurs affirment avoir pour continuer à pratiquer des techniques non prises en compte par la science agronomique ? Ces motivations exprimées sont-elles fondées ? À votre sens, y a-t-il des motifs culturels (ou économiques) derrière le maintien des connaissances traditionnelles dans l'agriculture de la 4ème Section de Saint-Marc ?

Ouverture à d'éventuelles recompositions des connaissances traditionnelles

(Question de relance et/ou de récapitulation : Depuis combien de temps mettent-il en œuvre des connaissances traditionnelles dans leurs pratiques culturales ?Qu'est-ce qui explique qu'ils les maintiennent depuis tout ce temps ? Économisent-il du temps en les pratiquant ? Seront-ils prêts à abandonner les pratiques traditionnelle au profit de pratiques scientifiques (agronomiques) dans la production (du maïs, des haricots, du petit mil, de la patate) ? Pourquoi le feront-ils à votre avis ?

Remerciement
Fiche d'identité de l'interviewé
Répondant # : Sexe :
<u>Commentaires</u>

Annexe 3:

Guide d'observation

Dans ce guide d'observation nous prêtpns attention aux pratiques agricoles des agriculteurs/trices, aux modes

d'organisation du travail, aux différents techniques de cultures et de fertilisation des sols, aux roles joués par les femmes dans l'agriculture, etc.

Éléments à observer	Observation 1	Observation 2	Explications et commentaires	
Manières de préparer et de fertiliser	I			
les sols (Type de sol, préparation du				
sol, pratiques de protection du sol,				
pratiques d'irrigation, protection des				
plantules, le rythme d'arrosage)				
Irrigation et gestion de l'eau				
(vocation des sols, considérations				
agro-écologiques, etc.)				
La considération des semences				
(préparées par les agriculteurs ou				
achetées sur le marché de semence,				
utilisation ou pas d'engrais et de				
pesticides)				
Les différents produits agricoles				
<u>cultivés</u> (Les cultures associées,				
curiosité particulière sur le maïs, le				
haricot, le petit mil et la patate)				
Type d'outillage agricole (outils				
traditionnels, outils modernes)				
L'organisation du travail des				
<u>champs</u> (énergie humaine, animale et				
machine, mode d'association)				
Le niveau d'implication des femmes				
dans l'agriculture (directement et/ou				
indirectement)				
Protection de l'environnement et				
résilience par rapport aux aléas				
<u>climatiques</u> (sécheresse et inondation)				

Rapports entretenus avec les								
observateurs et collaborateurs								
venant d'ailleurs (les agronomes et								
les autres coopérants aux travaux								
agricoles)								
Fiche d'identification								
Date: Adresse (zone)								
<u>Commentaires additionnels</u>								

Annexe 4: Transcription des entretiens avec les agronomes

Dans le cadre de la collecte des données sur le terrain de la 4^{ème} section, nous avons réalisé un total de huit (8) entretiens semi-directifs, dont deux (2) avec deux (2) agronomes du projet

AKOSSA à Saint-Marc et six (6) avec six agriculteurs distribués dans les 3 zones agroécologiques de la section communale. Nous présentons dans cette section des annexes, la transcription intégrale de cinq (5) des huit (8) entretiens réalisés (les deux (2) entretiens avec les agronomes et trois (3) des six (6) entretiens avec les agriculteurs).

Entretien 01 (avec un agronome)

- Entretien réalisé par Stherson Senat avec l'agronome Jacques [nom d'emprunt] (agronome du projet AKOSAA à Saint-Marc) au bureau de AKOSAA à Saint-Marc (Haïti), le 6 janvier 2016 de 10h30 à 13h.
- Les professeurs encadreurs, Laurier Turgeon et Joseph Ronald Dautruche ont assisté et ont par moment intervenu dans l'entretien.

[Cet entretien a été réalisé en langue française pour faciliter la compréhension et l'intervention du professeur canadien, Laurier Turgeon, co-encadreur dans le cadre de cette recherche]

Stherson Senat : Présentation des encadreurs de la recherche et des objectifs de l'entretien à l'agronome Jacques

[Généralement, les connaissances traditionnelles héritées de nos ancêtres diffèrent de celles prônées par les sciences. Dans le cadre des travaux agricoles, est-ce la même réalité? Y a-t-il des connaissances héritées de nos parents que la science agronomique considère comme efficaces ou que des agronomes encouragent leur pratique?]

Jacques : C'est une question très vaste. Effectivement nous avons des pratiques que nous mettons en œuvre... Mais ce qu'on pense généralement, c'est que les pratiques que les agronomes mettent en œuvre diffèrent des pratiques traditionnelles ou de celles mises en œuvre par les agriculteurs. Mais en réalité ce n'est pas totalement vrai. C'est vrai qu'au niveau des pratiques des paysans, il y a des choses qui doivent être améliorées. Mais il y en a aussi certaines pratiques qui sont bonnes. Ce que nous faisons en travaillant avec eux, c'est que nous observons ce qu'ils font et ce qui sont bonnes nous les conservons, ce qui mérite d'être modifié, nous agissons de sorte qu'ils parviennent petit à petit à les modifier.

Stherson: J'allais vous demander s'il existe des techniques spécifiques pour la mise en terre de chaque produit? Par exemple, quand je sème du maïs, est-ce qu'il y a des techniques spécifiques que je dois mettre en œuvre, tout comme quand je sème du petit mil (millet), etc.?

Jacques : Justement. Pour chaque culture, nous avons des paquets techniques pour chaque produit. Actuellement, nous sommes en pleine campagne de haricots.... D'abord, je dois vous expliquer en quoi consiste un paquet technique. Ça commence avec le choix des parcelles. Contrairement aux paysans, nous, nous respectons la vocation des sols. Nos pratiques commencent depuis le choix des parcelles. Après le choix des parcelles, nous avons les opérations de mise en place, par exemple, le labourage... Au niveau de la campagne que nous

menons actuellement, nous utilisons des tracteurs pour labourer les sols. Mais les paysans eux, Ils n'utilisent pas de tracteurs. Ils utilisent jusqu'à présent les outils traditionnels : la houe, la pioche, le pikwa et la machette Nous faisons aussi des billons. Le billonnage dans la préparation des sols est tout à fait nouveau dans la 4^{ème} section. Avant, les paysans ne faisaient pas de billonnage. Après les billons, nous faisons du hersage. Le hersage est une opération qui consiste à écraser les mottes de terre afin de permettre le développement racinaire des plantes. Après le hersage nous passons au semis. Nous faisons le semis en double rangés au niveau des billons. Au niveau des poquets à une distance de 20 centimètres. Au niveau de chaque billon, on met 2 poquets. 2 graines par poquet à raison de 20 centimètres par poquet. Ensuite, ce sont les opérations d'entretien. Pour les opérations d'entretien, d'abord il y a l'arrosage. Nous respectons une fréquence hebdomadaire. Nous faisons aussi des séances de fertilisation. La première séance de fertilisation se fait après 15 jours. Dans cette première séance, nous utilisons l'engrais complet. L'engrais complet, c'est celui qui a les trois éléments : azote, potassium, phosphore... Ensuite, on fait le désherbage. Après le désherbage, soit à la préfloraison, on fait une deuxième séance de fertilisation. C'est avec l'engrais urée. Ensuite c'est la récolte. Il faut savoir aussi qu'il y a des ennemis de culture. Parce qu'il y a des ennemis de culture. Nous faisons aussi des aspersions. Nous utilisons des produits phytosanitaires. Cette opération se fait au besoin...

Stherson: Pouvez-vous nous expliquer ce que signifie « respecter la vocation des sols?

Jacques : Il faut savoir qu'il y a des terrains en pente. Au niveau de la 4^{ème} section, il y a des terrains qui ont des pentes raides. Ce sont des terrains qui ne sont pas aptes à être cultivé. Pour les cultiver, il faut respecter leur vocation. On ne doit pas pratiquer des cultures sarclées sur des sols ayant des pentes trop raides. Le respect de la vocation du sol renvoie au respect des pentes constatées dans la morphologie du sol. Parfois aussi, nous faisons des analyses de sol pour savoir quels sont les éléments disponibles dans le sol.

Stherson: Un agriculteur qui n'est pas sensibilisé, ou mieux, qui n'est pas en contact avec les méthodes prônées par les agronomes, est-ce qu'il utilise ces mêmes techniques?

Jacques : Non. En fait ce qu'on fait dans la 4ème section c'est que nous sélectionnons au début certains planteurs, nous leur fournissons des séances de formations sur les méthodes de culture. Après, ces planteurs deviennent des *promoteurs-vulgarisateurs*. Ces derniers deviennent en effet des personnes qui connaissent les nouvelles pratiques agricoles mises en œuvre dans le cadre du projet. Leur rôle dans les communautés, c'est de vulgariser les nouvelles techniques apprises. Pour atteindre un nombre considérable de paysans formés aux nouvelles techniques de culture, nous faisons en sorte que chaque promoteur-vulgarisateur ait des élèves. Chaque paysan formé a donc 10 paysans comme élève. Ainsi, ils doivent retransmettre les formations qu'ils ont reçues.

Stherson : Est-ce qu'un paysan qui n'a pas été formé serait susceptible de suivre les méthodes de culture que vous nous expliquez là ? Aussi, est-ce que vous avez identifié dans la 4^{ème}

section des techniques et pratiques chez les agriculteurs relevant de connaissances traditionnelles ? Si oui, aidez-nous à les identifier et les catégoriser.

Jacques: Par exemple, dans l'opération de semis, nous utilisons des billons. Les billons sont les tranchés séparés de sillions servant à canaliser l'eau dans les sols. Nous, suivant nos méthodes, quand nous semons, nous plaçons 2 graines dans chaque poquet. Les poquets sont placés à 1/3 par rapport à la base et 2/3 par rapport au sommet pour qu'il puisse bénéficier de l'eau canalisée dans les sillons. 1/3 par rapport à la base, 2/3 par rapport au sommet : c'est pour leur permettre de bénéficier de la canalisation d'eau dans les sillons sans être emportées ou noyées dans l'eau. Les agriculteurs eux, ils n'utilisaient pas les billons. Ils carreautaient le sol et faisaient des trous dans lesquels, ils sèment sans contrôle et sans respect de la distance de 20 centimètres nécessaires. Généralement, ils sèment plus de deux graines dans les trous. Dans ce cas, puisque les plantes sont trop rapprochées, elles rentrent en compétition pour l'eau, pour la lumière du soleil, pour les éléments nutritifs dans le sol, etc. Mais aussi, il arrive que se développent des champignons à cause de l'excès d'humidité causé par le rapprochement des plantules. De toute évidence, cela impacte négativement sur leur développement. Nous autres agronomes, nous respectons la distance de 20 centimètres. Par poquet nous utilisons 2 graines. Avant de semer, nous réalisons sur les graines des tests de germination. Les tests de germination consistent à vérifier la faculté germinative des semences. En général, les agriculteurs ne réalisent pas ça. Avec notre collaboration, certains d'entre eux commencent ces derniers temps à le faire. La plupart d'entre eux sont très conservateurs, très peu ouvert au changement. Il y a des réticences, mais petit à petit, certains commencent à intégrer dans leurs pratiques les techniques que nous prônons.

Aussi, quand les agriculteurs font des séances de fertilisation, ils ne le font pas de la même manière que nous les agronomes nous le faisons. Ils utilisent les engrais de façon anarchique, ils ne respectent pas les doses... Nous autres agronomes, nous agissons suivons les résultats obtenus des analyses de sol préalablement effectuées. Nous appliquons les engrais suivant les résultats obtenus, en ce sens que nous augmentons ou atténuons les éléments nutritifs manquant ou présent en excès. Mais les agriculteurs ne font pas ça. Mais généralement, ce sont des contraintes économiques qui les empêchent. Ils n'ont pas suffisamment d'argent pour procéder de la même manière que nous.

Stherson: Vous dites qu'ils sont très conservateurs. Qu'est-ce qu'ils évoquent comme raisons, quelles sont les explications qu'ils fournissent quand ils refusent de mettre en œuvre des types de connaissance différents de ceux qu'ils connaissent?

Jacques : Généralement, ce sont des contraintes économiques. Vous savez, les nouvelles pratiques, ou mieux, les pratiques scientifiques, pour les mettre en œuvre, cela implique beaucoup plus de temps et un cout relativement considérable. Ils nous disent généralement, qu'ils n'ont pas d'argent pour les utiliser. Aussi, ils ne veulent pas consacrer assez de temps pour la mise en œuvre d'une pratique. Surtout quand ils font suivant leur habitude, ils estiment qu'ils

gagnent du temps. Mais, il y a aussi des facteurs culturels. Ils héritent des manières de faire qui sont liées à leur croyance, à leur histoire, à leurs expériences antérieures. Ils ne se sentent pas bien de les abandonner au profit de pratiques concernant lesquelles, ils n'ont pas de certitude.

Stherson: Quand ces genres de situation arrivent quelles approches avez-vous?

Jacques: Ce que nous faisons, c'est que nous prêchons par l'exemple. C'est pourquoi, nous réalisons des parcelles de démonstration à proximité des parcelles des agriculteurs. Sur les parcelles de démonstration nous mettons en œuvre les connaissances agronomiques. Eux, ils mettent en œuvre les leurs. Lors des récoltes, nous récoltons avec eux pour qu'ils puissent par eux-mêmes constater la différence. En constatant la différence, certains arrivent à prendre conscience que les pratiques scientifiques sont meilleures et les mettent en pratique. L'augmentation de rendement est garantie quand on utilise les pratiques agronomiques. Quand les agriculteurs comprennent ça, ils font l'effort de se conformer.

Stherson: Vous avez soutenu qu'il y a certaines connaissances traditionnelles mises en œuvre par les agriculteurs qui sont efficaces. Pouvez-vous nous expliquer un peu en quoi elles consistent?

Jacques : En fait, il faut savoir que les agriculteurs sont aussi des individus rationnels. Ils ont aussi de l'expérience. Nous autres agronomes, nous leur apprenons de nouvelles techniques pour leur permettre d'être plus efficace. Mais nous pensons aussi que nous pouvons apprendre de leurs expériences.

Stherson: Oui je comprends. Mais si vous êtes disposé à apprendre, quelles sont donc les matières que vous pensez pouvoir apprendre?

Jacques: Si je prends par exemple les techniques d'arrosage et d'irrigation, les agriculteurs et nous, nous respectons la même fréquence d'arrosage. Aussi, dans le cadre du désherbage et de certaines autres opérations d'entretien, les agriculteurs, de par leur longue expérience avec la terre, arrivent à s'adapter à des aléas et à développer des compétences particulières, différentes de celles que nous maitrisons, qui leur permettent de réussir des récoltes. Dans des cas pareils, nous optons pour les compétences des agriculteurs en lieu et place des nôtres. Je pense qu'il y a pas mal de chose que les agriculteurs, grâce à une longue expérience avec la terre, ils maitrisent bien. Et nous estimons que nous pouvons dans certains cas mettre en pratique leur façon de faire qui relève plutôt de l'expérience. Nous c'est de la théorie que se dégagent nos pratiques.

Stherson : Est-ce que les agriculteurs et les agronomes partagent de manière régulière des espaces de discussion ?

Jacques : Oui. Je peux mentionner les séances de formation. Lors des séances de formation, ca se fait entre les agronomes et les agriculteurs. Il y a aussi les espaces de coopératives... Aussi, nous mettons sur pieds des Champs écoles-paysans. Ce sont des parcelles cultivées et entretenues

par les paysans. Mais sur ces parcelles, nous apportons les nouvelles techniques. Les agriculteurs les cultivent en mettant en œuvre les nouvelles techniques. Les formations que nous leur donnons, ils les vulgarisent à travers les champs écoles-paysans. Ils ont également des élèves qui viennent régulièrement sur ces parcelles pour observer et apprendre les nouvelles techniques. Ces parcelles permettent aux agriculteurs réticents et à ceux qui n'ont pas suivi de séances de formation avec nous de suivre la mise en œuvre de nouvelles connaissances et de les répliquer dans leurs pratiques.

Stherson: Dans vos rapports avec les agriculteurs, est-ce que vous trouvez certains d'entre eux qui observent ou qui font encore référence à la lune?

Jacques : Oui. Il y a des agriculteurs qui observent la lune. Et qui, suivant la grosseur de lune, ils ne mettent pas en terre certaines plantes.

Stherson: Selon vous, est-ce que ça a un sens d'observer la lune pour planter?

Jacques : Ce que je vous ai dit avant, c'est que les paysans sont rationnels. Ils ont leur raison d'évoquer tout ce qu'ils évoquent. S'il continue à observer la lune pour semer, c'est qu'ils ont une raison. Quand j'étais encore étudiant, dans le cadre d'un cours de science du sol que j'ai suivi, un professeur nous avait appris que la recherche scientifique n'est pas encore en mesure de certifier quel lien véritable il y a entre la position de la lune et le développement des plantes. Mais il se peut que, suivant ce qu'avait soutenu le professeur, qu'à chaque position et grosseur de la lune, il y a des conditions climatiques que cela témoigne.

Stherson: Comment sont vos rapport avec les agriculteurs de la 4ème section?

Jacques : Nous avons de très bons rapports. C'est vrai que certains d'entre eux sont très conservateurs, mais nous avons de modes d'approches, des stratégies qui nous permettent de les aborder et de travailler avec eux. Par exemple, les parcelles de démonstrations, c'est un moyen permettant des échanges entre agronomes et agriculteurs.

Stherson: Est-ce que ça arrive certaines fois que certains agriculteurs vous approchent pour vous demander conseils ou de les guider dans une activité quelconque?

Jacques: Oui. Ça arrive souvent.

Stherson : Selon vos observations sur le terrain à la 4^{ine} section, est-ce que les agriculteurs quand ils récoltent, c'est pour l'autoconsommation ou pour être vendu au marché ?

Jacques : C'est vrai que de façon générale, l'agriculture haïtienne est destinée à l'autoconsommation, mais les agriculteurs écoulent aussi des produits sur le marché. En grande partie, leur production agricole est consommée, mais il y a toujours une part de la production qu'ils écoulent sur les marchés ruraux à proximité.

Stherson: \hat{A} par l'agriculture, quelles sont les autres activités que pratiquent les agriculteurs?

Jacques : La plupart d'entre eux, surtout les femmes, sont des commerçants. Certains sont menuisiers, marchand de loterie. La plupart des jeunes sont chauffeurs de taxi moto... Je ne mentionne pas l'élevage, parce que ça fait aussi partie de l'agriculture. En général, tous les agriculteurs ont des têtes de bétail. Ils sont à proprement parler agriculteurs-éleveurs.

Stherson: Je vois que vous avez une connaissance approfondie des pratiques et connaissances mises en œuvre par les agriculteurs. Je voudrais vous demander, quelles sont vos perceptions, quels regards portez-vous sur les connaissances traditionnelles? Vous êtes agronomes, imbu de la science et des techniques scientifiques, voilà que vous travaillez dans un milieu où l'on met en œuvre des connaissances traditionnelles. Quels sont vos jugements à propos?

Jacques : Comme je vous l'ai déjà dit, tout comme les connaissances scientifiques, les connaissances empiriques ou traditionnelles ont leur bon côté, tout comme ils ont leur mauvais côté. L'important selon moi c'est la recherche constante d'équilibre entre les deux. Il faut chercher une configuration où chacune peut tirer profit de l'autre.

Stherson: C'est très intéressant ce que tu viens de souligner. Mais moi, je me demande encore comment parvenir à cette configuration où ces deux systèmes de connaissance puissent chacun tirer profit de l'autre?

Jacques: À mon sens, c'est en intensifiant les échanges avec les agriculteurs. Il faut systématiser les observations sur le terrain des pratiques traditionnelles. Il faut le noter, un agronome n'est pas quelqu'un qui a des recettes toutes faites qu'il applique sur un terrain. Mais plutôt, c'est quelqu'un qui doit être à même de concevoir des systèmes agricoles en fonction des exigences, contextes et obligations des milieux.

Stherson: Quand vous travaillez avec les agriculteurs et que vous observez une pratique traditionnelles que vous avez la pleine connaissance que c'est néfaste pour l'agriculture, comment vous faites pour les porter à une modification?

Jacques: Je vais prendre un exemple. Je rencontre souvent des agriculteurs qui pratiquent de l'abattis brulis. C'est une pratique très néfaste pour le sol. C'est répandu dans la zone, mais c'était beaucoup plus répandu avant notre intervention sur le terrain. Cette pratique est très néfaste pour le sol car elle détruit certains micro-organismes présents dans le sol qui sont très utiles au développement des cultures. Maintenant que nous travaillons avec eux, nous les formons et les sensibilisons sur le côté néfaste de ces pratiques, désormais, ça commence à diminuer considérablement. Comme on le sait bien, aucun changement de comportement ne se fait brusquement. Graduellement, ils commencent à ne pas pratiquer l'abattis brulis.

Stherson: Quand ils font ça, c'est-à-dire bruler des objets sur le sol qu'ils vont cultiver. Quelles raisons ils avancent?

Jacques : Certains n'avancent de raisons que d'éliminer les déchets agricoles encombrant les espaces qu'ils vont cultiver.

Stherson: Dans vos rapports avec les agriculteurs, est-ce que vous remarquez des différences de comportement chez eux selon qu'ils appartiennent à une catégorie sociale ou une autre, c'est-à-dire, suivant qu'ils soient aisés, moyens ou pauvres? Est-ce que suivant leur appartenance à une classe ou à une autre, il y a plus ou moins de réticences à être réceptifs ou pas aux nouvelles techniques agricoles?

Jacques : Effectivement, selon ce que moi j'ai pu constater, les agriculteurs qui sont les plus pauvres sont les plus réticents. Mais ce n'est pas la réticence en soi, c'est plutôt lié au fait que la mise en œuvre des nouvelles techniques agronomiques implique des couts plus ou moins élevés. Ceux et celles qui sont mieux dotés économiquement sont plus aptes et disposés à les mettre en œuvre. Mais le plus important, ce n'est pas les moyens économiques, c'est la sensibilisation. Les agriculteurs qui sont plus avisés, sensibilisés sur la question, sont plus disposés à mettre en pratique les nouvelles techniques agricoles. Parce que la formation joue beaucoup dans le changement des comportements.

Stherson: J'ai rencontré certains agriculteurs qui se plaignent de ne pas être touché par vos formations sur le terrain. Comment ça s'organise? Ce n'est pas ouvert à tous les agriculteurs?

Jacques : En fait, nous travaillons dans le cadre d'un projet. Nous suivons certains critères de sélection. Nous ne pouvons pas toucher tous les agriculteurs. Mais nous essayons toujours de faire de notre mieux et de toucher de plus en plus d'agriculteurs. C'est pourquoi nous contribuons dans la mise en place des champs écoles-paysans. Les champs écoles-paysans, comme je vous ai dit tout à l'heure, ce sont des espaces où les agriculteurs formés, forment eux aussi d'autres agriculteurs. Mais, occasionnellement, nous organisons aussi des séances de formation de masse destinée à tous les agriculteurs en général.

Stherson: Vos accompagnements sont aussi économiques?

Jacques: Non. Nous autres agronomes, notre accompagnement est surtout technique.

Stherson: Est-ce que dans vos rapports avec les agriculteurs de la 4ème section, vous retrouvez certains qui évoquent des dieux avant de planter ou avant de récolter en espérant que certaines divinités peuvent les aider à avoir de meilleures productivités?

Jacques : En Haïti pratiquement tout le monde croit en une divinité quelconque et l'invoque dans toutes les activités qu'on entreprend. C'est aussi le cas des agriculteurs. Certains prient ou font des cérémonies avant de semer.

Laurier Turgeon: Est-ce vous remarquez que les agriculteurs utilisent tous de l'engrais?

Jacques : Non. Beaucoup d'agriculteurs n'ont pas les moyens suffisants pour se procurer de l'engrais. Dans le temps, l'Etat subventionnait l'engrais, quasiment tous les agriculteurs l'utilisaient. Mais maintenant ce n'est plus le cas. L'engrais devient désormais très cher, c'est donc très difficile pour un agriculteur pauvre de l'utiliser. Mais, il y en a qui en achète quand même.

Laurier: Mais quand ils n'utilisent pas l'engrais, est-ce qu'ils ont aussi de bon rendement?

Jacques : Pas vraiment. L'utilisation de l'engrais fait toujours accroitre la récolte. Mais sans engrais ce n'est pas le cas.

Laurier : Est-ce que vous avez une idée de la proportion d'agriculteurs qui utilise l'engrais ? Est-ce que c'est moitié/moitié par rapport à ceux qui ne l'utilisent pas ?

Jacques : La majorité de ceux avec qui nous travaillons utilise l'engrais. Je peux même dire presque tous ceux avec qui nous travaillons, l'utilisent.

Stherson: Est-ce que vous n'avez pas de souci de pratiquer une agriculture bio?

Jacques : L'objectif primordial du projet c'est de contribuer à la sécurité alimentaire dans la zone. Le problème majeur que nous rencontrons sur le terrain, c'est une explosion démographique. Dans ce cas, face à ce problème majeur, il revient toujours de faire des choix. Est-ce qu'on va se conformer à certains désidératas et pratiquer une agriculture bio, ou est-ce qu'on va plutôt se préoccuper à nourrir de plus en plus en plus de bouche. Notre intervention dans l'agriculture de la 4ème section est aussi confronter à ce problème.

Laurier: Mais cela pourrait aider aussi. Si on pouvait pratiquer une agriculture bio, les produits pourraient être vendus à des prix plus appréciables et comme ça, les agriculteurs auraient de l'argent suffisant pour se procurer de produits industriels.

Jacques : Cela pourrait effectivement aider, mais c'est si les produits agricoles des agriculteurs pourraient être exportés. L'agriculture haïtienne reste une agriculture de subsistance. La préoccupation première des agriculteurs, ce n'est pas de produire pour la vente au marché, mais plutôt pour l'autoconsommation.

Stherson : Quelles conséquences négatives peuvent avoir l'utilisation des engrais sur les sols ?

Jacques : Ça peut provoquer l'acidité du sol. C'est pourquoi nous sensibilisons les agriculteurs pour qu'ils ne fassent pas un usage anarchique de l'engrais. Il faut respecter le dosage nécessaire et le calendrier de l'application de l'engrais dans les jardins.

Laurier: Selon vous, quelles sont les pratiques traditionnelles observées sur le terrain qui méritent d'être abandonnées, soit parce qu'elles sont désuètes, soit parce qu'elles sont non productives?

Jacques: D'abord je retiens le fait que les agriculteurs mettent plus de 2 graines dans un poquet. Ça c'est une pratique à abandonner. Il faut savoir que les agriculteurs ne font pas de différence entre une graine et une semence. Parce qu'il ne distingue pas les deux, ils mettent beaucoup plus de deux graines dans un seul poquet pour pallier au fait que si une ou plusieurs graines ne pas germent pas, ils ne perdront pas le semis. Mais avec notre intervention, nous commençons à les porter à réaliser des tests de germination sur les graines. Ce faisant, ils commencent par arriver à l'évidence qu'il y a des semences et des graines. Quand on met en terre une bonne semence, on n'a pas intérêt à mettre plus de 2 dans un poquet. Une bonne semence c'est celle dont le test de germination a été réussi à un score de 80% au moins.

Aussi, grâce aux séances de formation que nous avons réalisées avec les agriculteurs, ils commencent par distinguer les variétés dans les haricots et dans d'autres semences.

Nous leur sensibilisons aussi sur les manières de conserver leurs semences. De concert avec le SNS (service national des semenciers) nous leur formons aux modes de stockage des semences. Nous avons récemment formé des GPAS (Groupements de production Artisanale de semences artisanales). Dans les séances de formation, nous leur avons fourni des techniques de préparation et de conservation des semences. Ce qu'ils faisaient avant, c'est qu'après les récoltes, ils mettent de côté une partie de la récolte pour semer après. Ainsi, ces semences-là ne sont pas de bonne qualité.

Stherson : Est-ce que les agriculteurs dans la $4^{\text{ème}}$ section ont accès à des canaux d'irrigation pour leur permettre d'arroser leurs jardins ?

Jacques : Il n'y a pas vraiment de canaux d'irrigation. Il y a actuellement un grave problème à ce niveau. Dans la zone irriguée, il y a assez d'eau pour que les agriculteurs puissent en bénéficier. Le problème dans les zones irriguées se pose plutôt dans le mode de gestion de l'eau. Il n'y a pas une trop bonne gestion qui se fait et cela cause pas mal de problème dans les zones.

Le BAC (bureau agricole communal) est actuellement en train de développer des moyens pour résoudre ce problème. Le BAC va construire des canaux d'irrigation pour une meilleure distribution de l'eau.

Stherson: Est-ce que les agriculteurs de toutes les zones de la 4ème section cultivent les produits agricoles suivant: maïs, petit mil, patate, haricots? Est-ce que les manières de les cultiver sont identiques? Est-ce qu'il y a des pratiques traditionnelles que vous observez chez les agriculteurs quand ils cultivent ces produits?

Jacques : Chaque espèce a ses propres exigences. Mais généralement, ce sont les mêmes paquets techniques, les mêmes pratiques que nous mettons en œuvre. Les nuances sont soit dans la dimension des billons, dans la distance entre les poquets, de la fréquence d'arrosage, etc. Par exemple, pour la culture des haricots, la distance à respecter entre les poquets est de 20 centimètres ; pour le maïs on peut ajouter quelques centimètres de plus. Mais l'idée fondamentale, c'est le respect d'une distance raisonnable pour permettre aération entre les plantes, pour éviter qu'elles entrent en compétition pour les éléments nutritifs et pour éviter l'excès d'humidité.

Mais, ce qu'il faut aussi noter, c'est qu'il existe dans la 4^{ème} section de différentes zones agro-écologiques. Chaque zone agro-écologique a sa spécificité agricole. Dans certaines zones, surtout les zones sèches, on cultive le petit mil, le pois inconnu, etc. d'autres zones cultivent des arachides, d'autres le maïs, la patate, etc.

Laurier : Comment vous aidez les agriculteurs dans le choix des parcelles suivant la culture à mettre en terre ?

Jacques : La pratique recommandée pour nous autres agronomes, c'est le test des sols. Le test des sols permet de mettre en évidence les éléments nutritifs présents, manquants ou disponibles en excès dans les sols. Mais le processus de tester les sols nécessite tellement de temps, nous ne les pratiquons pas de manière systématique. Nous nous basons assez souvent sur d'autres critères : notamment, la vocation du sol, sa texture, son historique de culture.

Laurier : Pour caractériser les techniques et connaissances des agronomes et leurs techniques et connaissances, quelles sont les termes spécifiques qu'utilisent les agriculteurs ?

Jacques : Pour ce qui renvoie à leurs techniques et connaissances, ils disent « teknik pan ou yo ou konesans pan ou », pour ce qui concerne les techniques et connaissances des agronomes, ils parlent de « teknik agwonòm yo ou konesans agwonòm yo ».

Stherson: Remerciements et clôture de l'entretien

Entretien 02 (avec un agronome)

• Entretien réalisé par Stherson Senat avec l'agronome Pierre [nom d'emprunt] (ancien

employé du projet AKOSAA) à sa résidence à Delmas 18, Port-au-Prince (Haïti), le 20 janvier 2016 de 9h30 à 11h45.

[Cet entretien a été réalisé en langue créole-haïtien]

Stherson Senat : Présentation des objectifs de l'entretien à l'agronome Pierre

[Nan chita pale nou pral gen la, map chache konprann kijan agwonòm yo travay ak peyizan an yo? Kijan de pratik peyizan yo genyen nan koze travay latè? ki èd agwonòm yo pote pou yo? Kijan kolaborasyon yo ye? elatriye...

Anpil fwa nou konnen konesans nou leve jwenn yo, sila paran nou yo ak gran paran nou yo kite pou nou yo diferan de konesans lasyans yo, nan domèn travay latè se menm bagay la. Èske nou menm agwonòm, nan kad travay nou ak peyizan yo, èske nou remake gen konesans oswa pratik yo genyen ki diferan de sa nou genyen yo? Si wi, eske gen nan pratik sila yo ki efikas, èske genyen ki ta mande pou yo modifye?]

Pierre: Selon mwen menm, konesans syantifik yo se de travay apwonfondi, travay ampirik ki fèt sou konesans tradisyonèl yo. Sa vle di ke konesans syantifik y opa pati a pati de anyen. Ou ka rive nan yon milye kote agrikiltè a diw, mwen se sou lalin m plante. Ou ka nan linèt syantifik ou, ou paka rive pwouve sa, men siw fè eksperyans lan, ou ka rive wè e konprann èske nan plante sou lalin, sa bay rezilta satisfezan ou pa. Gen lòt metòd nan koze travay latè ki firanmezi ap evolye. Kounye a avek machinri agrikòl ki genyen, lòt eleman tou kir antre nan domèn nan... Men efektivman, gen anpil metòd tradisyonèl ki toujou ekziste e moun yo toujou mete an pratik nan kad travay latè. Men gent ou teknik modèn yo, nap eseye nan kad travay nou entegre nan pratik peyizan yo, pa nan objektif poun elimine totalman teknik tradisyonèl agrikiltè yo, men pou sèvi kòm sipò, nan travay agrikiltè yo.

Stherson: Eske w ka edem enimere tout teknik peyizan yo genyen, e ke w obsève nan seksyon Lalouère, ki totalman depaman ak tenik nou menm agwonòm nou genyen?

Pierre: Teknik yo varye an fonksyon de kilti yo. Si pa ekzanp nou pran kilti pwa a. Agrikiltè yo pat konn plante pwa sou biyon. Yo gen yon sistèm kawotaj yo toujou fè, yo jis fè yon seri kawo nan espas yap plante a, yo jis kite yon ti espas pou dlo rantre nan chak kawo yo, epi yo plante anddan kawo yo. Se yon teknik ki transmèt de jenerasyon an jenerasyon. Jan yo fèl la, sa koz kèk pwoblèm. Jan kawo yo fèt la, sa fè yo kenbe dlo a, dlo a domi epi li pwovoke yon eksè imidite, sa ki bay maladi chanpiyon epi ki antrave devlopman plant lan. Anplis, pliske y opa fè aspèsyon, sa lakoz anpil pwoblèm. Avèk teknik modèn yo, nou fè biyon, nou plante sou biyon, nou itilize angrè chimik e nou fè aspèsyon. Sa fè nou gen plis garanti sou rekòt yo.

Stherson: Èske lasyans agwonomik detèmine yon fason espesifik pou plante de pwodui tankou mayi, pwa, patat, pitimi? oubyen èske se menm pakè etknik yo itilize pou plante tout pwodui agrikòl?

Pierre: Nan syans agwonomik gen yon bagay ki rele fich teknik. Fich teknik lan se etabli w etabli, lèw devlope yon varyete kèlkonk (varyete, sa vle di gen plizyè kalite, plizyè varyant nan chak espès kèlkonk). Pa ekzanp, ou gen pwa, tout pwa se pwa, men tout pwa pa menm. Ou ka toujou wè gen pwa wouj, pwa nwa, pwa blan. Men se pa koulè a ki diferansye yo. Yo diferan nan gou yo, jan fèy yo etale, jan yo devlope lè w plante yo, kantite tan yo pran pou yo fè flè, kantite tan yo pran pou yo pare. Tout say o detèmine karakteristik la. Lèq gen tout bagay say o ki varye de youn a yon lòt, lè sa a ou di ou gen plizyè varyete. Sa ka rive gen de varyete ki pi rezistan a yon seri de maladi. Konsa, pou chak varyete, yo devlope yon fich teknik espesifik. Fich teknik lan prezante tout jan w dwe fè pou chak varyant nan yon espès done, tout pwosesis depi nan plante jis nan rekòlte pou rive maksimize randman an. Nan sans pou eksplwate kilti a nan optimum randman l. Lontan, varyete peyizan yo te konn itilize yo te mande mwens fètilizan agrikòl, mwens pestisid. Men plis varyete a ap amelyore, plis lap mande pou pran swenl, plis entran agrikòl. Nan metòd agrikiltè yo, paske yo pa konnen paramèt foch teknik yo, lè yo fin plante, yo sakle, yo pa fè anyen ankò.

Anfèt, fich teknik lan pa twò diferan pa rapò ak varyete yo. Men s aka rive gen kèk varyasyon ki fèt ant menm espès la pou plizyè varyete. Se konsa lasyans agwonomik define kijan wap plante de plantasyon an a rekòt la. Lasyans define tou yon ansanm operasyon pou chak kilti. Sa vle di, si wap plante patat, se pa menm jan si wap plante pwa. Si wap plante patat, ou dwe fè biyon yo pi gwo, paske patat la donnen anba tè. Pitimi pa mande menm bagay ak pwa. Pa ekzanp, pitimi an, ekonomikman, ou pa bezwen fè aspèsyon pou ensèk pou li. Pitimi se yon plant ki trè rezilyan. Li trè rezistan pa rapò ak sechrès. Depil fin jwenn yon ti kantite dlo poul leve, ou mèt bliyel wa tounen vin rekòltel lèl bon. Depiw te nik fin plantel, li leve, ou saklel, sa sifi. Se diferan pou pwa, fòw saklel, fòw veye sil pa gen atak ensèk oswa lòt maladi.

Konesans ak fich teknik yo trè enpòtan. Nan sans yo endike w tou nan kid at ou ka plante tel tip de pwodui. Agrikiltè yo se grand kanpay yo yo swiv. Men li enpòtan pou swiv fich yo sa ap evite w yon seri dezas. Anpil fwa, lè se metòd tradisyonèl yo ou swiv, oubyen lè se lapli wap tan pou plante. Sa konn rive ou plante nan yon dat epi ou pa rive reyisi rekòt la paske gen yon seri maladi, yon seri ensèk ki gentan anvayi plant lan paske kalandriye pou plant lan te respekte a li pa respektel. Tankou lè gen papiyon lasenjan an jen. Papiyon yo se cheni ki fè yo. Depi ou gen yon plant kip a swiv kalandriye nòmal li, lè papiyon lasenjan, cheni ap anvayil.

Stherson: Èske gen yon metòd estanda lasyans agwonomik prezante pou fètilize sòl yo?

Pierre : Nòmalman, lè wap fè fètilizasyon, li rantre nan yon pakedj global agrikiltè yo pa fè. Men tou, fòk nou di se leta ki ta dwe akonpaye yo pou yo fèl. Paske nan pakedj la, li ta dwe kòmanse nan yon tès sou sòl la. Fè dabò yon prelèvman nan sòl la. Prelèvman sa, wal avèl nan

laboratwa pou analizel e detèmine ki relika fètilizan sòl la gen déjà, tankou azòt, fosfò, potasyòm. Ou gade kisa tè a gen déjà kòm rezèv. Epi, swivan fich teknik plant lan, pou gade ki pwopòsyon plant lan plis bezwen nan eleman sa yo poul byen devlope e bay bon randman. Sal manke a wap fè yon apò òganik, a pati de fimye oswa a pati de konpòs. Konpòs la, lè wap prepare tè a pou plante, lè wap vire tè a, ou tou melanje konpòs la avèl. Lè w fin fè tout sa, sil manke eleman toujou, se lè sa wa pral pote eleman ki manke a. Kidonk, ou dwe pase nan etap sa yo anvan w rive nan fètilizasyon an. Sa a se metòd syantik la. Menm pou kilti a tou, moun kap fè angrè chimik yo detèmine fòmilasyon pou kilti yo. Sa vle di, angrè ki bon pou bannann, se pa menm angrè a ki bon pou pwa. Angrè ki bon pou mayi, se pa li ki bon pou pitimi. Kidonk, ou ta sipoze, pa rapò ak bezwen plant sa yo, defini de dòz pou chak kilti sa yo. Gen de fòmil ki defini dòz sa. Sa toua p depann de kijan moun nan fè wotasyon kilti yo sou jaden an. Yon moun ki fin plante diri sou yon tè, answit li plante mayi, se pa menm fòmilasyon an l pral bezwen si l fin plante mayi apre li plante pitimi. Sa yo se tout sa yon moun kap travay latè ta sipoze pran an kont swivan konesans syantifik yo. Men peyizan yo plis ap chache fasilite.

Stherson: Kisa konpòs la ye?

Pierre : Konpòs la se yon angrè vert, ki fèt a baz de rezidi de vejetal e de dejeksyon animal. Jan w fèl sèke, ou pran tout dechè vejetal ou lage nan yon twou, ou met kaka bèt (bèf, cheval, bourik, milèt, kabrit), ou kitel la, ou brasel tanzantan pandan 6 mwa. 6 mwa se poul ka byen dekonpoze. Paske sil pa byen dekonpoze lap tounen yon lòt bagay ki pap bon pou plant lan. Lap tounen metàn. Metàn nan toujou rete cho, nenpot plant ki kwaze avèl la lap boulel.

Stherson: Èske agrikiltè nan 4ème seksyon an konn tout bagay sa yo?

Pierre : Non. Nan tan lontan pètèt yo te konn itilize konpòs. Men kounye a yo pa fè sa. Si moun nan ka achte angrè chimik, li nik achtel. Kounye a, se pou yon seri kilti sèlman yo itilize konpòs. Pa ekzanp pou kilti tomat, moun yo itlize konpòs. Men kantite konpòs wap bezwen pou yon hectar, sa yon ti jan dekouraje moun yo tou. Pou yon hectar de terre, wap bezwen omwen 400 sak konpòs. Tandiske wap sèlman bezwen 6 sak angrè chimik. Kidonk sa esplike poukisa moun yo pito chwazi angrè a nan plas konpòs la. Si omwen te gen yon antrepriz kap pwodui konpòs la, li te ka mieux.

Stherson: Èske nan travay nou ak agrikiltè yo, nou remake yo toujou gen pratik boule tè a? Si wi, èske nou pale avèk yo sou sa, ki prensipal motivayon yo avanse sou sa?

Pierre : Pratik « abatti-bruli » a pran nesans kòm yon mwayen pou debarase tè yo de move zèb. Depi nan envasyon lagrikilti jous rive nan mwayenaj yo te toujou pratikel. Sa te menm fè pati de yonn nan operasyon agrikòl yo. Men avèk devlopman lasyans, yo rive admèt ke se yon move Pratik, e ti kal pa tikal, yap eliminel nan pwosesis agrikòl yo. Peyizan an yo an Ayiti toujou kontinye pratikel. Men tout rechèch agwonomik yo etabli ke sa trè nefas pou pwosesis agrikòl la. Kisa k rive, sèke, pou plant lan grandi, devlope e bay fwi, li pran nan tè a, yon ansanm eleman ke lot eleman vivan tè a gen ladan jenere. Lèw boule tè a, ou fè ke plant lan pa ka jwenn e esplwate

eleman sila yo. Sa peyizan y oak sans premye yo koprann, sèke, lèw boule tè a, s aka fè randman an ogmante. Sa faussement vrai. Sa vle di kisa? Lèw boule dechè agrikòl sou tè, sa jenere sann, sann nan se yon sous de potasyòm. Si pa ekzanmp ou pran yon pye bannan, lè bannan nan pral jete, se la sa a li bezwen plis potasyòm. Donk, lèw boule dechè yo, e pyen bannann ki gentan pral jete a jwenn sann nan nan tè a. Lè sa, lè bannan sa a fin bon, wap jwenn yon pil gwo rejim bannan. Peyizan an panse lè sa a, se paske l te boule tè a ki lakoz. Men sa w ka swiv, lèl fin fè rekòt bannan sa, lòt ane li pap jwenn menm bagay la. E de ane an ane, tè a vin sterile. Sann ki te gen potasyòm nan fini e tout mikwo òganis ki te genyen nan tè a te gentan mouri anba dife. Lot motivasyon peyizan an yo konn soulve lye ak kesyon lajan. Yo di si pou yo peye leve dechè òganik yo sou tè a, sa ap koute yo plis. Yo prefere boulel e du coup detwi eleman ki ta ka itil yo.

Stherson: Kijan rapò yo ye ant agwonòm yo ak agrikiltè yo?

Pierre: M ka diw, rapò yo dewoule e evolye swivan kontèks yo. Premyeman, lè oumenm kòm agronòm parèt devan peyizan an nan kad yon pwojè, nan tèt peyizan an li panse se yon gwoup moun ki vini, ki gen yon kòb yap boule, lap mete tout malis li deyò pou l jwenn ti pòsyon pal la. Lè nan kolaborasyon yo li ran li kont ke se pa lajan kap simen, li anvi konprann ke se yon bagay nap chache mete soup ye, li chanje estrateji. Li pran pòz lap kolabore, men l toujou met nan tèt li ap gen yon mago ouswa yon bagay kap tonbe kanmen. Li toujou malis nan rapò yo.

Nou kad eksperyans parcelle d'expérimantasyon nou fè nan zòn nan, nou mande peyizan an yo pou yo mete kèk moso tè a dispozisyon nou. Sa yo fè, nan menm lojik "Le jeune agronome" Maurice Sixto a, yo mete pati ki pi pa bon yo a dispozisyon nou. E yo di antre yo, yo pral gade si agwonòm ka fè latè pale. Nan tèt peyizan an, li nan konpetisyon ak agwonòm nan. Li mefyan. Nan pansel, depi agwonòm nan vini, li pral dil sa lap fè a, jan lap fè a pa bon.

Sa nou fè nou menm agwonòm, nou aksepte chalenge lan. Nou aksepte kelkeswa pòsyon tè yo mete a dispozisyon nou an. Nou aplike nòm syantifik yo. Nou fè pasèl yo nan zanviwon pasèl pa yo a. Nou eseye nan tout mezi sa mande, enplike yo nan aktivite yo. Dayè tè yo pa pou nou, se tè yo, nou montre yok e se pa elimine nou vin elimine Pratik pa yo a, men pito nap eseye fè yo fè yon lòt esperyans. Konsa, lè rekòt yo pare, yo ran yo kont randman pasèl yo depase de lwen randman jaden pa yo a. Lè say o di: "Agwonòm, genlè sa a bon wi". Nan tèt yo se pa yon metodoloji ni yon pwosesis ki fèn rive la, se ka toujou yon kout chans. Lap tann ou nan yon lot rekòt. Se se 2, 3 ou 4 rekòt, li komanse konvenki vre, metòd ak respè teknik syantifik yo jwe yon wòl nan bay randman an. Konsa, gen anpil ki kòmanse chanje pratik.

Nan kad « parcelle d'expérimentation » nou revalize yo, m konn gen de agrikiltè ki mache vizite tout parcelle yo, pou yo wè si se vre se yon kesyon metòd.

Yon ekzanp ankò, lè yon agrikiltè te konn ap plante pwa lontan, swivan konesan li leve jwenn yo, li te konn mete nenpòt 6 grenn nan yon twou. Ki lojik li gen nan tèt li, sèke, si grenn lap itilize, si gen ladan yo ki pa bon, si genyen ki pap leve, li dwe met anpil pou si kek pa leve la sove yonn oswa 2 pye. Dèfwa sa konn rive tout 6 la leve. Menmsi tout 6 la leve, li pap rache nan

yo. Kounye a, plant yo vin twò kwense, yo rantre nan konpetisyon pou espas, pou limyè solèy, pou eleman nitritif, elatriye. Ou gen 6 ti pye pwa kap batay pou yon ti kantite redwi eleman nitritif. Kounye a, ou vin gen 6 ti pye pwa chetif ki pral bay yonn, 2 gous.

Kidonk, nan esperyans nou fè yo fè sou parcelle d'expérimentation yo, nou fè yo mete 2 grenn nan yon twou. Pandan nan pa yo a yo kontinye mete 6 grenn. Lè rekòt la bay, sou parcelle d'expérimentation yo, chak pye bay yon kantite enòm de gous, tandiske nan pa yo a, chak ti pye byen chetif yo bay yonn, 2 gous. Lè sa a, yo vinn rann yo kont metòd ak teknik nou itilize yo pi bon.

Stherson: Nouvo teknik yo kisa yo ye?

Pierre: Premyeman, fok se semans yo itilize olye de grenn. Kisa yon semans ye? Se jis yon grenn ki teste e dont pouvwa jèminatif li pwouve. Donk, ou sur ke, lèw met 2 grenn nan yon twou, 2 grenn yo ap leve. Chak semans karacterize par pureté spécifique li. Sa vle di, lèm di m gen tel varyete pwa, m pap jwenn li melanje ak okenn lòt varyete. Dezyèmman, fòk ou respekte distans de plantation an. Distans pou yo respekte a se 20 santimèt. Men an jeneral, se pa sa peyizan yo fè. Jan yo fèl, se yon moun ki pase devan ap fè tou san kontwòl san respekte okenn distans, yon moun dèyèl ap vide grenn nan tou a, yon lot ap bouche tou a ak pyel. Yon lòt pwoblèm, lè moun nan ap pilonen grenn nan anba tè a, grenn nan gen yon rezèv an force, lèw pilonnen tè a sou li a, li vin pa gen ase fòs poul pouse jèm ni deyò paske sol la vin pa friyab. Nan tèm syantifik yo, lè tè a konpakte, ou pral fin gen yon defisit ki rele perte à la levée. Ou imajinew, ou simen yon seri grenn, depi nan jèminasyon an ou gentan pèdi yon bon valè paske gen yon bon valè ki gentan pa leve. Twazyèmman se operasyon dantretien yo. Nan koze opération d'entretien an, timing lan konte anpil tou. Siw te supoze fè yon dezèbaj, ou kite tan pou te fèl la pase ou pa fèl, sak vin pase, move zèb yo rantre nan konpetisyon ak plant lan. Lòt bagay ki konn rive, move zèb la konn sèvi de yon « plante autre pour les insecte ». Jeneralman, move zèb la sanble ak plant ki kiltive a. Lè sa a, ensèk la abite nan move zèb pou l tan plant lan. Kou plant lan parèt, li kite move zèb la pou l al abite ladan. Koze timing lan pa vle di anyen pou agrikiltè yo.

Stherson: Talè a ou di, malgre anpil fwa agrikiltè a konsyan ke metòd ak teknik agwonò yo ap itilize a pi bon pase teknik ak metòd pa yo a, men gen yon mefyans ki degaje. Selon ou menm, sa ki esplike mefyans sa?

Pierre : Yonn nan premye rezon an, sèke agrikiltè a met nan tèt li, sil itilize lot teknik lan, sa ap koute l pi chè. M ka di, premye rezon an li ekoomik. Agrikiltè y opa gen yon kalkil yo fè sou pwodiksyon agrikòl yo a. Yonn nan batay nou te konn ap fè ak agrikiltè yo se pou yo fè yon « compte d'exploitation agricole ».

Stherson: Kisa ki yon « compte d'exploitation agricole »?

Pierre : Sa pou konprann, menm jan ak tout antrepriz, yon fanmi (mesye, madanm, pitit) kap fè jaden, pou nou se yon antrepriz agrikòl. Tout antrepriz, nan kad fonksyonman l, dwe fè de previzyon. Li dwe kalkile konbyen lap depanse nan pèsonèl, konbyen lap depanse nan matyè premyè, konbyen lap rantre, konbyen benefis li ap ye. Nan agwonomi, yo rele sa : « compte d'exploitation agricole ». Sa vle di, moun nan prevwa fè tel jaden, men tout sa lap bezwen, men tout sa lap depanse, men tout sa lap rantre. Lè w pale sa ak agrikiltè a, li diw monchè agwonòm, jou m fè « compte d'exploitation agricole » la, map tou sispann fè jaden. Paske nan tèt li, li toujou fè pèt. Pou li, aktivite fè jaden pa rantab. Se yon bagay lap fè paske l te toujou ap fèl. Paske paranl mouri kitel pou li. Se pa yon bagay moun ka fè pou rantre lajan.

Men an reyalite, lèw analize ou wè se pa vre. Lèl fè yon rekòt, sal sere poul manje a, li pa kontabilizel. Li pa konsidere l nan chif li genyen yo. Sa l peye eskwad, sal bay eskwad manje lè lap prepare tè a, sal distribiye bay moun ki vin edel rekòlte, li pa kontabilize yo. Le fait que agrikiltè a pa gen okenn kalkil li fè sou aktivite a, li tou pa ka fè okenn envestisman. Nan lojik pa yo, yo pa panse si yo met ansanm yo 5, 6 pou achte yon motokiltè, sa te ka fè yo al pi vit e fè mieux.

Stherson: Mizapa parcelles d'expérimentation yo, ki lòt espas agwonòm yo pataje ak peyizan an yo, pou pèmèt echanj yo?

Pierre: Gen anpil espas nou pataje ansanm. Premye bagay pou konprann, l'agriculteur entend avec les yeux et non avec les oreilles. Se obsève pou kite agrikiltè a obsève ak jel. Lè se di wap dil, li pa tande anyen. E lè poul fè obsèvasyon yo, se pa di wap dil men ki obsèvasyon poul fè non. Se pito metel nan kondisyon poul fè obsèvasyon l vle, poul konprann jan l swete konprann nan. Paske li trè mefyan. Li pa swete mound il sa lap fè a merite chanje. Se li ki dwe reyalize sa pou kont li. Nou genyen tou de champ école-paysan nou met sou pye. Kote nou fòme kèk agrikiltè ki yo menm nan kad champ yo, fòme lòt agrikiltè. Jeneralman, elèv li yo se agrikiltè ki vwazen ak li yo. Sa vle di, li gen yon jaden, tout lòt jaden bò kotel yo. Tout agrikiltè ki mèt jaden yo se elèv li. Li gen pou wòl, montre yo itilize teknik nou menm nou te montrel yo. Prensipal ansèyman an, se ke tout lòt agrikiltè yo ap vin gade sou jaden l lan kisa l fè, ki jan li itilize teknik yo po yo ka fè menm bagay la sou jaden pa yo tou. Se donk yon lòt mwayen nou itilize poun vilgarize teknik syantifik yo. Tanzantan nou rafrechi konesans li pou pèmèt li abil nan esplike lòt yo metòd ak teknik yo. Pa bliye se yon agrikiltè parèy, nou panse transmisyon an ap fèt pi fasil. Chak agrikiltè ki responsab yon « champ école-paysan », se yon pwomoteur-vulgarisateur, li gen sou responsablitel 10 lòt agrikiltè ki se elèv li. Ba yo lap transmèt teknik nou montre l yo.

Stherson: Èske gen kèk bagay nou ka estime nou aprann de esperyans peyizan yo?

Pierre: Janm diw li déjà, nan travay nou ak peyizan yo, nou pa konsidere yo kom tono vid ke nou vin ranpli. Nan kolaborasyon nou gen ak yo, se yonn aprann nan men lòt. M ka pran kom ekzanp le fait ke pasèl peyizan yo pa etann sou anpil sipèfisi, sa fè gen anpil difikilte pou nou adapte teknik labouraj ak biyonaj nou konnen yo sou yo. Sitou se ak traktè nou fè labouraj yo

pou pèmèt nou fè biyon yo pi byen. Peyizan yo, lè yo fin aprann teknik biyonaj nou moutre yo a, yo rive devlope pwòp konpetans yo nan sans sa. Yo pike tè yo a la main e yo fè biyon yo pi kout e pi jis. Yo preske pa respekte konsiy modèn yo nan fè biyon pa yo a. Men say o fè yo bay menm rezilta ak teknik syantifik yo. Sa fè anpil fwa nou adopte teknik pa yo a pito.

Stherson: Nan kad obsèvasyon sou tèren an, m rankontre kèk agrikiltè ki vrèman konsyan de efikasite metòd ak teknik syantifik yo. Men ki kontinye malgre tout sa itilize sa konesans tradisyonèl yo. Selon ou menm sa ki ka esplike sa?

Pierre: M konprann sa sou 2 ang. Premyeman, chak agrikiltè yo gen « pour la plupart » plus key on parcelle. Anpil fwa, yo estime sa pran twop tan lè yap aplike teknik syantifik yo. Lòt bagay nou ka konsidere ankò, se paramèt ekonomik lan. Yo toujou estime yo ap depanse plis kòb si yo met an Pratik teknik syantifik yo. Men se yon move kalkil, paske kob kap depanse a pa anyen paske randman ap plis, 4, 5 fwa plis ke lè yo itilize konesans tradisyonèl yo. Men piske yo pa fè okenn kalkil sou pwodiksyon yap fè a, yo panse sa pap nan avantaj yo. Konsa, malgre yo okouran de teknik yo, anpil toujou itilize teknik pa yo a ki pa mande twòp depans.

Stheson: Nan obsèvasyon m fè nan 4ème seksyon an, m remake tè a gen diferan koulè suivan chak zon yo. Èske sa vle di yon bagay spesifik?

Pierre: Wi. Koulè tè a temwaye de ki eleman chimik oubyen eleman fètitilizan li genyen pi plis ou pi piti. Pa ekzanp, lèw gen yon tè ki wouj, san w poko fè okenn analiz sou li, ou kapab di tè sa a gen anpil fer ladan. Lèw jwenn yon tè ki nwa, sa vle di tè sa a rich an matyè òganik. Se yon tè ki ta sipoze gen anpil eleman fètilizan ladan. Lè tè a blanch, sa vle di « potentiel d'hydrogène (PH) » li trè wo. Fok PH la yon nivo 7 pou l nòmal. Depi PH la pi ba (sa vle di li asid), gen plant ki paka evolye ladan; depil pi wo (sa vle di li basik) gen plant ki paka evolye ladan.

Stherson: Eske lè agrikiltè yo plante se pou yo manje oswa pou yo vann?

Pierre : Wi. Anpil fwa sa konn rive agrikltè vann tout rekòt la pou l regle yon pwoblèm ijan (maladi, maryaj, lekòl, lopital, elatriye...). Apre li al achte menm pwodui a an mache. Men jeneralman, lè yo plante se pou manje ak pou vann. Yo manje yon pòsyon, yo vann yon pòsyon.

Stherson: Objktif prensipal nou nan kad rechèch sa, se chache konprann chak sitèm konesans yo, sa vle di tradisyonèl ak syantifik, epi gade ki posiblite ki genyen pou nou rive ak yon fizyonman nan yo, nan lide pou n jwenn pi bon randman. Èske selon oumenm, gen posiblite pou gen jonksyon ant konnesans tradisyonèl yo e konesans syantifik yo pou atenn de mèyè randman?

Pierre : Yonn nan bagay pou nou met nan tèt nou se fason nap abòde agrikiltè a e konesans li genyen e depil piti lap obsève e li ap met an pratik yo. Fòk pa gen okenn anprsman a rejte konesans li yo. Esperyans yo konte anpil pou nou. Nou dwe pwofite de esperyans y oak late a epi entwodui an douse teknik kap pèmèt yo amelyore kondisyon yo. Pa bliye pi gwo pwoblèm yo

toujou mete an avan nan retisan yo pou aplike konesans syantifik yo se pwoblèm ekonomik. Fòk paralèlman ak apò teknik agwonòm yo, yo gen de apò finansye, de sibvansyon ki ka pèmèrt yo pa gen sousi lajan ankò lè pou yo mete an Pratik konesans syantifik yo.

Men tou fòk nou mete nan tèt nou, lè nap konpare teknik tradisyonèl ak teknik modèn yo, pa gen yon klwazon ki twò etanch eantre yo. Ou paka mete yon mi pou di sa a tradisyonèl, sa a modèn. Pa bliye avek koze agrikilti biyolojik la jounen jodi a, lemond ap retounen vè tout sa ki bio. Bio a vle di, tout ce qui est machinerie agricole, tout ce qui est pesticide, engrais, etc. gen yon tandans pou retire yo petit à petit nan agrikilti a. Donk, puiske ou pa ka panse akrilti antrepriz ak tandans san pestisid, san machin agrikòl, san angrè, se di ke tandans se retounen a yon agrikilti familyal ki ka bay yon pwodui bio.

Stherson: Remerciement et cloture de l'entretien.

Entretien 03/agriculteur

• Entretien réalisé par Stherson Senat avec un agriculteur dans la localité de Rasanble (zone sèche)

Stherson Senat : Présentation des objectifs de l'entretien à l'agriculteur

[Nan chita pale nou pral gen la, nou vle jwenn enfòmasyon sou jan nou kwè, jan nou panse, teknik ak metòd nou itilize nan fè jaden, sitou teknik ak metò nou leve jwenn paran nou te kite pou nou koze plante, pwoteje sòl ak plant nan zòn nan. Enfòmasyon nap jwenn nan ti chita pale la ap pèmèt nou konprann kisa teknik ak metòd sa yo vle di pou nou, ki siyifiksyon sosyal, ki lojik kiltirèl ek ekonomik ki kache dèyè chak sa nou pral di nan kad chita pale sa.

Anpil fwa, konesans nou leve jwenn gran paran nou yo kite pou nou yo pa menm ak konesans lasyans yo. Nan kay travay latè, lè nou konsidere tout konesans nou leve jwenn e nou konn abitye itilize, lè nou konpare yo ak konesans syantifik agwonòm yo itilize nan kad travay latè e sitou nan kad kolaborayon nou gen ak yo, kil ide nou fè?]

Agriculteur de Rasanble: Diferans m ka fè sèke, ansyen metòd la bon anpil, men li pa gen menm garanti ak metòd agwonòm yo. Sak fèm di sa, m remake tout moun kap pratike anyen metòd nou leve jwenn pa jwenn yon reyisit nan rekòt yo. Nou pratike jaden nan metòd nou leve jwenn yo paske se yo nou konnen. Men nou travay, nou pa tèlman jwenn bon rezilta nan rekòt. Jan agwonòm yo plante a miyò, men sa mande anpil depans. Nan metòd agwonòm yo, yo prepare tè a ak machin, yo fè siyon, yo fè biyon, yo itilize pi bon grenn pou plante, yo itilize mwens semans et yo met angrè. Sa mande anpil lajan pou fè tout sa. Nou menm nan abitid nou leve jwenn yo, nou kawote, nou fouye tou nou plante. Men jaden agwonòm yo ankadre yo toujou bay pi bon rekòt. Pi gwo defisi nou se kantite nou met nan tou yo. Pa ekzanp, yon jaden agwonòm yo ka fè pran 2 ou 3 mamit pwa oubyen mayi, noumenm se 10 lap pran nan fason nou plante a.

Dènye tan sa yo, ak ankadreman nou jwenn, nou kòmanse amelyore kèk bagay. Pa ekzanm anpil moun kòmanse plante sou biyon. Yo met mwens grenn nan yon twou, yo itilize angrè. Sa kòmanse amelyore. Nan metòd nou yo, se travay pou anyen. Kounye a, ak ankadreman nou jwenn yo nou komanse amelyore. Pa ekzanp, yon moun ka plante 5 mamit nan ansyen metòd la epi yon lòt plante yon sèl mamit nan nouvo metòd la epi moun ki plante 1 mamit la fè plis rekòt pase moun ki plante 5 lan. Agwonòm yo esplike kijan poun plante, ki distans nou dwe met chak plant yo...

Stherson: Ki diferan pwodui nou plante bò isit la? Eske nou gen yon metòd patikilye poun plante chak pwodui sa yo?

Agriculteur de Rasanble : Nou plante mayi, pwa, kann, bannann, pitimi, patat... Se toujou menm teknik yo. Men swivan ki pwodui l ye, swaw fè tou a pi piti oubyne pi pwo. Swaw fè bit yo pi gwo si se patat. Se menm jan pou prepare tè a. Si wap met angrè, ou nik metel. Men swivan sa agwonòm yo di, ta sanble gen yon jan e gen yon kantite angrè pou moun mete. Men pi fò peyizan bò isit pa itilize angrè. Se swivan esperyans nou nou travay. Paske nou pa gen mwayen lajan poun itilize lòt fason ki mande depans.

Stherson: Ki kotew aprann plante?

Agriculteur de Rasanble : Depi m leve ak papam, m jwenn li ap travay latè, m swiv sal fè yo m fè yo tou. Epi preske tout moun bò isit la se peyizan. Yon moun pa bezwen al aprann plante. M ka di sa nan san nou. Depi lontan lè wap plante, ou sekle tè, ou boule pay, ou kawote, ou plante. Sa a se konesans pan ou. Men gen defwa nou konn al swiv jaden agwonòm yo poun wè kijan yo fèl poun ka fè pan ou yo tou.

Stherson: Sim ta renmen fè yon lis fason nou abitye plante poum note tout jan nou fè lè nap plante nan metòd pan ou yo, èske w ka edem fè sa?

Agriculteur de Rasanble : Nan metod pa nou yo, lè nap plante, pa ekzanm lè nap plante pwa, nou sekle tè a, nou boule pay yo, nou kawote apre nou simen pwa san kontwòl. Tou yo, nou fouye yo yonn apre lòt pou tè a pa twò gaspiye. Lè nap simen, nou mete 5 oubyen 6 grenn nan tou yo pou si genyen ki pa leve. Lè se mayi wap plante, ou dwe fè seleksyon nan plan mayi a anvan w plantel.

Stherson: Sa sa vle di seleksyone plan mayi a?

Agriculteur de Rasanble : Lè wap fè seleksyon nan plan mayi a, ou dwe retire pati mouda a ak pati tèt la. Ou just pran pati mitan an. Ou retire pati ki gen grenn ki pi chetif yo. Teknik seleksyon an se agwonòm yo ki montre peyizan an yol. Men pou jis kounye a, gen moun ki toujou pa fè seleksyon. Menm si yo wè grenn nan chetif e li pa gen okenn posiblite pou l leve si yo plantel, yo plantel kanmenm paske yo pa konn teknik seleksyon an.

Stherson: Nou plante anpil pitimi bò isti la?

Agriculteur de Rasanble : Oui. Men pitimi bezwen pou lapli tonbe le w fèk plantel. Lapli pa tonbe. Se sak fèw pa twò wè pitimi nan jaden yo bò isit la ane a. Se mayi, pitimi, ak pwa nou plis plante.

Stherson: Èske nou gen yon fason espesyal pou nou fètilize tè yo? sa vle di pou nou fè tè a rann.

Agriculteur de Rasanble : Papa m toujou dim, pou pwoteje tè a poul ka bay bon jan rekòt, fòk nou pa boulel. Paske nan kotew boule fatra a, kote fatra a fè anpil sann, lè w fèk fè jaden sou li apresa, li gen dwa baw yon seri plant ki gen anpil fòs, ki byen manbre. Men apre yon 1 an, 2 an,

chalè boule sa a ou te bay tè a, li vin dejenere tè a nan menw e li vin paka bay okenn rekòt ankò. Pou jis kounye a gen moun ki toujou boule tè a. Menm jan papa m te dim lan, epi agwonòm yo di sa nan fòmasyon tou, nou pa dwe boule tè yo. Dènye tan sa a yo, peyizan yo itilize angrè tou. Lontan moun pat konn itilize angrè. E lèw met angrè nan tè a, si lapli pa tonbe oswa ou pa wouze tè a pou fonn angrè a, wap pèdi jaden an.

Stherson: Eske nou gen agwonòm ki konn travay ak nou nan zòn nan?

Agriculteur de Rasanble: Gen agwonòm ki konn pase, gen lè yo konn fè fòmasyon pou kek peyizan tou. Men nou pa gen agwonòm ki stab nan zònn nan pou travay ak peyizan yo. Men sam ka di tou, moun yo toujou pa kwè nan metòd ak teknik agwonòm yo. Yo toujou pi kwè nan metòd ansyen yo. Men tout retisans lan se paske fòk yo depanse kòb pou yo aplike metòd agwonòm yo. Yo toujou retisan nan sans sa. Yo plis itilize konesans pa yo a e yo pa sousye de efikasite teknik agwonòm yo.

Stherson: Kijan w konprann travay agwonòm yo oumenm?

Agriculteur de Rasanble : Selon mwen menm, travay agwonòm yo bon anpil. Yo ede nou nan kesyon kijan pou nou plante. Yo ban nou metòd ak teknik pou nou plante. Men, sa pa sifi. Nou swete jwenn ankadreman lajan, paske menm si nou okouran de teknik agwonòm yo, nou paka mete yo an pratik vre paske sa mande lajan.

Stherson: Kisa konesans ou leve jwenn yo vle di pou ou?

Agriculteur de Rasanble : Yo vle di anpil bagay pou mwen. Tou dabò, se yo nou leve jwenn, se yo nou te toujou konnen. Se yo ki mete nou kote nou ye a. Yo reprezante nanm nou, idantite nou. Men y opa twò efikas paske y opa pèmèt nou fè pwofi. Si nou jwenn mwayen lajan pou nou pratike lòt teknik, nap oblije pa pratike konesans nou leve jwenn yo.

Stherson: Lè w plante, èske se pou manje oswa pou vann?

Agriculteur de Rasanble : M plante poum manje e poum vann. Men nan fason nou fè jaden bò isit la, nou pa toujou jwenn bon kantite poun manje e pou nou vann. Sin manje anpil nou pap jwenn poun vann, sin vann anpil, nou pap jwenn ase poun manje.

Stherson: Men janm wèw konsyan sou efikasite metòd agwonòm yo, poukisa ou kontinye itilize metòd ansyen yo?

Agriculteur de Rasanble : Janm diw li déjà a, premye pwoblèm nan se mwayen lajan sa mande. Dezyèmman, nou manke jwenn kantite agwonòm disponib pou ede nou. Gen plis agwonòm sou tè ki wouze yo. Pa bò isit manke dlo, pa gen twòp agwonòm.

Stherson: Selon sa w konprann nan kolaborasyon ak agwonòm yo, èske nou aprann nan men agwonòm yo e yo aprann nan men nou tou? Èske se sèl nou menm ki gen pou aprann nan men yo?

Agriculteur de Rasanble : Nan kolaborasyon noua k agwonòm yo, yo aprann de esperyans nou, nou menm nou aprann de konesans yo. Men nou aprann plis paske gen anpil bagay nou te konn ap fè, agwonòm yo montre nou lòt fason pou nou fè pou n ka fè pi bon rekòt.

Stherson: Èske w panse si agwonòm yo fè anpil entèvansyon pou aprann moun yo teknik ak metòd syantifik yo, gen posiblite pou peyizan yo kite metòd ansyen yo pou travay ak metòd syantifik yo pito?

Agriculteur de Rasanble: Wi m panse sa. Paske dènye tan sa yo, gen anpil peyizan ki kòmanse itilize metòd ak teknik agwonòm yo pito. Gen anpil peyizan ki konprann yo gen plis posiblite fè pwogrè, si yo itilize metòd syantifik yo pito.

Stherson: Remerciements et cloture de l'entretien.

Entretien 04/agriculteur

• Entretien réalisé par Stherson Senat avec un agriculteur dans la localité de Jeannin (zone irriguée)

[Mes encadreurs, Laurier Turgeon et Joseph Ronald Dautruche ont assisté et ont intervenu dans cet entretien]

Stherson Senat : Présentation des objectifs de l'entretien à l'agriculteur

[Nan chita pale nou pral gen la, nou vle jwenn enfòmasyon sou jan nou kwè, jan nou panse, teknik ak metòd nou itilize nan fè jaden, sitou teknik ak metòd nou leve jwenn paran nou te kite pou nou koze plante, pwoteje sòl ak plant nan zòn nan. Enfòmasyon nap jwenn nan ti chita pale la ap pèmèt nou konprann kisa teknik ak metòd sa yo vle di pou nou, ki siyifiksyon sosyal, ki lojik kiltirèl ek ekonomik ki kache dèyè chak sa nou pral di nan kad chita pale sa.

Anpil fwa, konesans nou leve jwenn gran paran nou yo kite pou nou yo pa menm ak konesans lasyans yo. Nan kay travay latè, lè nou konsidere tout konesans nou leve jwenn e nou konn abitye itilize, lè nou konpare yo ak konesans syantifik agwonòm yo itilize nan kad travay latè e sitou nan kad kolaborayon nou gen ak yo, kil ide nou fè ?]

Agriculteur de Moreau: Sam ka diw sè ke, nou te gen sistèm pan ou pou nou travay. Men lè nou kòmanse travay ak agwonòm yo, nou komanse aprann lòt sistèm. Lontan lè nou konn ap fè plantezon, m ka diw nou te konn fè plis defisi. Pa ekzamp, sim pran platezon pwa, nan sistèm pan ou yo, nou te konn plante plis pwa e nou te konn rekòlte mwens. Kounye a, depi lè nap travay ak agwonòm yo, sistèm yo montre nou yo fè nou plante mmwens e rekòlte plis. Nan sistèm pan ou an, lè nap plante, nou kawote tà a, nou fouye tou yo ak wou et nou lage pwa. Nou konn lage 3, 4, 5 grenn pwa nan yon tou. Men ak teknik agwonòm yo, nou pa kawote ankò, ni fè siyon et nou simen a 20 santimèt. Nou bay angrè et nou pran swen jaden an. Nou vin benefisye plis nan rekòt yo. Nou aprann fè aspèsyon. Nan tan lontan nou pat konn fè sak rele aspèsyon an. Ak tenik sa yo, lè w te konn fè yon tè pran 10 mamit pwa, kounye a li ka pran 6 mamit. Sa fèw fè plis gany e nan rekòt, lap baw plis ke siw te plante 10 mamit nan teknik ansyen an.

Stherson: Èske nan konesans nou leve jwenn yo, gen yon fason patikilye pou plate chak pwodui? Pa ekzanp lè wap plante pwa gen yon fason pou fè sa, lè wap plante mayi gen yon fason pou fè sa, pitimi, patat, elatriye?

Agriculteur de Moreau: Non, ou pa plante tout bagay menm jan. Chak gen sitèm pa yo pou plante yo. Ou paka plante mayi, pitimi, pwa menm jan ak patat la gen sistèm pal pou plantel. Premye bagay, chak pwodui sa yo gen peryòd pa yo pou plante yo. Mayi a nou plantel nan mwa me, jen. Nan moman lapli. Lè wap plante mayi nan wotè, ou pa dwe siyonnen tè a. Ou nik saklel, ou tann lapli tonbe e ou fè tou yo pou simen mayi a. Men nan tè plat ou siyonnen tè a, ou plante mayi a sou siyon.

Stherson: Èske nan sistèm pan ou yo, nou te toujou konn itilize angrè?

Agriculteur de Moreau : Non. Nan tan lontan nou pat konn itilize angrè. Kèlkeswa plantezon nou te konn ap fè nou pat konn itilize angrè. Men kounye a siw fè yon plantezon san angrè ou preske pap rekòlte anyen.

Stherson: Jan w pale la, fason agwonòm yo montre nou pou nou plante rapòte nou plis?

Agriculteur de Moreau : Wi. Men nan sistèm plantezon agwonòm yo nou depanse plis. Fòk ou fè anpil depans pouk a benefisye bon rekòt. Paske kounye a, kelkeswa plantezon an, fòk fè siyon, fòk ou fè aspèsyon, fòk ou bay angrè. Sa fè ou oblije fè anpil depans.

Stherson: Apresa kisa nou konn fè ankò pou fè tè a bay randman?

Agriculteur de Moreau : Apa de angrè a, ou ta ka mete fimye oswa konpòs. Fimye a tap menm pi bon ke angrè a. Men pou fè konpòs la oswa fimye a, sa mande anpil tan ak anpil engredyan. Li vin yon ti jan pa twò fasil. Angrè a pi fasil e li trè chè. Sa fè ou depanse anpil lè wap fè plantezon.

Apresa pou preparasyon tè a, ou ka machinen, ou fè siyon ladan. Men tou fòk ou gen bon semans. Ou ka byen prepare tè a, men si semans ou pa bon ou pap gen bon rekòt.

Stheson: Kibò nou jwenn semans lè nap plante?

Agriculteur de Moreau : Lontan te konn gen bon semans. Te gen yon konpayi ki rele IDAI ki te konn bay bn semans. Kounye a ou gen dwa acthe semans lan nan biwo a li pa bon. Kounye se nan agwo sèvis nou achte semans. Men ou gen dwa achte semans la, ou konn se yon bon semans, lèw plante l li pa leve oubyen le grandi tankou chwal menl pa janm donnen.

Men tou, pou plante ou ka gen plant paw ou pa achte nan okenn biwo. Kòd mayi sa yo se pou plantezon yo la. Lèw pral fè plantezon, ou fè seleksyon ladan. Ou retire grenn bouda a, ou retire grenn tèt la e ou plante mitan. Fòk ou pran swen pou retire tout grenn ki pike yo anvan w plante l.

Stherson: Jan w diw fè seleksyon an, se pa yon konensans ou leve jwenn. Èske nou gen agwonòm ki aprann nou fè kèk bagay?

Agriculteur de Moreau : Non, nou pa leve jwenn li. Depi kèk ane gen agwonòm ki konn ban nou kèk teknik, kounye a nou travay ak agwonòm AKOSAA yo, sa ede nou aprann anpil bagay. Yo toujou vizite nou, vizite jaden nou yo, fè fòmasyon avè nou.

Stherson: Èske lèn travay ak agwonòm yo nou estime se yon pataj konesans ki fèt osinon nou wè agwonòm yo plis vin montre jan pou nou fè san y opa teni kont de konesans pan ou yo?

Agriculteur de Moreau: M ka di se plis yon pataj konesans. Paske yo toujou mande nou kouman nou konn fè. Nou esplike yo jan nou konn fè, jan nou leve jwenn paran noua k gran paran nou te konn toujou fè e nou fè menm jan. Yo menm tou, yo esplike kisa ki pi bon, kisa kip a twò bon pou nou fè. Agwonòm yo toujou fè nou konn sa tou. Yo toujou di nou yo aprann de esperyans nou.

Stherson: Èske nou toujou prè pou nou aksepte teknik agwonòm yo ban nou yo? Menmsi yo ta depaman ak teknik nou yo?

Agriculteur de Moreau : Wi nou toujou aksepte yo. Menmsi nou pa itilize yo a 100%, nap itilize kanmenm. Menmsi se a 60%.

Stherson: Siw di yo bon e yo itil nou, poukisa nou pa itilize yo a 100%?

Agriculteur de Moreau : Sak fè nou plis paka itilize yo a 100%, se sitou mwayen lajan sa mande. Apresa, se pa tout moun ki pran fòmasyon sou sa. Ou gen dwa pran fòmasyon an, men se pa sèl ou kap fè travay la, lòt moun ou pran pou edew fè travay la konn pa konn teknik agwonòm yo. Ou paka toujou la pou ap veye chak grenn moun. Sa fè ke w paka respekte l a 100% vre.

Stherson: Si nou pat gen agwonòm yo ki ape de nou, èske nou panse sitiyasyon nu tap miyò oswa li tap pi mal?

Agriculteur de Moreau : M paka diw nou tap pi bon san teknik yo aprann nou yo. M te gentan diw kijan sa ede nou. Ak teknik yo ban nou yo, sa fè nou gen pi bon rekòt. Lontan lèw te gen yon tè ki te konn pran 10 mamit, ak teknik agwonòm yo ban nou yo, li pran 6 mamit, sa montre li pi bon pou nou.

Stherson: Èske lè nou plante se pou nou vann oubyen pou nou manje?

Agriculteur de Moreau : Nou plante ni pou nou vann ni pou nou manje. Apresa, lè wap fè yon travay fòk ou bay moun kap travay yo manje tou. Siw gen 10 moun ki vin edew rekòlte, lè yo fini, fòk ou ba yo pou y al degaje yo. Siw gen yon pwoblèm ou bezwen yon kòb, wap vann yon pati nan rekòt la pou jwenn kòb la.

Joseph Ronald Dautruche: Èske w ka evalye pou nou ki kantite ou bay konsa? Èske gen yon valè ekzat ou dwe bay chak moun?

Agriculteur de Moreau : Non. Lè moun yo travay, se pou lajan yo yo travay. Men moun nan gen dwa fin travay li prale, ou fè jès avèl. Ou bal manje epi lèl prale, si se pwa w tap rache, ou mare yon pake pwa ba li pou lal manje.

Stherson: Èske kounye a se konbit nou fè?

Agriculteur de Moreau: Oui. Men nou peye moun konbit yo tou. Nou ba yo manje, nou peye yo, nou ba yo pou yal lakay yo. Men gen yon lòt sitèm konbit nou konn fè tou. Ou gen dwa ede

moun nan nan travay pal epi li vin edew tou lè wap travay. Men mwen menm, pliske m gen plizyè aktivite m pa ka al ede moun, m pran sistèm poum peye moun nan.

Stherson: Nou gade bèt tou?

Agriculteur de Moreau : Wi. Nou fè gadinay. Si wap viv, fòk ou gade bèt. Se gadinay ki pèmèt nou voye timoun yo lekòl, lè gen ka maladi oubyen lanmò, nou vann yon bèt poun rezoud pwoblèm nan. Li enposib pou wap viv e pou pa menm gade yon poul.

Stherson: Selon oumenm kisa ki esplike ke menm lè peyiza an gen agwonòm kap edel fè plantezon, bal konsèy, li toujou retisan poul plante selon konsèy sa yo?

Agriculteur de Moreau : M te diw dejà chak moum pa konprann menm jan. Peyiza an anpil fwa li mal pou konprann. Peyizan an plis vle swiv anvan. Pa ekzanp, m gen dwa gen agwonòm nan ki vin edem fè jaden pam nan, li rete swiv poul wè kijan randman ap ye, sil wè sa bon, lòt ane li gen dwa itilize konesans agwonòm nan nan jaden pal.

Stherson: Èske toujou gen agwonòm ki vin fè fòmasyon pou peyizan nan zone nan?

Agriculteur de Moreau: Wi. Pa pou tout peyizan, men yo toujou vini. Peyizan ki pran fòmasyon yo transmèt li bay lòt peyizan ki pat pranl yo.

Stherson: Nan rankont fòmasyon sa yo, èske konn gen anpil kiltivatè? Kiltivatè yo toujou konn dakò ak sa agwonòm yo montre yo a?

Agriculteur de Moreau : Wi. Toujou gen anpil kiltivatè. Yo toujou dakò, men y opa toujou aplike yo. Yo toujou santi yo pi alèz ak teknik yo konnen yo.

Joseph Ronald: Èske sa konn rive ou rekòlte pwa, wal vann li pou achte pwa etranje?

Agriculteur de Moreau : M pa konn si gen moun ki konn fè sa. Men mwen menm m pa konn fè sa. M paka kiltive yon pwodui poum vann li poum achte lòt. Sim vann pwa a, map achte sam pa genyen.

Joseph Ronald: Men ou konn vann mayi w fè a pou achte mayi etranje?

Agriculteur de Moreau : Non. Sa pa konn rivem. Sa ka rive ou plante mayi, ou paf è rekòt ou oblije al achte mayi a nan mache. Men siw fè rekòt mayi, wap manje nan sa w fè a, siw vann se pou achte lòt pwodui.

Stherson: Remerciements et cloture de l'entretien.

Entretien 05/agriculteur

• Entretien réalisé par Stherson Senat avec un agriculteur dans la localité de Pierre Savary (zone semi-humide)

[Entretien réalisé en langue créole]

Stherson Senat : Présentation des objectifs de l'entretien à l'agriculteur

[Nan chita pale nou pral gen la, nou vle jwenn enfòmasyon sou jan nou kwè, jan nou panse, teknik ak metòd nou itilize nan fè jaden, sitou teknik ak metòd nou leve jwenn paran nou te kite pou nou koze plante, pwoteje sòl ak plant nan zòn nan. Enfòmasyon nap jwenn nan ti chita pale la ap pèmèt nou konprann kisa teknik ak metòd sa yo vle di pou nou, ki siyifiksyon sosyal, ki lojik kiltirèl ek ekonomik ki kache dèyè chak sa nou pral di nan kad chita pale sa.

Anpil fwa, konesans nou leve jwenn gran paran nou yo kite pou nou yo pa menm ak konesans lasyans yo. Nan kay travay latè, lè nou konsidere tout konesans nou leve jwenn e nou konn abitye itilize, lè nou konpare yo ak konesans syantifik agwonòm yo itilize nan kad travay latè e sitou nan kad kolaborayon nou gen ak yo, kil ide nou fè ?]

Agriculteur de Pierre Savary: Premye bagay m ka diw, lèm konpare konesans nou leve jwenn yo ak konesans agwonòm yo, m rann mwen kont ke konesans agwonòm yo pi bon ke konesans lontan yo. Sak fèm di sa, lontan pa ekzanp lè yap plante mayi, yo fè tou yo san kontwòl nan tè a, yo mete 5, 6 grenn mayi nan tou yo. Se menm sistèm nan tou yo fè lè yap plante pwa. Men koulye a, avèk sitèm agwonòm yo, nou aprann lòt fason pou n fè sa. Teknik yo diw, ou dwe plante mayi a omwen a 45 cm, ou ka mete pou pi plis 3 grenn nan tou yo. Lèl jème, si tou le 3 jème, fòk ou rache yonn pou pèmèt van pase nan mitan yo. Sa agwonòm yo fè nou konprann sèke, lèw mete 5, 6 grenn nan yon sèl twou, ti valè eeman nitritif ki nan tou a pap rive ka nouri tout poul bay bon randeman.

Stherson: Èske gen yon fason espesyal pou plante chak pwodui. Takou si wap plante mayi, si wap plante pitimi oubyen pwa, èske se menm jan ou plante yo oubyen gen yon fason espesyal pou plante yo chak?

Agriculteur de Pierre Savary : Wi, gen yon fason espesyal. Pa ekzanp, selon teknik agwonòm yo ban nou yo, lè wap plante mayi, ou dwe siyone tè a 90 cm, ou mete tou yo a 45 cm. Pou pwa a, ou ka fè siyon yo a 45 cm e ou fè tou yo a 20 cm. E ou pa dwe mete plis ke 2 grenn pwa nan chak tou yo. E tou, se pa grenn, se semans. Pou lè wap plante patat, ou fè siyon yo pi gwo e ou met bouture patat yo a yon distans de 20 cm.

Stherson: Ki différans ki genyen ant grenn nan ak semans lan?

Agriculteur de Pierre Savary : Semans lan se yon grenn ki prepare. Yo testel nan laboratwa, yo konnen li paka pa leve. Pousantaj jeminasyon semans lan ka rive jiska 90, 95 pousan. Tandiske, grenn nan li menm li pa prepare.

Stherson: Men lontan lèw te konn plante ou pat konn itilize konesans agwonòm yo non?

Agriculteur de Pierre Savary : Non. Se te teknik nou leve jwenn yo. Men yo pat janm efikas. Nou pat konn okenn lòt, nou te toujou itilize. Men kounye a, ak konesans agwonòm yo ban nou, nou fè plis randman.

Stherson: Èske w ka edem fè yon lis, ki ka pèmèt mwen distenge konesans lontan ak konesans agwonòm yo?

Agriculteur de Pierre Savary : Lontan lè moun yo ap plante, yo pat konn respekte anyen, okenn distans, okenn kantite nan chak tou. Kounye a, ak teknik agwonòm yo, gen yon distans pou respekte, gen yon pozisyon pou met mayi a sou siyon yon, gen yon kantite grenn mayi pou mete.

Fòm diw tou, agwonòm AKOSAA yo gen yon bon travay yap fè nan zòn nan. Yo mete nan dives lokalite nan zòn nan say o rele "parcelle de demonstration". Nan kad parcelle yo, yo bay peyizan yo yon seri teknik pou yo plante. Depi nan preparasyon tè a jouk rive nan rekòt la. Nan kad parcelle de démostration yo, chak peyizan ka wè a klè diferans ki genyen ant chak tip konesans yo: konesans lontan ak konesans kounye a.

Stherson: Selon oumenm, jan moun yo te konn plante lontan ak jan yo plante kounye a, ki tip konesans ki pi itil yo?

Agriculteur de Pierre Savary : Jan yo plante kounye a pi itil yo. Paske kounye a gen asistans teknik. Asistans teknik agwonòm yo trè itil nan bay pi bon randman. Depi wap travay ak teknik modèn, pa gen pa jwenn randman.

Stherson: Lontan, lè peyizan an te bezwen fètilize tè l yo, kisa l te konn fè ? Ki mwayen yo te konn itilize pou fè sa ?

Agriculteur de Pierre Savary : Lontan se nik sakle, boule, kawote epi plante. Moun yo pat konn fè anyen ankò. Se kounye a moun yo itilize bagay pou yo fètilize. Yo met angrè, yo fè aspèsyon, elatriye.

Stherson: Kounye a kijan nou travay? Èske se konbit nou fè oswa peye nou peye moun travay?

Agriculteur de Pierre Savary : Lontan se te konbit. Dayè pat menm gen moun ki te konn travay pou lajan. Men kounye aktivite konbit la vin ra. Ou te mèt te gen yon konbit kap travay fòk ou peye moun yo.

M ka di se yon dezavantaj pou lokalite yo. Anpil fwa moun kap fè jaden y opa gen kòb pou yo peye moun vin travay. Si te gen konbit sa tap pi bon. Sa te konn fè gen plis tèt ansanm nan mitan moun yo. Chak jou tout moun al ede yon moun travay, apre lèw gen travay, tout moun vin edew tou. Se te viv ansanm, tèt ansanm. Kounye a siw pa gen lajan pou travay, ou pa nan afè moun. Nan tout sistèm nou te gen lontan, se konbit la nou pèdi e se sa kif è nou plis mal.

Stherson: Èske nou gen agwonòm ki konn travay avè nou, fè fòmasyon pou nou?

Agriculteur de Pierre Savary : M mèt diw se wi. Yo gen parcelle d'expérimentattion yo, yo ede tou nan yon seri jaden peyizan ki rele jaden lekòl peyizan. Epi yo fè fòmasyon tanzantan pou peyizan yo.

Stherson: Pa bò isit, lè nou plante, èske se pou nou manje oswa pou nou vann rekòt la ye?

Agriculteur de Pierre Savary : Nou plante ak entansyon pou nou manje e pou nou vann. Dèfwa sa w fè a gen dwa pa anpil, sa konn rive ou manje w pa jwenn pou vann, sa konn rive ou vann ou pa jwenn ase pou manje.

Stherson: Lè nou travay ak agwonòm yo, èske nou estime se yon pataj konesans oubyen se sèlman ban nou agwonòm nan vin ban nou konesans san l pa pran anyen nan men nou?

Agriculteur de Pierre Savary : M ka di se yon anbyans pataj. Agwonòm yo, yo vin ak 100% teyori, men a nenpòt 30, 40%, yo pran Pratik la nan men nou. Espyans nou nan travay late ban nou Pratik, etid agwonòm yo bay o teyori. Konsa, lè nap travay ansanm, chak moun aprann nan men lòt.

Stherson: Selon oumenm, kisa ki ta dwe fêt pou ta konvenk tout agrikiltê a itilize teknik agwonòm yo nan plas teknik yo leve jwenn e ki mande chanje yo?

Agriculteur de Pierre Savary : Sa ki pou ta fêt, se pou ta gen plis agwonòm sou tèren an, plis fòmasyon. Plis sansibilizasyon, miltipliye « Parcelle d'expérimentation » yo, jaden lekòl peyizan yo.

Epitou, fòk ta ge sipò ekonomik a peyizan an yo. Paske pwoblèm lajan konn fè menm si peyizan an konn teknik agwonòm yo, li pa ka itilize yo paske sa mande pou depanse lajan.

Stherson: Remerciements et cloture de l'entretien